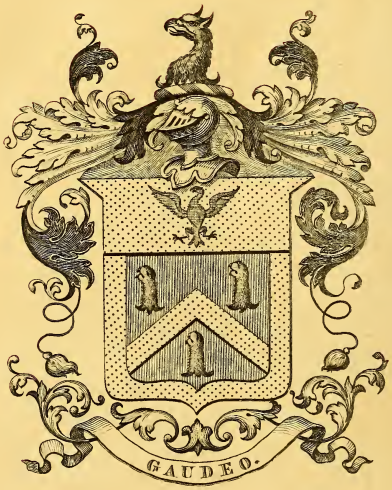
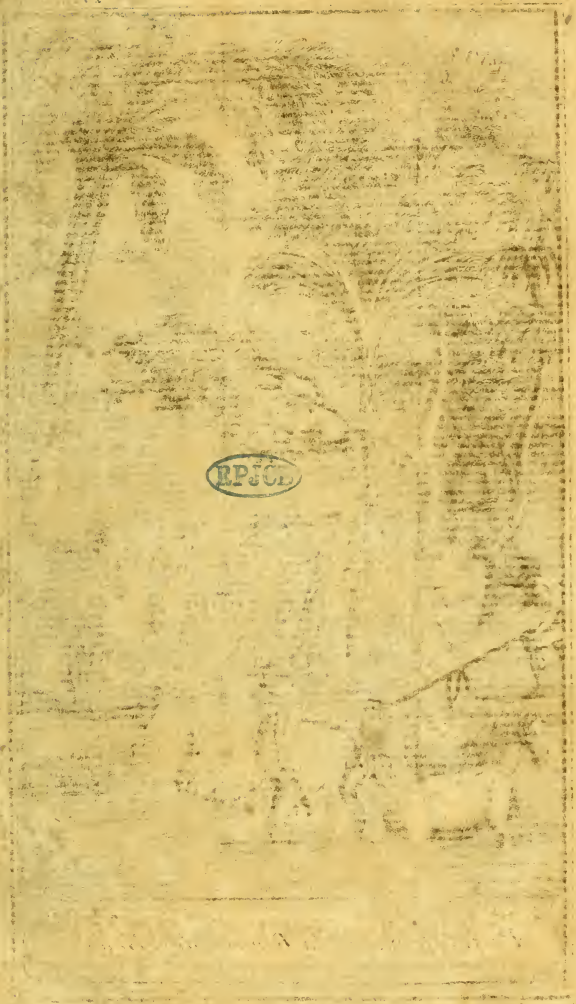
A2d



John Carter Brown.



Pages traverse la Riviere des Bras.

JOHN CARTER BROWN

COLLECTION
DE
TOUS LES VOYAGES
FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE ;

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

AVEC FIGURES.

TOME VI.

A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & COMP. Libraires.

Et à GENEVE,
Chez FRANÇOIS DUFART, Libraire.

M. DCC. LXXXIX.

EPUCB

COLLECTION
DE TOUS LES VOYAGES
FAITS AUTOUR DU MONDE
PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.

VOYAGE DE PAGÈS,
En 1766, 7, 8, 9.

MON but dans le voyage que j'entrepris fut de connaître les mers de l'Inde, & de m'y rendre par l'Amérique; je voulais, en traversant la Chine & la Tartarie, me rendre au

Kamtſchacka, & y chercher le paſſage du nord : je deſirais auſſi connaître les peuples ſauvages, & voir l'homme, pour ainſi dire, dans les mains de la nature. De ces différens projets, je n'ai pu réuſſir que dans le premier & le dernier, parce qu'il m'a été impoſſible de traverſer la Chine.

Je partis de Rochefort en 1766 pour me rendre ſur les côtes de Saint-Domingue : je vins au Cap Français, & de-là je m'embarquai le 30 Juin 1767 ſur un bateau français pour la Nouvelle-Orléans, qui venait d'être cédée à l'Eſpagne. Là, j'eſpérais trouver des reſſources pour traverſer l'intervalle qui ſe trouve entre le Miſſiſſipi & le *Rio-Bravo*, intervalle peuplé de nations ſauvages, & pénétrer enſuite dans la Nouvelle-Eſpagne par le Nouveau-Mexique.

Nous ſuivîmes le vieux canal, & vîmes le môle Saint-Nicolas à 8 lieues au midi de nous ; bientôt nous apperçûmes les côtes de Cuba, & ſuivant toujours le même canal, nous paſsâmes entre l'îlot de Sable & ceux de Palumas, qui ne laiſſent entr'eux qu'un eſpace de 5 lieues : plus loin, il eſt formé par une chaîne de rochers, de bancs & d'îlots, qui tiennent les bâtimens aſſez loin de Cuba

pour qu'on ne puisse en découvrir les côtes. Nous fortîmes du canal sans danger, & fîmes route vers *Matance*, montagne dans les terres, au couchant de la baie de ce nom ; elle s'élève en forme de chapeau au-dessus des autres montagnes, & sert de guide au pilote. Nous vîmes la Havane dans l'île de Cuba ; les sondes nous guidèrent pour couper la sinuosité formée par le golfe de la Floride. Puis, nous ne trouvâmes plus de fond : nous eûmes quelques calmes, & nous vîmes beaucoup de dorades, longues de cinq pieds, remarquables par la variété de leurs belles couleurs toujours changeantes. Je remarquai que les courans du canal de Bahama étaient plus rapides par le vent du nord, peut-être parce qu'il élance les vagues au-dessus des rocs qui forment le canal, & ces vagues tombant dans une mer calme en haussent le niveau dans cette partie, qui s'écoule sur la haute mer pour reprendre ce niveau. Nous cherchions la bouche orientale du Mississipi, & rien ne pouvait nous diriger que les sondes ; le fond de la Mobile est de vase noire, celui du Mississipi est de vase blanche. En négligeant de sonder, on court risque d'être entraîné par les courans dans la baie Saint-Bernard qui est peu connue, ou qui l'est

comme dangereuſe par des bancs de ſable & ſa côte noyée.

La grande embouchure du Miſſiſſipi forme pluſieurs canaux ſéparés par des îlots ſouvent noyés : les Français en pratiquaient une qu'ils indiquaient par une baliſe. Les Eſpagnols venaient d'en choiſir une autre plus commode où ils avaient élevé une batterie, & entretenaient des pilotes. Nous en prîmes un pour pénétrer dans le fleuve.

Les eaux du fleuve, en ſe mêlant à la mer, ne perdent leur couleur blanchâtre & leur douceur qu'à deux ou trois lieues au large ; juſqu'à cette diſtance leur courant eſt encore ſenſible, & charrie de gros arbres déracinés, dont la rencontre eſt redoutable pour les navigateurs : ſouvent ils traverſent & embarraſſent le cours du fleuve ; ils s'y accumulent & forment des digues qui le repouſſent : le mugiſſement des eaux avertit de s'en défier. Les eaux parcourent un eſpace de deux lieues & demie par heure dans leur cours régulier : cette rapidité cauſe des remous ſur les bords dont le navigateur profite pour remonter. Nous en profitions : mais, malgré ce ſeçours, notre courſe était lente, parce que le vent était faible.

La piquûre de divers insectes, nés dans les terres noyées qui bordent le fleuve, nous rendaient impatiens d'arriver ; la nature s'est plu à les multiplier, & ce semble à varier les douleurs de leurs piquûres. La vue de l'immense étendue de ces roseaux toujours verts, très-hauts, & que les vents font ondoyer, pourrait fournir un coup-d'œil agréable si l'on ne savait pas qu'ils renferment ces hôtes malfaisans : dans le jour, les plus incommodes sont les mouches nommées *Frappe-d'abord*, parce qu'elles piquent à l'instant qu'elles se posent : la fraîcheur de la nuit les fait disparaître, & appelle des armées de cousins, de moustiques & autres dont on ne peut se délivrer qu'en s'enveloppant d'une épaisse fumée.

A 11 lieues ou environ de l'embouchure du fleuve, nous vîmes le marais aux huîtres qui y sont d'une grosseur prodigieuse : c'est avec leur écaille que se fait la chaux. Ses bords marécageux servent de retraite à une multitude d'oiseaux de marais, qui sont si gras, que leur graisse ou leur huile forme une branche de commerce.

A 15 lieues est le détour de Plaque-mines, nom d'un fruit sauvage assez bon : ici, le sol

commence à s'élever au-deſſus des eaux : le fleuve eſt bordé d'arbres élevés & majeſtueux entremêlés d'arbriſſeaux : on y voit de jolies promenades, mais ſouvent auſſi des abbatis & des marais : les cîmes des arbres y entretiennent une ombre perpétuelle. Les cygnes & les cardinaux y flattent la vue par leurs couleurs & le ramage du dernier plaît à l'oreille : d'autres oiſeaux ſe mêlent à eux ; ils offrent un bon aliment, ainſi que divers poiſſons, tels que la barbue, & les poiſſons armés dont les défenſes pointues ſont dangereuſes.

Dans ce détour, nous eſſuyâmes un orage violent qui caſſa notre mât de hune & le cable qui nous attachait au rivage, & nous jeta ſur l'autre bord du fleuve. Plus loin, nous commençâmes à trouver des habitations & des plantations de riz & de maïs : on sème celui-ci dans toute la Louiſiane ; le riz ne l'eſt que dans les lieux peu élevés au-deſſus de l'eau pour qu'il puiſſe être arroſé avec celle du fleuve. Les maiſons ſont conſtruites à quelques pieds d'élévation de la terre pour ſe garantir de l'humidité & des ſerpens ou autres animaux venimeux qui, cependant, y ſont peu à craindre : le plancher eſt formé de gros arbres équarris joints les uns aux

autres, & soutenu par des poutres & des piliers : d'autres piliers enfoncés en terre soutiennent le bâtiment qui a quatre faces ceintes d'une galerie. Elles n'ont qu'un étage & sont couvertes de petites planches de bois de cyprès très-minces, attachées & rangées comme nos ardoises en Europe. Chacune est au milieu de sa plantation qui peut avoir 200 pas en quarré ; elle est placée sur le bord de l'eau : les arbres qui la couvraient ont servi à bâtir l'habitation, les restes en sont utiles à chauffer les habitans.

A 11 lieues plus haut, nous mouillâmes vis-à-vis de la Nouvelle-Orléans, située à 30 lieues de l'embouchure du fleuve, à une lieue d'un lac qui communique aux possessions de la Mobile ; elle est bâtie en briques & médiocrement peuplée ; le quai est vaste & large, & les rues propres & grandes ; les habitans sont sains & robustes, & d'un caractère mâle & gai. C'est ici que résident toute l'année les marchands, les ouvriers de toute espèce, les officiers du gouvernement & la garnison ; les colons cultivateurs n'y reviennent que dans les intervalles de leur travail & de leur traite.

Les habitans du pays, excités par le desir

de faire fortune, s'habillent & vivent comme les fauvages, errent fur le bord de l'Océan pour faire de l'huile avec des oifeaux de mer; ou s'enfonçant à 4 ou 500 lieues dans les terres, chaffent l'ours, le chevreuil ou le bœuf illinois pour en apporter les peaux, la graiffe & la viande boucanée, ou fe perdent dans les forêts pour travailler le bois de cèdre, de cyprès & l'érable, qui eft un objet de commerce pour les îles de l'Amérique. Ils ne font alors habillés que d'une chemife flottante, ne font ceints que d'une bande de drap, & ne vivent que de leur chaffe. Ils font tous leurs voyages par eau dans des troncs d'arbres creufés : une cabane de branches, récrépie de limon, fait tout leur logement. Plufieurs s'occupent à chercher des arbres dont les petites branches qu'ils coupent menu & mettent fur un échafaudage dans une cuve, donnent une cire verdâtre propre à faire des bougies quand on jette fur elles de l'eau chaude. C'eft à la ville qu'ils viennent fe délaffer de leurs travaux ; & c'eft là que je me délaffai auffi, mais en m'informant des moyens de parvenir dans la Nouvelle-Efpagne.

J'y admirai la beauté du pays, & je connus des fauvages : leurs mœurs fimples, leur vie

dure me parurent seules leur avoir mérité ce nom ; je remarquai leur sérénité, leur flegme que rien ne déconcerte ; leurs muscles forts & dépouillés de graisse, leur teint de marron fixaient mes regards : leur figure est moins frappante que la beauté, la tournure robuste de leurs membres & les deux côtés de l'épine de leur dos. Les femmes n'ont point la gorge pleine, mais elle est ferme & rebondie ; elles dessinent ordinairement la figure d'une rose autour du mamelon avec de la poudre à canon : tous ont un air grossier & les cheveux rudes & coupés à quatre doigts de longueur ; tous ont le front orné d'un bandeau de grenats de verre, & une écharpe de la même matière, qui embellit encore les bras & les jambes de leurs femmes : des ceintures larges font leurs habits en été, de grandes peaux & des couvertures les enveloppent dans l'hiver.

Ils apportent dans la Nouvelle-Orléans leur pêche & leur chasse pour l'échanger contre des commodités que nous leur avons fait connaître. Ils font calciner la superficie du poisson sous la braise, afin de pouvoir le conserver.

Je m'embarquai sur une pirogue, longue de 35 pieds, qui se rendait dans le pays des

Nachitochés, faite pour aller légérement, formée d'un seul gros arbre creusé; mais dont l'avant avait été relevé de deux pieds comme une coquille entr'ouverte, & rendu propre à fendre le courant.

Nous y étions au nombre de huit, cinq rameurs, le patron, le propriétaire & moi. La rapidité du courant, des écueils formés par des arbres renversés, accumulés, ne nous permettaient de faire que quatre lieues en un jour. Les bords du fleuve sont cultivés en maïs & en indigo, embellis d'arbres fruitiers, sur-tout de pêchers, & de maisons de campagne qu'entourent de beaux jardins. A quelques lieues de la ville, nous vîmes une colonie d'Allemans industrieux: plus loin, des Acadiens réfugiés. Ces peuplades sont bornées sur la rive gauche à 30 lieues de la ville par un canal qui communique au lac de Pontchartrain, & fait la limite de l'île de la Louisiane, environnée de la mer, du fleuve, de ce canal, du lac & des rivières de la Mobile.

Plus avant, nous trouvâmes sur la rive gauche quelques villages des Indiens, nommés *Chacta* & *Tounica*, au-delà est encore un établissement Français, nommé la *Pointe-coupée*; il est sur la rive droite; on y trouve les pro-

ductions de la Louiſiane, & de plus le tabac. Les habitans ont les mêmes mœurs que ceux de la Nouvelle-Orléans, mais ils ont plus de ruſticité : ils ſont habillés ordinairement avec une ſimple chemiſe ceinturée. Les femmes dans leur ménage n'ont qu'un jupon ſans chemiſe. Ce lieu eſt voiſin de pluſieurs lacs qui conduiſent aux *Aperouſſa*, où l'on voit encore un établiſſement Français. Plus haut, ſur l'autre bord du fleuve, eſt un village d'Indiens qui, de même que ceux que nous avions vus, étaient armés de fuſils & de caſſe-têtes ; ils cultivent le maïs pendant l'été, & chaſſent pendant l'hiver. Ils s'arrachent la barbe avec ſoin, excepté lorſqu'ils ſont en deuil ; ils n'en ont guères qu'au menton. Ils vont pleurer ſur le tombeau de leurs proches. Nous en vîmes un qui venait de perdre ſa femme ; il était plongé dans une douleur profonde, lorſqu'ayant vu ſa fille, âgée de douze ans, qui s'amuſait à nager avec ſes compagnes, il ſe détourna en verſant des larmes : la jeune fille le vit, ceſſa ſon amuſement, devint triſte, & alla ſe renfermer dans ſa cabane. Les deux ſexes nagent très-bien, mais à braſſées & en s'élançant avec force, & battant l'eau des pieds & des mains. Les époux paraiſſent être fortement attachés l'un à l'autre.

Ce village avait 60 cabanes, faites de gros arbres qui, plantés en rond dans la terre, viennent se réunir au sommet en forme de cône : l'intervalle qui reste entr'eux est rempli par des branches & enduit de limon. Elles sont ceintes intérieurement d'un large banc circulaire, formé par des blocs de gros arbres, couverts d'une natte de roseaux ; il leur sert de lits. Le feu se fait dans le milieu, & la fumée sort par la porte ou dans le haut. Les chefs ont auprès de leur cabane une espèce de galerie ouverte pour prendre l'air sans s'exposer au soleil : elle est couverte de roseaux ou de feuillages, soutenue par 4 ou 6 piliers : c'est-là que la nation s'assemble & qu'on reçoit les étrangers ; là, que les chefs fument ou dorment dans les heures de délassement. Leur casse-tête est une espèce de hache d'armes, dont le manche creux communique au dos de la hache, sur lequel est attachée une tête de pipe en fer.

Lorsque nous approchions de ces villages, un cri nous annonçait. Les chefs s'assemblaient, & nous envoyoient un député. Nous leur présentions une bouteille de taffia ; ils nous donnaient de la volaille, du poisson, des fruits, nous offraient à fumer du tabac, mêlé

& adouci par une feuille rouge, de la forme de celle du pécher. Ces hommes ſont grands & bien faits; ils ont les traits du viſage grands & gros, mais ſans rudeſſe. Ils reſpectent les vieillards, ſe marient jeunes, aiment leurs femmes, qu'ils peuvent répudier, ce qui arrive très-rarement; elles communiquent peu avec les hommes, qui n'en paraiſſent point jaloux: la guerre, la pêche, la chaſſe ſont leurs occupations: celles des femmes ſont le ſoin du ménage, le tranſport des effets dans leurs voyages, la culture des arbres fruitiers, du maïs, des citrouilles, des melons, l'apprêt des alimens. L'été, ils n'ont d'habillemens qu'une ceinture de peaux de chevreuil; l'hiver, ils ſont habillés avec des couvertures d'Europe ou des peaux de bœufs Illinois, animaux ſemblables au bœuf d'Europe, à l'exception d'une boſſe qu'ils ont ſur leurs épaules: leur peau, plus bourrue que la laine, eſt fine comme la ſoie.

J'ai vu les mères attacher leurs enfans ſur le banc qui leur ſert de lit, de manière que leur tête eſt pendante; elles les laiſſent ainſi, n'en prenant d'autres ſoins que de leur donner à teter. Ce peuple ſe ſert des feuilles de ſquine pour guerir leurs bleſſures; les grands remèdes

de ceux qui le forment ſont la diète & l'eau. Il eſt affable, humain, laborieux & brave: ſes familles ſont unies, ſon courage eſt intrépide, & brave les fatigues comme les dangers.

Au-delà, nous vîmes deux îles qui rendent le fleuve d'une navigation plus difficile. A cette diſtance il eſt encore grand & majeſtueux: auſſi peut-on le remonter dans un eſpace de 800 lieues, & là, ſa profondeur, ſa largeur annoncent qu'il eſt loin de ſa ſource. Ses eaux ſont excellentes; ſes bords ſont ornés d'arbres d'une hauteur prodigieuſe, ſur-tout de cyprès: les principales rivières qu'il reçoit ſont la *noire*, la *rouge*, la *belle* & le *miſſouris*: il communique à pluſieurs lacs, qui avoiſinent le Canada.

Quelquefois nous rencontrions un filet d'eau ſi rapide qu'il fallait luter demi-heure avant d'avoir gagné une toiſe: la fatigue que j'éprouvais en ramant quelquefois moi-même ne m'empêchait point d'admirer des plages de ſable où le courant avoit dépoſé des arbres énormes depuis peut-être pluſieurs ſiècles; & auprès, dans des lieux marécageux, des caymans effrayans par leur figure & leur puanteur erraient lentement; ailleurs, des lianes entre-

laſſant les arbres de ſes bords, retombaient juſqu'à terre ; des prairies ſéparaient de tems en tems les forêts ; quelquefois les rives coupées à pic, éboulées à demi, ſoutenaient à peine l'énorme maſſe d'arbres à moitié déracinés. Nous vîmes deux éboulemens qui ſe firent entendre à une lieue de diſtance, & le ſifflement des branches dans l'air, le fracas qu'elles faiſaient en ſe rompant, répété par les échos de bois immenſes, produiſait un bruit d'un genre nouveau pour moi.

Nous avancions avec lenteur : de tems en tems nous découvrions des vacheries, des habitations, dont les poſſeſſeurs avaient préféré ce genre de vie, preſque ſauvage, à celle pour laquelle ils avoient été élevés ; ce qui eſt aſſez commun dans ces lieux ; mais jamais aucun ſauvage n'a préféré ſon genre de vîe au nôtre.

Déjà nous avions parcouru 80 lieues vers le nord, lorſque nous arrivâmes à la rivière rouge, qui vient du couchant, & nous y entrâmes pour nous rendre chez les Nachitochés : ſes eaux ſont bourbeuſes & rougeâtres, ſon courant eſt moins rapide que celui qui la reçoit ; ſes bords ſont bas & vaſeux, ſes bois paraiſſaient moins antiques & moins fourrés, ils

annonçaient une nature moins féconde & moins mâle : des coqs paſſaient cette rivière d'un vol rapide ; des chevreuils paiſſaient tranquillement ſur les prairies. Nous y vîmes l'embouchure de la rivière noire qui arroſe un terrein moins bas, & anime un payſage plus agréable : elle nous retraça les beaux bois du Miſſiſſipi. Là, nous commençâmes à voir des ours, & on me dit qu'il y avait auſſi des eſpèces de tigres. Nous nous rafraîchîmes dans la maiſon d'un officier Français qui s'eſt retiré dans ces bois avec sa femme & des nègres.

Plus loin, nous arrivâmes auprès d'une chûte de 8 pieds, à côté de laquelle ſont deux colons Français, mariés à des indiennes, & qui avaient donné leurs filles à des Indiens. Ils nous aidèrent à hâler notre pirogue le long d'un glacis, formé par le lit de la rivière: puis, on la rechargea, & nous continuâmes notre route: deux lieues plus loin, il nous fallut recommencer le même ouvrage à une ſeconde chûte. Le jour, nous travaillions tous ſans diſtinction, & le métier de rameur eſt le plus rude que je connaiſſe : la nuit, nous dormions ſur le bord de la rivière, dévorés d'inſectes,

d'insectes, & entourés de caymans, qui venaient chercher les restes de nos repas.

Nous arrivâmes à une troisième chûte, au haut de laquelle est le *lac à la vase*, où la rivière s'étend & se perd presque dans un espace de trois lieues de tour; il n'y a que demi-pied d'eau sur une vase délayée & un sol hérissé de racines à moitié pourries. Il fallut nous mettre dans l'eau pour pousser notre pirogue qui, malgré nos soins, donnait à chaque instant sur des tronçons d'arbres où elle restait comme sur un pivot: nous ne l'en retirions qu'avec effort, & souvent avec des blessures. Au-delà est un courant très-rapide, hérissé d'écueils formés d'arbres renversés: telle est sa violence que si notre pirogue eût présenté un peu le flanc, nous périssions sans ressource. Quand nous l'eûmes passé, nous entrâmes dans un canal divisé en îles par des arbres entassés: il fallut nous y faire un passage à coups de hache. Pour moi, je laissai là mes compagnons & me rendis par terre aux Nachitochés qui ne sont qu'à une lieue de là.

Les bois voisins sont fréquentés par les chasseurs & les gardiens des troupeaux: après en avoir traversé un, je vis une vaste prairie parsemée de champs de maïs & de tabac. Au

loin, sur une hauteur, au bord de la rivière; je vis un quarré entouré de gros arbres fichés en terre, en forme de pieux, & voisins l'un de l'autre : c'est-là le fort qui protège l'établissement : derrière, paraissaient de petites maisons de bois alignées, mais à de grandes distances; quelques-unes étaient éparses : on y en comptait 60 ou 70. Ce village français & le fort dominaient sur l'autre rive, qui offrait une grande prairie couverte de chevaux & de vaches, & entourée de bois. Je fus mal logé, mal nourri dans ce lieu; la maison était sâle & petite; le biscuit avait le goût du musc, & l'odeur infecte de l'urine & des excrémens des caymans y infecte l'air.

Ce lieu est à 140 lieues de la Nouvelle-Orléans, & il est assez bien peuplé; les habitans en sont spirituels, bien faits & robustes : quelquefois ils restent dix-huit mois à la chasse ou à la traite avec leurs familles, & s'éloignent de leur demeure de 4 à 500 lieues. On y chasse l'ours en hiver, parce qu'alors il est gras, & rend beaucoup d'huile; logé dans le haut d'un cyprès creux, cet animal y repose. Le chasseur monte sur un arbre voisin, lui jette une lance enflammée qui fait sortir l'ours; il descend lentement de l'arbre, &

& pendant cet intervalle l'homme le tire à la tête ou aux épaules, & continue jusqu'à ce qu'il soit mort. J'appris là que le poste des Addaës ou Adaisses, appartenant aux Espagnols, n'était qu'à 7 lieues des Nachitochés : un Espagnol, plus noir & plus grossier qu'un sauvage, m'y conduisit : j'emballai mes effets dans 3 peaux d'ours ; l'une, destinée à me servir de lit ; l'autre, de toît ; la troisième, pour mettre mes effets à couvert de la pluie, & je mis le tout sur le cheval de mon guide déguenillé. A moitié chemin, nous nous reposâmes, & fîmes un repas avec quatre onces de pain de maïs. Cet homme, si sobre par nécessité, fut d'une fidélité intacte avec moi. Après avoir long-tems marché par un sentier peu frayé, sur un sol inégal, obscurci par les bois, souvent barré par des vieux arbres déjà pourris, nous arrivâmes à 3 heures du matin chez un sauvage baptisé, qui me reçut bien, cacha mes effets, & me les rendit soigneusement. Ils me trouvèrent un peu de maïs avec du linge plutôt qu'avec de l'argent, & je n'en eus pas pour assouvir ma faim ; le poste en était dépourvu : la disette me fit sortir de cet asyle pour me loger chez un chef de soldats, où je pus vivre.

Ce poſte eſt compoſé d'environ 40 maiſons, conſtruites de pieux fichés en terre, & ſituées ſur le penchant d'une colline, dont le ſommet entouré d'arbres équarris ſert de citadelle; les maiſons ſont éparſes autour: à quelque diſtance eſt un autre mont, ſéparé de celui-ci par un vallon: c'eſt-là qu'eſt l'égliſe & un couvent de Franciſcains. On ne voit autour que des arbres épars & un petit eſpace mêlé de ronces & de brouſſailles, & environné de bois. Le terrein y eſt ſans eau: on n'y cultive que le maïs, qu'on lave, qu'on rôtit avec de la chaux, qu'on écraſe ſur une pierre à chocolat, qu'on pétrit enſuite pour en faire des gâteaux minces & larges, qu'on fait cuire ſur des lames de fer. Preſque tous les habitans ſont ſoldats & à cheval; le roi leur donne une piaſtre par jour: mais tout y eſt ſi cher, & ils ſont ſi pareſſeux, qu'ils peuvent y vivre à peine. Ils paſſent leur tems à ſe viſiter, à dreſſer leurs beſtiaux, à raconter leurs exploits: leur corps robuſte eſt uſé par la fatigue ou la débauche; très-hoſpitaliers & compatiſſans, ils ſont encore altiers, menteurs & voleurs, vices qui leur ſont communs avec les ſauvages preſſés par leurs beſoins, & que ne retient pas le reſpect d'une propriété dont ils n'ont pas d'idée.

Ces Eſpagnols portent une eſpèce de ſoubre-veſte & des culottes ſans couture, mais communément galonnées avec des boutons d'or ou d'argent. A cheval, ils ont une grande cape arrondie par le bas, ornée à l'entour du col de cinq ou ſix larges galons, & ſouvent ils ſont ſans chemiſe, ſans chapeau & déguenillés. Leurs bas ſont de peaux, leurs ſouliers en lanières : ils portent une cuiraſſe de peau de chevreuil, un bouclier, une large épée tranchante, une carabine & un *tromblon* : ils portent leurs vivres dans deux petits coffres de cuir, placés en avant de la ſelle, qui leur ſert encore de matelas, d'oreiller & de piédeſtal pour leur carabine. Elles ſont couvertes de cuirs très-bien travaillés & ornés de deſſeins, garnies de clinquans d'acier qui font le bruit de petites ſonnettes lorſqu'ils ſont en courſe : leurs étriers pèſent environ cinquante livres, formés de lames de fer, larges, épais, diſpoſés en croix, & ſervent, par leur poids, à donner une aſſiette au cavalier ; mais il faut y être accoutumé pour ne pas les trouver fatigans : les mors de leurs brides forment un quarré long, qui s'enfonce dans la bouche du cheval, & ſont ſemblables à ceux des Arabes, que j'ai vus depuis.

On me dit là que la route qui conduisait à Mexico était longue de 550 lieues, j'aurais voulu l'entreprendre d'abord, mais elle est impraticable pour ceux qui portent quelques effets avec eux, s'ils ne sont au nombre de dix ou douze, & il me fallut séjourner. Je ne partis que lorsque j'eus appris que l'ancien gouverneur de la province était tombé malade à 50 lieues de là, dans la mission de Naquadoch; je me proposai d'y aller attendre son rétablissement & son départ. Je fis la route à cheval; des mulets portèrent mes effets, guidés par un fripon honnête de Mexico, qui me filouta du linge, & sut le cacher dans les broussailles.

Le sol que je parcourus est varié de hauteurs étendues, & de larges vallons couverts d'une herbe très-haute : les monticules le sont de bois de diverses espèces, & de pins très-élevés dans les lieux secs : dans leur vieillesse, ces pins deviennent noirs à leur base, ils s'y réduisent en poudre, & alors le moindre vent les renverse; la pourriture ne paroît point la cause de leur destruction. Là, habitent des chevreuils, & des espèces de petits loups ou chiens sauvages, effilés, poltrons, hurlant différemment de ceux d'Europe.

Dans mes voyages, je couchais en plein air, & les nuits fraîches, les jours très-chauds, & la fatigue me donnèrent la fièvre ; lorſqu'elle me ſaiſiſſait, le tournement de tête m'ôtait l'uſage des ſens, & il eſt étonnant que je ne me ſois pas vingt fois rompu le cou, ſoit en m'accrochant aux branches des arbres qui étaient ſur notre ſentier, ſoit en tombant de cheval : nous ne pouvions nous arrêter en chemin que dans les lieux où des ruiſſeaux & de l'herbe offraient une pâture à nos chevaux. Le repos m'eut bientôt rétabli.

Nous avions paſſé la miſſion des *Aiſſes* avant d'arriver à celle de Naquadoch : je ne trouvai point de vivres dans ce lieu, il fallut retourner aux Adaiſſes pour en raſſembler : j'y allai ſeul ; & me voyant au milieu de ces vaſtes forêts, repoſant ſur des peaux d'ours, n'ayant autour de moi d'être ſentant que mon cheval, attaché à des brouſſailles, j'éprouvais un ſentiment difficile à rendre : de la viande ſéchée au ſoleil, & de la farine de maïs rôti, faiſoient toutes mes proviſions. Le ſecond jour de mon voyage, je me levai avant le jour, & m'égarai ; mais au travers des arbres, ayant vu des cabanes coniques de ſauvages, je rebrouſſai aſſez heureuſement pour qu'ils ne

puſſent m'appercevoir ; car ils m'auraient traité comme un eſpion ou un voleur. J'en rencontrai cependant une troupe, & une crainte involontaire m'en éloignait, lorſque deux femmes vinrent à moi, & me demandèrent du maïs : je partageai avec elles ma farine, & bientôt après elles m'apportèrent de leurs gâteaux de fruits ſauvages : les hommes m'accueillirent, m'indiquèrent le bon chemin & des retraites sûres. Le ſoir, je me couchai dans un lieu où il y avait de l'herbe fraîche ; puis, m'éveillant dans le milieu de la nuit, je voulus attacher le mulet que je montais dans un lieu qu'il n'avait point encore brouté, & ne le trouvai plus ; je n'oſais le chercher dans l'obſcurité, au milieu des bois ; je me trouvai ſans vivres, ſans armes, ſans ſecours. Mais la lune vint à mon aide ; ſa lumière me guida, & après avoir cherché demi-heure, je le vis paiſſant tranquillement près d'un ruiſſeau : j'eus de la peine à m'en reſſaiſir ; avec de la patience, j'y parvins, & j'arrivai ; je fis des proviſions, & retournai à Naquadoch. Je laiſſai mon mulet aller à ſon gré, & il me guida mieux que je n'aurais pu le faire. Je rencontrai une rivière gonflée par les pluies, & j'y entrai ; mais arrivé au

milieu de ſon cours, mon mulet ne voulut plus avancer. Je cédai à ſa volonté, & lui abandonnai le ſoin de ma vie & de la ſienne : il prit une direction différente, & me ſauva. Au-delà, je l'attachai à un arbre, & m'étant écarté un inſtant, je le retrouvai bondiſſant ; j'approchai & le trouvai couvert d'un million d'abeilles, dont l'air était obſcurci autour de lui. Je me hâtai de couvrir ma tête & mes mains, & de couper le licou ; puis, le traînant à la courſe derrière moi, je fis élever ces mouches, qui reſtèrent bientôt en arrière. Je baignai mon mulet, ſans pouvoir diminuer ni l'enflûre, ni la douleur des piquûres : la fatigue, la chaleur & la ſueur produiſirent plus d'effet, & le lendemain il n'y parut plus.

Les ſauvages voiſins nous donnèrent un exemple de généroſité dont nous eûmes à rougir. Nous refusâmes de joindre à notre caravanne, prête à partir, un pauvre homme ſans vivres, ni cheval, qui implorait notre ſecours pour le nourrir & le monter pendant notre voyage : ce que nous ne voulûmes pas lui accorder, les ſauvages le lui donnèrent : ils ſont des hommes vraiment bons, compatiſſans, reconnoiſſans, quand de violentes

passions n'enflamment pas leur sang, & ne le rendent pas cruel. Il y a parmi eux des gens vicieux, que notre voisinage a corrompus; mais le plus grand nombre ne l'est point encore.

Bientôt nous fûmes prêts à partir; nous étions au nombre de 15, & conduisions plus de deux cent mules : ce cortège formait un coup-d'œil assez agréable par l'ordre qu'observent ces animaux dans les mauvais pas & les rivières, où leur manège & leur instinct sont admirables. Nous fîmes une halte forcée, après deux jours de marche, au bord d'une rivière, parce que la pluie avait rendu le chemin glissant & mobile : puis, nous passâmes des villages formés de cabanes dispersées, & nommés *Tegas de San-Pedro.*

La nation qui l'habite est la plus nombreuse, la plus industrieuse de celles que j'avais vues encore; elle fait ses voyages dans des pirogues; cultive le maïs, & se nourrit en partie l'hiver avec les fruits des forêts, dont elle fait des gâteaux : elle s'occupe à élever des chevaux. Les Espagnols paraissent la craindre; notre troupe ayant à sa tête l'ancien gouverneur, reçut les hommes qui la composent avec une grande circonspection, & on les congédia

le plutôt poſſible. D'autres vinrent à cheval nous accompagner ſur la route, & nous montrèrent la vîteſſe de leurs chevaux, & leur adreſſe à les conduire. Je n'ai rien vu de ſi mâle & de ſi noble : ils ſont grands & nerveux, courent ventre à terre, ayant leur fuſil le long de l'avant-bras, & une pièce de drap en écharpe flottante ; tout le reſte du corps eſt preſque nud. Les belles ſtatues équeſtres de nos rois donnent une idée de ces ſauvages. Quelques-uns portaient en croupe leurs femmes & leurs filles, que la pudeur engageait à ſe preſſer contre leur conducteur.

Huit jours après, nous arrivâmes à la rivière de la *Trinité*, qui eſt large de deux portées de fuſil, & guéable. Pour la traverſer, nous fîmes trois files, les bêtes de charge étant au milieu, & les cavaliers des deux côtés, ce qui rompt le courant. Lorſqu'il s'agit de deſcendre dans le lit des rivières, les mulets ſe laiſſent gliſſer ſur les jambes de derrière, en maintenant un parfait équilibre. Nous allions ainſi à travers-champ ; mais des ſoldats ſauvages très-exercés nous guidaient.

Arrivés auprès d'une rivière nommée les *Bras*, parce qu'elle s'y diviſe en deux, nous paſsâmes le premier à gué ; mais le ſecond ne

put l'être. Ici, nous nous armâmes de haches; nous abbatîmes des arbres & en fîmes des radeaux raſſemblés par le licol de nos chevaux, & nous paſsâmes. Les Eſpagnols nomment ces petits radeaux *Balſas*; un bon nageur les dirige à l'avant, & deux autres les maintiennent à l'arrière : lorſque le bagage eſt paſſé, un bon nageur ſe lance à l'eau, un cavalier le ſuit, les autres chevaux & mulets chaſſés le ſuivent & vont ſur le bord oppoſé, où on les appelle. Ces paſſages ſont pénibles; le lit des rivières eſt ordinairement profond, & ſes bords vaſeux; il fallait en faciliter l'approche à coups de bèche, & ſouvent en y amenant des faſcines & de la terre; puis, y tranſportant ſes effets ſur un lieu ſec où on les dépoſe, recommencer encore le même travail ſur l'autre bord, & tout cela ne ſe fait pas ſans peine, ni ſouvent ſans danger.

Cependant l'aſpect du pays me conſolait des travaux. Les bords des rivières étaient couverts de forêts, des arbres pourris & couchés préſentaient dans des lacunes les reſtes d'un ſol mâle & fécond; des troncs antiques & dépouillés étaient ſoutenus par des lianes entortillées; le mêlange des feuilles diverſes; de jeunes arbriſſeaux s'élevant ſur le tronc

pourri, mais haut encore, des vieux arbres, se nourrissant de la substance de leurs pères; d'autres arbres bordant les prairies, affaissés sous le poids des ans, couverts d'un manteau de mousse grisâtre, qui descend en festons de la cime des arbres jusqu'à terre, tout présentait à mes yeux un spectacle intéressant & singulier: la vue bornée dans les forêts s'étend à volonté dans les prairies; des chevreuils y paissent en troupes nombreuses; ils ne nous fuyaient pas, & les oiseaux venaient se percher sur le dos de nos mulets. Les sauvages seuls nous craignaient, & nous les craignions.

Nous chassions quelquefois aux coqs-d'Inde, aux chevreuils, aux ours: ceux-ci ont une chair excellente; la terre est couverte d'oignons; nous trouvions beaucoup de petites chataignes, des néfles, des noix dont la chair est semblable à celles d'Europe, & la coque à la noix muscade: nous vîmes aussi des vignes sauvages. Les bœufs sauvages nous fournirent bientôt un mêts plus succulent: c'était une fête de les prendre, c'en était une de les manger. Dès qu'on en voyait paraître, les cavaliers se répandaient circulairement dans la plaine, les chassaient devant eux à coups de fouet jusqu'à-ce qu'ils fussent fatigués,

alors on les amenait pêle-mêle avec les autres animaux, & on les tuait lorsqu'ils ne pouvaient plus suivre. En mangeant leur chair, j'éprouvai ce que des chasseurs m'avaient assuré avoir éprouvé aussi eux-mêmes ; c'est qu'il est difficile de se nourrir long-tems de la partie maigre, & que la grasse était la seule qu'on pût supporter.

Nous passâmes la rivière *Colorado*, plus large, plus rapide que les deux que nous avions franchies ; au-delà, le pays n'est formé que de vastes prairies, coupées par des ruisseaux bordés de bouquets d'arbres, qui produisent des aromates. Les bœufs, les chevreuils y sont en très-grand nombre. Plus loin, coule un ruisseau profond, qu'on appelle *Quitte tes culottes*, que nous passâmes sur des radeaux. Sur ses bords, des sauvages parurent desirer de nous enlever des chevaux, mais notre vigilance ne leur permit pas même de le tenter. Enfin, nous arrivâmes à la dernière rivière considérable qui nous séparait de *San-Antonio*. C'est *la Guadeloupe*, & c'est encore sur des radeaux qu'on la passe. Quatre jours après, nous vîmes les plantations de maïs du poste ; elles sont vastes, belles, entrecoupées de prairies qui nourrissent beaucoup de bestiaux : c'est-là où

nous commençâmes à trouver des figuiers de Barbarie, & une eſpèce de navet, dont une tranche mince ſuffit pour purger avec force, mais qui ne purge point ſi on la mange avec de la farine de maïs délayée. Nous nous y reposâmes.

La population, dans l'eſpace que nous avions parcouru, n'eſt pas bien conſidérable : les villages y ſont à 20 ou 25 lieues les uns des autres ; & depuis San-Pedro à Riogrande, le pays eſt déſert. Quelquefois les ſauvages y font des irruptions pour piller des troupeaux, attaquer les Eſpagnols, ou y cueillir des plaquemines, des châtaignes, des noix ; mais jamais ils n'y conſtruiſent de cabanes.

Pendant que nous ſéjournions à S. Antonio, le gouverneur ſe brouilla avec les ſauvages, qu'il voulait empêcher de commercer avec les Français de Nachitochés ; ils lui vinrent enlever un troupeau de 400 chevaux, la garniſon les pourſuivit ſans pouvoir les atteindre ; mais une autre troupe de ſauvages, cachée dans les halliers, fit feu ſur elle : les Eſpagnols ſe défendirent avec courage ; cependant il leur fallut céder au nombre, & ils perdirent 150 chevaux, & beaucoup d'effets. Cette perte fit fortifier le poſte ; & ce fut en vain, on n'y fut point attaqué.

Ces sauvages sont, lorsqu'ils sont en guerre, des manœuvres qui annoncent du courage & de la prudence ; ils savent profiter des avantages que le hasard leur présente, & ils savent aussi en faire naître ; mais rarement ils ont autant de constance à se défendre que d'intrépidité à attaquer.

San-Antonio est dans une plaine bordée & arrosée par les bras d'une rivière. Il est ceint par les murs de pierres des maisons dont il est bordé ; ses chemins le sont par des palissades. Il est grand, mais mal fermé, parce qu'il a des maisons ruinées, & ses dehors sont embarrassés de cabanes, qui sont en assez grand nombre au coude de la rivière, & sont habitées par les colons naturels des îles Canaries. Il forme une presqu'île en pente douce, qui domine l'autre bord de la rivière : ses environs sont fertiles, bien arrosés par des canaux, & plantés de maïs : on y voit une quantité prodigieuse de grues. Il peut y avoir ici 200 maisons, dont les deux tiers sont en pierres, & couvertes de terrasses de terre bien battue, ce qui suffit, parce que la pluie y tombe rarement. On ne voit dans ces lieux que de petits bois de cassis ou de mesquitte, qui en est une espèce.

eſpèce. Les grands bois de futaie finiſſent au Colorado, & l'humidité finit avec eux.

Ce poſte eſt le plus conſidérable des quatre de la province, qui ſont les *Adaës*, à 7 lieues des Nachitochés; les *Acoquiſſa*, à cent lieues au ſud-oueſt de celui-ci; *Labadie-do-Spiritu-Santo*, à deux cent lieues; & le *San-Antonio* qui en eſt à 250 lieues. A la diſtance de cent lieues de celui-ci, vers le couchant d'hiver, on trouve celui de *San-Saba* & celui de *Rio-Grande*. A 250 lieues ſont ceux de *Paſſe-du-Nord* & de *Santa-Fé* dans le Nouveau-Mexique. Les Eſpagnols ont eu des établiſſemens plus au nord; mais les ſauvages les ont forcés de les abandonner. Il y avait même eu des ordres d'abandonner San-Saba.

Excepté San-Antonio, qui a une colonie d'Eſpagnols des îles Canaries, les autres poſtes ne ſont compoſés que de ſoldats & de quelques Indiens, autrefois ſauvages, occupés aujourd'hui à élever des chevaux, des mules, des vaches & des brebis: ils laiſſent errer leurs troupeaux dans les champs, & tous les deux mois les amènent dans leurs parcs; alors ils les lacent, les attachent, & cherchent à dompter leur férocité. Pour les lacer, ils les ſuivent à la courſe, & leur lancent un long lacet

roulé sur le haut du bras, & les saisissent ainsi, soit par le cou, soit par les pieds : ils en ont qui leur donnent du lait : les demi-sauvages leur fournissent de la graisse & de la viande séchée : ils vendent les chevaux & les mulets : j'en ai vu vendre un pour une paire de souliers. Ils lâchent également dans les bois les animaux privés ; & lorsqu'il s'en égare, ils connaissent à la trace s'il est cheval ou mulet, & le suivent pendant 15 ou 20 lieues. Lorsque les sauvages & les Espagnols se font la guerre, ils mettent le feu à l'herbe qu'ils laissent derrière eux. Pour ne point s'égarer, ils ont dans les prairies des points de reconnaissance ; & dans les forêts, ils s'orientent en observant que la partie du tronc de l'arbre, qui est au nord, demeure verdâtre par l'humidité & la mousse qui le couvre ; tandis qu'au midi, il est blanc & net.

Il y a aux environs de S. Antonio quatre missions de deux Franciscains chacune, à deux ou trois lieues de distance l'une de l'autre, le long de la rivière. Elles élèvent des familles de sauvages baptisés. Les *Tegas* sont les derniers qui se servent de fusils, & traitent avec les Français : plus loin, sont les *Apaches*, qui se servent de flèches : ceux qui habitent

entre Acoquiſſa & Labadie ſe nomment *Coumaches* : on les dit poltrons & cruels, & ils n'échappent à l'eſclavage qu'en fuyant dans des îlots & des marais ſur le bord de la mer.

Lorſque les Eſpagnols font la guerre à ces peuples, ils ſe mettent à couvert des flèches en ſe couvrant la tête d'un bouclier, & le corps d'une caſaque de peaux de chevreuil, piquée avec du coton. Si le nombre des ſauvages eſt petit, ils les lacent comme des chevaux, enſuite ils les lient & les conduiſent aux miſſions, où la douceur & la faim, les femmes & la raiſon, les adouciſſent; alors on les catéchiſe & leur donne le baptême. En chagrinant leurs peuplades, en les harcelant, ils les forcent à leur abandonner le pays.

J'étais logé chez un Indien, que je m'attachais : tous m'aimaient, parce que j'agiſſais avec honnêteté, & ils auraient deſiré que je me fuſſe épris des charmes de quelques-unes de leurs filles pour me fixer dans leur pays; mais quoique je ſentiſſe le prix des mœurs douces & pures que la liberté & l'honnête pauvreté donnent à ces peuples, j'avais d'autres vues.

J'avais éprouvé la faim, & elle m'avait donné une grande activité pour ne plus y être

exposé ; j'achetai un cheval, trois mules, & toutes les provisions nécessaires pour échapper à ce sentiment plus qu'incommode. Je payais tout avec mon linge, plus estimé ici que mon argent : un filou venait encore de m'en enlever une partie ; cet homme était créole, & j'ai toujours remarqué que la pureté des mœurs diminuait progressivement comme les états montaient, & qu'entre le Sauvage, l'Indien, le Créole & l'Espagnol, celui-ci était le moins sociable.

Je partis enfin pour Sartille ; mais nous n'avions pas fait cent lieues, qu'on nous apprit qu'il fallait nous défier des sauvages ennemis, qui venaient de poursuivre un moine, dans la mission duquel nous séjournâmes un jour ; puis, nous nous remîmes en route, traversant des bois de mesquitte épineux & très-bas, seule espèce de bois qui soit commune ici : nous passâmes ensuite des collines sillonnées par l'eau qui en distille ; ces sources forment une petite rivière guéable, mais difficile par ses rochers, ses trous, son courant rapide ; puis, on trouve des prairies arrosées par des ruisseaux, bordés de mesquittes, & l'on arrive au *Rio-Frio*, que l'on passe à gué.

Au-delà, sont des lacs & des marais abon-

dans en oiseaux & en poissons, & le Rio-de-*Las Nuices*, qui était presqu'à sec, & dont la vase nous rendit nécessaire un pont de fascines. Nous trouvâmes ensuite de belles prairies qui nous conduisirent à un fond d'une vaste étendue, & nous arrivâmes, après dix jours de marche, à un village de dix à douze maisons, nommé la *Rheda*; il est à 80 lieues de S. Antonio, sur les bords de Rio-Grande, nommé sur les cartes *Rio-Bravo*: elle est assez semblable au Mississipi par sa grandeur & sa rapidité; on la passe en bateau. Le pays que nous parcourûmes ensuite est assez peuplé; c'est-là seulement que je vis enfin des montagnes; la campagne est cultivée & semée de maïs: l'air y était peuplé d'une multitude de grues, & l'abondance commençait à s'y faire remarquer.

Plus loin, nous traversâmes une rivière salée, rapide & remplie de rocs; c'est la Sabinas: les eaux minérales nous y donnèrent des cours de ventre, & les chevaux même en furent incommodés; il nous fallait boire des eaux chaudes, salées & fort amères. Le pays est sec & désagréable; dans les fonds sont des bois épineux de mesquitte; sur les plaines & les hauteurs sont des plantes épineuses,

diverſifiées en mille manières par leurs formes. Nous y fûmes empeſtés par l'odeur d'un animal gros comme un lapin, mais plus lourd; l'odeur qu'il exhâle, lorſqu'il eſt pourſuivi, lui ſert de défenſe, & il eſt difficile de la ſupporter. Dans la plaine des Tegas, j'avais auſſi vu un animal de la groſſeur d'un gros chat, dont il a le muſeau & les oreilles; mais ſon front eſt celui d'un lapin; il a le poil rouſsâtre, ſes pattes & ſon corps ſont courts & renforcés. Nous en mîmes un cuire ſous la cendre; la chair en était bonne, fine, blanche, entrelardée; les Indiens le nomment *Tacouagge.*

Nous laiſsâmes à gauche les mines de Sierra & de Laiguana, & paſsâmes aux peuplades d'Indiens de la *Punta*, *San-Yago* & la *Caldera*, qui doivent peut-être leur nom à une montagne taillée à pic de tous les côtés, n'y ayant qu'un ſentier très-difficile pour y monter; il ſerait impoſſible même à des chêvres d'y gravir ailleurs. Le ſommet eſt une plaine fertile qui donne de bons pâturages, où l'on voit des ſources; les beſtiaux y proſpèrent ſans ſoin, car une maiſon ſur le ſentier ne leur permet pas de s'en échapper.

Ce pays faiſait partie des états policés,

conquis par les Eſpagnols. Nous ne trouvions ici que des rochers & quelques vallons où ne proſpèrent que l'aloës, les figuiers de Barbarie & le cierge épineux, dont la tige s'élève à 15 pieds de hauteur, & ſe ſépare en 4 ou 5 branches horiſontales, qui s'éloignent l'une de l'autre à la diſtance de 3 à 4 pieds, & s'élèvent enſuite à une hauteur perpendiculaire de 20 pieds. Plus loin, nous vîmes des arbres ſemblables aux dattiers par la feuille & la diſpoſition des branches; ſon fruit eſt à pepin, doux & très-bon : il vient en régimes ſemblables à celles des petites figues bananes de l'Inde, qu'aux Philipppines on nomme *doigts de Dames.*

A vingt lieues au couchant de notre chemin eſt le poſte de Curſilla; le pays abonde en chèvres & en brebis, dont la peau ſeule eſt un objet de commerce : les rivières y ſont ſalées : les bords en ſont quelquefois cultivés. Il faut paſſer au travers de montagnes rudes, un déſert de vingt lieues pour arriver enfin à la belle plaine de Sartille; nous approchions de la ville lorſque nous vîmes une éclipſe centrale du ſoleil.

Sartille eſt grande, peuplée d'Eſpagnols & d'Indiens, ayant de belles égliſes, des places

publiques, & des rues larges, propres, bordées de maisons de pierres; mais il en est où les maisons sont mal bâties & mal distribuées: des sources y remédient à la sécheresse du sol. C'est l'entrepôt des productions sauvages des pays que nous venions de parcourir, & des vêtemens & superfluités de la vie que l'on donne en échange. Les habitans Espagnols sont orgueilleux & fourbes, & cachent leur avidité sous une apparente grandeur d'ame: les Indiens sont laborieux & affables; seuls ils cultivent les jardins & les champs, dont la plupart sont semés en froment; les jardins donnent des figues, des pommes, des raisins, toutes sortes de plantes d'Europe, & le *maguey*, plante dont le suc fait une boisson assez bonne; elle croît dans toute la Nouvelle-Espagne.

Nous étions dans le mois de Janvier, l'air y était doux, le ciel toujours serein. J'y vis célébrer la fête de la Chandeleur: après la messe, on porta en pompe l'image de la vierge sur un théâtre, placé à côté d'un cirque, qui servait au combat des taureaux; puis, tout le monde se retira. Quand on eût fait la sieste, on revint, les taureaux combattirent au son des instrumens placés près de la Sainte-Vierge;

puis, à la nuit, on remmena la Sainte-Vierge, & l'on commença une foire de ſucreries, de vins, de pâtiſſeries. Là chaque Eſpagnol, même le plus pauvre, ſe fait un honneur de bien régaler ſes connoiſſances : il faut que l'époux y régale & y careſſe ſa femme. Cette fête dure trois jours. Ailleurs, on ſe déguiſe en anges, en diables, pour accompagner la Sainte-Vierge ; puis, l'on fait un bal en ſon honneur.

Au levant & au midi de cette province ſont celles de Parras & de Reyno qui donnent du bon vin, beaucoup de fruits & de ſucre, du maïs, du bled, des beſtiaux : la mer eſt poiſſonneuſe dans celle de Reyno qui renferme le port de Tampic, & produit de la cochenille.

Je partis de Sartille, le 10 Février 1768, & pendant trois jours nous voyageâmes dans un pays peuplé ; mais dans les trois jours qui ſuivirent, le pays était couvert d'une pouſſière corroſive comme celle de la chaux, & l'on n'y trouve que de l'eau de puits ſaumâtre, de mauvais goût, & très-rare ; chaque puits eſt gardé par un homme dans une cabane, & ce ſont les ſeules habitations qu'on y trouve : au-delà ſont la ville & la mine de *Charcas*,

moins grande que Sartille, mais mieux bâtie & mieux peuplée. Obligé d'y laiſſer mon compagnon de voyage pour profiter du retour du gallion aux Philippines, j'en partis ſeul, & paſſai au village de *Venau*, tout compoſé d'Indiens. On s'y était révolté il y avait quelques tems, & nous vîmes la tête des chefs ſur des pieux élevés à la place de leurs maiſons raſées; leurs familles avaient été envoyées en exil. Je ſerais porté à croire qu'on a exagéré les ravages des Eſpagnols; car tout ce pays eſt très-bien peuplé, & ſes habitans ſont dans l'aiſance. Après la ville de Charcas, je trouvai celle de *San-Luis-de-Potosy*, où ſont des mines d'or & d'argent. *San-Luis* eſt de grandeur médiocre, bien bâtie, ayant ſes rues tirées au cordeau; elle eſt environnée de beaux jardins, & a de ſuperbes égliſes; les habitans en ſont aiſés. Les Indiens des environs avaient été aigris par de nouveaux impôts, & par l'expulſion des Jéſuites; & je les trouvai fort triſtes. On y élève de beaux chevaux, on y nourrit beaucoup de vaches, qu'on prend à la courſe. Quand on les a joints, on prend le tems du galop où elles tombent ſur les pieds de devant, pour les prendre par la queue qu'on élève avec force; elles perdent l'équilibre, &

s'abattent sur le nez; puis, on passe en avant sous les cuisses la queue qu'on tenait à la main: cette situation fixe ces animaux pendant des journées entières.

Plus au couchant sont les provinces de Guadalaxara & de Zacaticas, où l'on trouve des mines considérables, beaucoup de richesses étalées & de pauvreté cachée.

De S. Luis, je traversai un pays varié de collines, semé de villages, riche en maïs & en froment; les Indiens y sont hospitaliers, sobres, laborieux & sains; les uns sont vêtus à l'Espagnole, les autres comme l'étaient leurs pères. Les femmes ont autour de leur ceinture une pièce d'étoffe qui tombe jusqu'à mi-jambe & une espèce de chasuble sur leurs épaules; elles nouent sur le derrière de leur tête toujours découverte leurs cheveux tressés.

Il y a ici différens tribunaux: les moines & les prêtres y ont des seigneuries, des châteaux & de grands revenus; tout y annonce leur luxe & leur grandeur.

De-là j'arrivai à *San-Miguel*, grande & belle ville, située sur le penchant d'une colline; les maisons, les rues, les jardins y ont un air de noblesse & de recherche, qui annonce la richesse. Je parvins ensuite aux environs de

Quereſtano, lieu célèbre par des manufactures de chapeaux, de draps & autres étoffes; puis, à *S. Juan-del-Rio*, jolie ville bien peuplée, arroſée par une rivière bordée d'arbres & de promenades. Le pays eſt bien cultivé & plein de villes ou de bourgs. Les bois y ſont rares, & cependant déſagréables; ils ne ſont compoſés que de figuiers de Barbarie, hauts de 25 à 30 pieds. Enfin, le 28 Février, après avoir parcouru 150 lieues, je découvris un grand lac, & bientôt *Mexico*, qui ſemble une maſſe immenſe qui ne tient à la terre que par les chauſſées qui y conduiſent. Au pied de la montagne, & ſur le bord du lac, eſt le bourg de *Nueſtra-Senora-de-la-Guadaloupe*, qui mérite le nom de ville : il a un bel aqueduc & une égliſe magnifique, on ſe rend à la ville par une belle chauſſée, qui a une lieue de long ſur cent pieds de large, percée d'arcades pour l'écoulement des eaux; cinq autres conduiſent encore à Mexico, qui a ſix lieues de tour, & n'eſt fermée que par des barrières & le lac. Les rues en ſont larges, preſque toutes tirées au cordeau & numérotées. Il y a des jardins publics, de belles promenades, de grandes & ſuperbes auberges, mais ſans meubles & ſans vivres. Les maiſons ſont bien bâties, à trois

ou quatre étages ; la grande place eſt bordée par la cathédrale, le palais du vice-roi & les ſimples reſtes du palais & des bains des anciens rois du Mexique ; près de-là eſt l'hôpital des monnbies toujours remplis de lingots qu'on frappe & qui ſe renouvellent : on aime à voir le *Baratillo*, dont la régularité & la richeſſe flattent la vue, les voûtes du marché aux fleurs, des marchandiſes de modes. Mais tant de deſcriptions ont fait connaître Mexico, que nous y joindrons peu de choſe.

J'y vis fouetter deux femmes accuſées de faire des plaies à leurs ennemis en perçant les parties correſpondantes d'une poupée ; c'était l'inquiſition qui l'avait ordonné, & ce fouet n'eſt que le prélude d'un plus grand châtiment : c'eſt un avertiſſement charitable.

Il y a des perſonnes très-riches à Mexico ; mais la misère eſt extrême parmi le peuple. On choiſit des créoles pour faire la guerre vers le nord, parce qu'on les craint, & qu'on cherche à les rendre utiles. L'on venait d'en envoyer dans la province de Sonora pour en rendre la communication libre avec Matanchel, les ports où l'on s'embarque pour la Californie & les mines de *Serro-Prietto*.

L'air m'y parut humide & frais ; mais je ne

le trouvai point mal-sain : il est vif, parce que le lac est situé sur des montagnes. Les légumes, le jardinage & certains fruits d'Europe y sont aussi communs que ceux d'Amérique : on y fait une liqueur rafraîchissante avec l'eau de farine de maïs, qui, bouillie jusqu'à un certain point, prend la consistance du chocolat ; c'est l'*atollé*. Je visitai les curiosités, les palais, les promenades, le jardin public de l'Almeyda, les jardins & les aqueducs de Tacuba ; je me délassais en m'instruisant ; mais j'étais impatient de me rendre à Aquapulco, d'où le gallion devait partir : j'attendis vingt jours mes effets, & ne les recevant point, je les abandonnai, & partis le 18 Mars. Mon guide m'avait enlevé mon cheval, un Français que j'avais nourri pour qu'il m'accompagnât, disparut quand je me mis en chemin. Il fallut aller seul avec deux mules ; mais les chemins étaient larges & fréquentés.

J'arrivai à *Tchuſco*, situé sur une colline sablonneuse, environné de maisons d'Indiens occupés à faire du charbon avec du bois de pin ; puis, à *Cuernavaca*, placée au pied du penchant méridional d'une colline ; l'air y est doux, plusieurs ruisseaux y arrosent un grand nombre de jardins qui produisent toutes sortes

de fruits d'Europe & d'Amérique. Plus loin, ſont des montagnes eſcarpées, sèches & preſque nues, entre leſquelles on trouve des recoins de vallons, plantés de cannes à ſucre. Je laiſſai à droite les mines de *Tacou* ou *Real-Delmonte*, & paſſai à *Cannobial*, ou village des Roſeaux, & vins à la rivière de la *Balſas*, ou des radeaux: c'eſt une rivière rapide, large & profonde. Je pris un guide, parce que ne voyageant que durant la nuit pour éviter les couſins; j'aurais pu m'égarer au travers des vallons qui ſe ſuccédaient dans ma route; mais ce nègre tenta de m'enlever une de mes mules, & me força de veiller ſur lui avec le plus grand ſoin. Je le congédiai bientôt, dès que je me vis dans un pays fertile & cultivé. J'arrivai à *Chilpanſingo*, bourg peuplé d'Indiens, & dont le ſol produit du goudron, de l'huile, du maïs, du ſucre, du coton, du cacao, des fruits; le climat était devenu plus chaud. Les Indiens ſont vêtus ici comme au nord du Mexique, mais leurs maiſons ont des grilles de roſeaux en place de murs. Ils voyagent avec des ânes dont ils portent ſouvent la charge pour les délaſſer. Le chemin près d'Aquapulco traverſe des montagnes, je me hâtai de les traverſer; car je ſavais que le gallion avait reçu depuis

deux jours ſes derniers ordres du vice-roi. Je marchai la nuit après avoir marché le jour ; il était deux heures du matin lorſque j'entendis les vagues de la mer ; je treſſaillis de joie en voyant un vaiſſeau après lequel je ſoupirai depuis long-tems. J'avais fait cent lieues depuis Mexico ; j'en avais fait huit cent pour y arriver.

Aquapulco eſt une bourgade mal-bâtie, ſur un ſol ſtérile, entourée de montagnes ſemées de volcans qui y rendent l'air peſant & mal-ſain ; elle eſt mal-peuplée, & ne l'eſt que par des nègres ; mais la rade eſt vaſte, sûre & belle ; elle était autrefois fréquentée par les vaiſſeaux du Pérou, qui venaient y chercher du goudron & des marchandiſes de Chine & d'Europe ; mais la compagnie de Lima a fait défendre ce commerce. Il n'y a plus de cabotage ; les perles qu'on pêche auprès ſont peu recherchées, mais elle eſt le mouillage ordinaire du gallion, qui s'y trouve en sûreté contre les orages. Il y a d'autres ports à peu de diſtance. La rade a 3 lieues de largeur ; l'entrée n'en eſt pas aſſez étroite pour être défendue ; elle renferme un petit banc de roches.

Je reſſentis trois ſecouſſes de tremblement de terre pendant mon ſéjour dans Aquapulco ; J'étais

J'étais couché par terre dans l'assoupissement qui précède le sommeil, lorsque je sentis le sol trembler sous moi, & entendis un bruit pareil à une lourde voiture, roulant dans des rues étroites : ce bruit me persuadait que j'étais encore à Mexico; mais bientôt je fus réveillé par les cris perçans des femmes qui pleuraient & invoquaient la Vierge. Je compris alors que je venais d'éprouver un tremblement de terre, & j'eus le tems de remarquer que le bruit se faisait d'abord entendre du côté des montagnes, & que les secousses n'étaient qu'une espèce de propagation des vibrations qui succédaient au bruit. Le tremblement n'était donc que l'effet de l'ébranlement que quelques volcans donnaient aux montagnes.

Déjà l'on avait embarqué sur le gallion 3 millions de piastres, prix des marchandises qu'il avait apportées; déjà l'on avait reçu dans le vaisseau 100 passagers, parmi lesquels il y avait 40 moines lorsque je m'y embarquai. Nous mîmes à la voile le 2 Avril. Le vaisseau était du port de 500 tonneaux; il portait outre son équipage, des bannis, des femmes, des moines, des marchands, des officiers de tout grade, militaires ou civils, & beaucoup de commis. Les officiers du vaisseau n'entendent

rien à la manœuvre ; ils achètent leur place pour faire le commerce ; les seuls pilotes entendent la navigation, & dirigent la route. Chacun a ses provisions & sa cuisine ; ce qui cause une confusion étonnante par le nombre des serviteurs ; chaque matelot en a souvent deux.

Les vents étaient faibles, mais favorables ; nous cinglâmes toujours au couchant en nous maintenant entre les 9 & 10° de latitude ; plus éloignés du continent, les vents fraîchirent, & nous eûmes le plus beau tems. Le 15 mai, nous vîmes des poissons volans qui avaient des aîles rougeâtres ; le 20, nous vîmes des oiseaux, & pendant les jours qui suivirent, les éclairs, les tonnerres, & une multitude d'oiseaux nous annoncèrent que nous étions voisins des bancs & îlots qui sont à 400 lieues au levant des îles Mariannes.

Le 9 juin, nous vîmes les montagnes de Guam, & nous y mouillâmes le lendemain, vis-à-vis d'un petit fort & d'un village éloigné de trois lieues de la résidence ordinaire du gouverneur ; c'est une ville au bord d'une petite rivière, dont l'embouchure forme un port. Au levant, nous avions une petite île, couverte de cocotiers, séparée de la grande

par des bas-fonds blanchâtres. Il y avait huit ans que ce pays n'avait eu de communication avec perſonne. Les habitans ſont grands & bienfaits; ils mâchent du bétel, feuille d'une eſpèce de liane, dans laquelle on plie un morceau de noix d'Areca; elle picote le palais, produit une ſalivation rougeâtre, & exhale un doux parfum pour celui qui le tient dans ſa bouche, & qui ſe fait un plaiſir de le répandre ſur ſes voiſins; pour moi, je ne pus jamais m'y accoutumer. On y boit de l'eau de vie faite avec la sève fermentée du cocotier.

On croit que ces habitans viennent des Philippines: on y en compte 10,000, diſtribués en 7 à 8 villages. Le ſol produit du riz, du maïs, & beaucoup de légumes; on y trouve beaucoup de volaille, des vaches, des fruits, parmileſquels eſt le *rima*, ou fruit à pain. Il a 5 pouces de diamètre, eſt couvert d'une peau très-rude, & eſt formé d'une chair jaunâtre & ſpongieuſe: on le fait rôtir ſous la cendre, & le goût en eſt bon; les bois en ſont pleins. Le ſol y forme de hautes collines couvertes de bois; les vallons ſeuls ſont cultivés; les pluies y ſont fréquentes.

Après avoir fait de l'eau & pris des rafraîchiſſemens, nous mîmes à la voile le 15

Juin ; nous eûmes des calmes fréquens, des vents variables, un ciel nébuleux, quelquefois des orages. Plus nous approchâmes des Philippines, plus les orages se multiplièrent. Enfin, le 24 Juillet, nous découvrîmes la terre ; le vent nous était contraire, & une bourasque nous en éloigna encore, & elle dura cinq jours ; nous revîmes ensuite la terre, & vînmes aborder l'île de Samar dans une vaste baie, formée par trois îles à l'embouchure du Palapa.

Le Cap Spiritu-Santo se distingue par une montagne platte & élevée, qu'on nomme *Table-de-Palapa*. Lorsqu'on approche de terre, on voit plusieurs petits mornes ronds qui s'élèvent en pains de sucre. Les trois îles qui forment la rade sont celles de *Cagayagan*, de *Lawan* & de *Quiprau* ; Lawan est la seule habitée : la première est au couchant, & la troisième au midi. C'est entre Cagayagan & Quiprau qu'est le passage pour parvenir dans la rade qui a 4 lieues de long sur 2 de large. Nous dévorâmes les premiers rafraîchissemens qu'on nous y fournit ; car nous n'avions eu, dans les derniers jours, que huit onces de biscuit par jour, & de l'eau de pluie mêlée à l'eau de mer. Le pays est abondant, & le vaisseau fut bientôt entouré de bateaux du pays qui nous apportaient des vivres.

C'eſt ſur-tout de champans qu'on ſe ſert ici, bâtimens larges, courts, hauts de bois, ayant un mât de l'avant & un autre très-bas de l'arrière. Les plus gros portent 400 tonneaux, & ont trois mâts; ils ont un gouvernail large & creux, & ſont chargés de cabanes de bambou entaſſées; ils ne marchent point mal.

Je voulus me rendre de notre relâche dans l'île de Luçon : une pirogue d'Indiens s'offrit, & je m'y embarquai. Elle était faite en partie de cannes de bambous; le mât était un bambou fendu; la voile était faite avec des feuilles de *nipes*, groſſièrement couſues; l'ancre était une branche d'arbre à deux pattes de bois; des perches au bout deſquelles on avait cloué des bouts de planches ſervaient de rames : trois Indiens & moi formions tout ſon équipage. Nous voguâmes en pleine mer, faiſant route au couchant, un orage s'éleva, une pluie abondante le ſuivit & remplit notre pirogue; cependant nous allions bien, & nous arrivâmes bientôt à la pointe d'une île, où nous trouvâmes d'autres pirogues dont les Indiens s'étaient mis nuds pour ne pas gâter leurs habits : quelques-uns avaient un habillement aſſez biſarre, fait d'une toile de fibres de cocotiers, & leur tête couverte d'une eſpèce de plateau aſſez

convexe, fait de feuilles de nipes, arrangées par la racine autour d'un cerceau de trois pieds de diamètre. Tous étaient armés de *cris* & d'un bouclier de bois, derrière lequel ils font cent contorsions différentes pour éviter les coups de leurs ennemis; ils font leurs attaques & leurs retraites avec des cris & des sauts singuliers; ils paraissent transportés de joie au bruit des orages, & les éclairs leur faisaient jeter des chants d'allégresse. J'étais étonné, & ne pouvais découvrir la raison de ce que je voyais. Il en vint d'autres qui étaient mieux habillés, & m'offrirent du riz cuit dans un bambou percé comme un passoir, enfermé dans un plus gros bambou rempli d'eau, & mis sous les cendres.

La pluie cessa, & nous nous remîmes en mer; nous enfilâmes un détroit, des deux côtés duquel je ne voyais ni habitations, ni culture. Au-delà, nous nous tînmes au large pour éviter les rocs, mais nous n'osions cependant nous écarter à cause de la faiblesse de notre pirogue; & cette alternative nous mettait sans cesse à côté du danger. Enfin, nous apperçûmes au travers des arbres un village nommé *Lawan*, commandé par un fort où étaient l'église & le couvent. Les maisons étaient

dispersées dans des bois, semblables à des cages, composées de bambous en grilles, perchées sur des piliers, & vacillant au moindre mouvement de ceux qui l'habitent. Nous y relâchâmes, & j'y mangeai les œufs du *tabon*, oiseau qui égale en grandeur la tourterelle, & qui pond des œufs de la grosseur de ceux d'oie dans une caverne profonde, qu'ils creusent dans le sable, & qu'ils bouchent ensuite. Les œufs éclosent, & les poussins grattent la terre jusqu'à ce qu'ils découvrent la lumière; mais beaucoup périssent de faim & de fatigue avant d'y réussir.

Nous partîmes la nuit pendant le calme, & fîmes douze lieues; mes Indiens étaient bons rameurs, & assez bonnes gens, quoiqu'ils m'inquiétassent par des entretiens où je ne comprenais rien, mais où je voyais qu'il s'agissoit de moi; l'un d'eux s'approchait de mes poches, & cette familiarité me déplaisait; elle me donnait des soupçons; cependant le desir d'arriver à Manille, afin de m'embarquer pour Canton, me faisait tout dévorer. Lorsque j'arrivai à *Catarman*, j'appris qu'à la même heure, près des mêmes écueils où nous avions passé, des corsaires Mahométans avaient pillé trois pirogues, & que mes conducteurs étaient de Capal, qui

n'avait plus de communication avec les Espagnols, mais beaucoup avec les Mahométans, qu'ils aidaient quelquefois dans leurs entreprises. Le bonheur avec lequel j'avais échappé aux dangers me fit remercier la providence.

A Catarman, je logeais chez le curé ; je le vis beaucoup occupé à terminer les démêlés des Indiens, & à les juger ; d'une chambre où il m'avait fait conduire, j'entendis sa voix, & souvent les coups de fouet ; je sus que c'était pour des objets relatifs à la police qu'il les faisait distribuer. *Catarman* signifie *promontoire*, celui-ci n'est qu'à 14 lieues de Palapa, & j'en avais 8 ou 10 à faire pour arriver dans l'île de Luçon ; mais du lieu où je me proposais d'abord de débarquer, il y avait un long espace de chemin à faire par terre jusqu'à Manille ; je n'avais d'autres montures à y espérer que des buffles. Cependant c'était avec peine que je laissai échapper le vaisseau de Canton. J'y fus forcé par l'alarme que les pirogues maures vinrent donner à Catarman ; le son rauque d'une espèce de tambour de basque annonçait leur arrivée : je compris que le parti le plus sûr que je pusse prendre était de rétrogader, & de me rendre à Palapa.

Ce village, composé de cent maisons, était

rempli par les paſſagers du vaiſſeau ; les reſtes de cette paroiſſe étaient épars dans les bois : je m'y arrangeai cependant aſſez bien, & mon ſéjour y fut agréable. Il eſt à deux lieues de la mer, ſur la rivière de ſon nom ; il était très-peuplé alors, parce que les Indiens des lieux voiſins étaient accourus vers le gallion. Des habitans de *Cablongua* s'y étaient rendus encore : c'eſt le chef-lieu de l'île de Samar, & la reſidence du gouverneur Eſpagnol; ſes environs produiſent une eſpèce de fèves de St. Ignace ; ſes maiſons ſont de bambou, couvertes de l'arbuſte appelé *nipe* ; le plancher eſt une eſpèce de grille, faite de bambous enlaſſés : on n'habite point le rez-de-chauſſée ; ces maiſons ſont ſaines, parce que l'air y circule avec facilité.

Tous les peuples, au bord de la mer, étaient Mahométans ; mais les miſſionnaires eſpagnols les ont convertis ; ils exercent ſur eux une autorité deſpotique, & les vieillards, comme les enfans, les femmes, comme les hommes, y ſont ſoumis à la fuſtigation lorſqu'il leur plaît de l'ordonner. Souvent l'homme châtié remercie le père de la peine qu'il lui a infligée. J'aſſiſtai à la fête du lieu ; elle ſe célébra avec décence : les pavillons de la Vierge, & de di-

vers Saints flottèrent sur les bastions du fort, & l'artillerie les salua le soir & le matin : deux fois la semaine les Indiens se rassemblent pour chanter des cantiques. Les Jésuites, en mêlant à-propos la sévérité & la douceur, deviennent leurs pères communs, leurs directeurs, leurs chefs : ils dirigent les constructions du fort, commandent quelquefois eux-mêmes les bateaux de guerre qu'ils font faire, & nomment les officiers inférieurs. Je les vis envoyer en exil au nom du roi d'Espagne, & s'y soumettre avec fermeté, quoique l'attachement des Indiens put leur faire espérer de résister avec quelqu'avantage.

Le sol de l'île *Samar* est très-fertile & facile à cultiver : on n'y sème que du riz, qui sert pour les Espagnols. L'Indien se nourrit de cocos, de patates, d'yams, & d'une racine nommée *gaby* : leur goût sucré me paraît préférable à celui du riz cuit à l'eau, & elles nourrissent fort bien quand on y est accoutumé. La viande du porc y est noire & par filamens comme le bœuf; les œufs du tabon y sont communs; on y fait de l'eau de vie avec la sève du nipe, du cocotier & de l'arbre *Caponegro*, nommé ainsi de ses fibres noires dont on fait de bons cordages.

La seule arme, & le seul instrument de travail est le *cris*; on s'en sert pour couper les arbres, comme pour se défendre, & lorsqu'il est usé, les femmes en gratent la terre pour y planter des patates, dont un espace de 40 toises rapporte suffisamment pour nourrir une famille. On y cultive aussi la canne à sucre, le chou, l'ail, l'oignon, le melon, le jacre, l'orange, le citron, des légumes, des fruits inconnus en Europe : on y trouve 12 ou 14 espèces de figues bananes, & des cacaotiers qui y sont des arbres de haute tige, des pimplemousses, espèce d'orange de 5 pouces de diamètre : on y suspend aux arbres des ruches en forme de citrouille allongée. Les bois y foisonnent d'oiseaux de toutes espèces, sur-tout de poules qui ont le corps ramassé, & de trois sortes de tourterelles, dont une est grosse comme une poularde. On y remarque le *calao*, qui est de la grosseur de l'oie, et se perche sur les arbres les plus élevés des lieux humides : son vol est rapide. Ses plumes sont noires & roussâtres, la couronne rouge dont sa tête est ornée lui donne un air majestueux. Les perroquets & les perruches y sont communs & variés. Il y a un oiseau de la grosseur d'une guêpe, admirable par la beauté de ses cou-

leurs. Les bois ſont remplis de ſinges, de buffles ſauvages & de chevreuils : j'y vis des ſerpens, mais il en eſt peu d'extraordinaires.

On y fait avec les fibres de l'écorce du figuier bananier une toile très-fine ; on en fait auſſi des cordages ; les rivières y ſont bordées de bambous : tout y préſente des facilités pour ſe vêtir, ſe loger, ſe nourrir. Deux mois de travail ſuffiſent aux beſoins de toute l'année. Les hommes y ſont d'un caractère ouvert, les femmes y ſont gaies ; ils ſont vains, menteurs, mais ſans défiance & point voleurs : ils ont du penchant à l'amitié, & en connaiſſent tous les épanchemens ; ils aſpirent l'odeur de la partie où ils veulent appliquer leurs lèvres ; ils aiment la muſique, ſont adroits, & ſe ſervent de leurs pieds comme de leurs mains. Le même homme fait une guitare avec l'inſtrument qui lui a ſervi à fendre un gros arbre, ou à creuſer une pirogue, à deſſiner ſur des bambous, & à ſe défendre contre ſes ennemis. Ils ſont des nattes très-fines, travaillées en différens deſſins, & peintes avec des couleurs très-vives. Ils travaillent de jolies étoffes mêlangées des fibres du figuier avec la ſoie & le coton, & font des broderies délicates ſur des étoffes de ſoie. Toutes les maiſons ont un

métier de tiſſerand. Le même homme exerce tous les métiers ; il ne les exerce que pour lui, aucun n'eſt ouvrier journalier de ſon compatriote.

Autrefois ils écrivaient avec un ſtyle ſur des feuilles de cocotier ou de nipe. Ils ſe font pétrir la chair des différentes parties du corps comme les peuples de l'Inde, & ſuppléent aux ventouſes par des pincemens très-forts qui forment des ampoules. Ils connaiſſent beaucoup de baumes & de ſimples,

Leur vêtement ordinaire eſt une culotte longue & large, une chemiſe, & un mouchoir roulé en anguille autour de la tête ; mais lorſqu'ils veulent montrer de la magnificence, ils ſe parent d'une robe-de-chambre de ſoie & de coton, & d'un chapeau rabattu : ils portent les ongles du grand & du petit doigt longues quelquefois de deux pouces. Les femmes s'enveloppent pluſieurs fois d'une pièce de toile ; d'autres ont une jupe très-claire, une chemiſe, un mouchoir qui ceint leur tête, & les cheveux roulés en couronne : tous ont de beaux cheveux, & en prennent ſoin ; les femmes ont le nez court, un peu écraſé dans le haut ; mais il en eſt peu de laides : leur démarche libre, leur habillement, leur chapeau de feuilles leur

donnent de la grace & de la nobleſſe. Dans l'intérieur du pays, les deux ſexes vont preſque nuds. Ils prennent le poiſſon en l'enivrant. En général, le pays eſt agréable & riche ; les bois de fer & d'ébène y ſont communs : les moines y font ſeuls le commerce de la poudre d'or pour ne point corrompre les mœurs des Indiens. L'île à 70 lieues de tour, & on y compte 10,000 habitans ; ſes fontaines, ſes petites rivières, ſes bois toujours chargés de fruits ou de fleurs, ſes autres végétaux, ſes bons habitans, tout m'attachait à cette île ; j'enviais le ſort de ſon peuple, j'admirai ſon induſtrie dans la conſtruction des pirogues, qu'ils nomment Bouenga : elles ſont faites ſur les modèles des pros des îles Mariannes ; quelques-unes ont 150 rames & 40 pagaies : les Mahométans s'en ſervent pour faire des courſes & des eſclaves.

Les Chinois fréquentent cet Archipel pour y faire le commerce, & les Indiens cherchent à en imiter l'induſtrie : ceux-ci ont une langue particulière qui eſt celle des Biſſayes ; elle eſt douce & agréable, mais pourrait difficilement être exprimée par notre langue.

Nous ne nous rembarquâmes ſur le gallion que le 7 octobre ; le vent ſouffiait de l'orient,

mais nous fîmes peu de voile pour ne point arriver de nuit au détroit de St. Bernardino, où il règne des courans très-forts. Nous le paſsâmes le lendemain : puis, nous vîmes l'île de *Capul*, les *Narengeas*, *San-Hyacintho* ou *Ticao*, *Masbate* & *Burias*; nous entrâmes dans une eſpèce de baſſin d'environ 20 lieues; nous vîmes enſuite *Maridouque*, & découvrîmes une voile européenne; c'était le *San-Carlos*, gallion qui, au nord des îles Mariannes, avait trouvé des vents ſi rudes, qu'il avait été obligé de couper ſon grand mât & ſon mât d'artimon, & de relâcher. Enfin, nous apperçûmes la hauteur de Calapan dans l'île *Mindoro*, & bientôt après les montagnes de Maribelle, qui ſont au couchant de Manille; nous mouillâmes vis-à-vis le port *Cavité*, qui eſt à deux lieues de Manille.

Ce port eſt formé par une langue de terre qui le défend des ſeuls vents qu'on y ait à craindre, & les vaiſſeaux y ſont très en ſûreté. L'arſenal eſt ſur la pointe de terre qui eſt défendue par de bonnes batteries; il eſt vaſte & bien pourvu, le port eſt entouré de murs: Cavité, a un grand fauxbourg peuplé d'Indiens.

J'arrivai enfin dans Manille, je m'y logeai de manière à pouvoir connaître les plus ſimples

naturels du pays, dans une maiſon ſur le bord de la rivière, à un quart de lieue de la ville, d'où partait une chaîne de hameaux, de jardins & de maiſons de campagne ; les bords du fleuve étaient charmans & embellis par un grand nombre de manguiers, de mangouſtans, d'orangers, & autres arbres. Par terre, le chemin traverſait cinq villages ſéparés par des champs de riz ; cent pas plus loin que mon habitation était une petite hauteur qui ſe terminait en plaine, & était toujours couverte de troupeaux : une multitude de pirogues paſſait chaque matin ſous mes fenêtres, chargées de fruits & de légumes. La moitié de la maiſon était ſur l'eau, l'autre moitié ſur terre. C'eſt ainſi que les placent les Indiens. Celles des Eſpagnols, conſtruites en pierres, ſont belles & ſpacieuſes : une ſorte de nacre y tient lieu de verre pour les fenêtres.

J'habitais, je mangeais, je dormais avec les Indiens ; & par-là, je parvins à les connaître : ils ſont vifs, gais & adroits ; ils vivent dans l'aiſance, & ſont vains ; leur charité mutuelle les éloigne du travail ; ils comptent la nourriture pour rien, & les viſites d'étrangers qui demeurent 3 ou 4 mois chez eux ne paraiſſent point les incommoder. Les familles ſe ſéparent

peu ;

peu, on voit souvent dans la même maison 4 ou 5 branches de la même famille qui mangent au même plat, & sont en très-bonne intelligence : tous dorment dans la même chambre sur des nattes étendues à terre, les hommes mêlés aux femmes, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour les mœurs. On n'y voit point de dispute s'élever dans les ménages, & ce bon caractère s'étend jusque sur les riches Espagnols, qui se font un plaisir d'élever des orphelins qu'ils placent dans les emplois, ou qu'ils dotent.

On laisse les enfans nuds jusqu'à dix ou douze ans ; les filles ont une chemise qui leur descend jusqu'au nombril, & croient ainsi pouvoir se montrer avec décence ; ce n'est que lorsqu'ils ressentent les premiers feux de l'amour qu'ils se couvrent.

Manille est bien bâtie & médiocrement grande ; elle a de belles rues ; ses habitans sont aisés, plusieurs sont très-riches : le luxe & la débauche y sont moins grands qu'au Mexique, & tout y respire la gaîté, la simplicité des Indiens, qui s'est étendue sur les Espagnols. La rivière la sépare du gros bourg de *Sainte-Croix*, aussi bien bâti que la ville, habité par des Espagnols & des Indiens, entouré de trois

villages : la ville a elle-même des fauxbourgs considérables ; celui de *Parian* est habité par des Chinois, & c'est-là où se font les travaux & les ventes, car il y a très-peu d'ouvriers & de marchands dans la ville. Les Chinois sont ici au nombre de 20 mille ; il n'y a guère d'ouvriers que parmi eux ; plusieurs s'adonnent à l'agriculture ; ils sont fins commerçans, & cachent l'avidité de l'intérêt sous un air riant & affectueux ; ils sont laborieux & sobres, spirituels & gais, & bientôt on s'intéresse à eux : les Indiens & eux ont des rapports dans l'ensemble de la figure & dans la forme du nez ; mais en général les Indiens sont plus agréables que les Chinois.

Il y a aussi à Manille des négocians Arméniens, & de différens lieux de l'Inde. J'y vis aussi des Japonois que les vents jettent quelquefois sur ces côtes, & qui s'y fixent ensuite : ils ont le maintien grave & ferme, sont robustes & durs au travail, sobres & courageux. Les Manillois ont en vain essayé de s'ouvrir le commerce du Japon : on y a toujours refusé leurs offres ; mais ils commercent librement sur toute la côte de la Chine.

On y fait des ouvrages d'or & de tombac ; les femmes y font des chaînons d'or très-esti-

mêts. Autour des îles on trouve des nids d'oiseaux qui donnent un mêts délicat & sain ; il y a des mangues excellentes & du sagou. On y voit une espèce d'hommes presque nègres par la couleur & les traits ; ils sont errans dans les bois, de petite taille & d'un caractère doux. Les habitans des bords de la mer étaient autrefois Mahométans, & soumis à des seigneurs nommés *Datous*, qui payaient tribut à divers rois. Il reste peu de ces Datous dans l'île de Luçon, & ils sont sans autorité : ailleurs, ils ont le soin de recueillir le tribut pour le roi d'Espagne. Il y a dans Manille un officier qui vit avec peine, & porte le nom de Monte-Zuma dont il est issu : les descendans de cet empereur ont conservé une pension de 5000 piastres, reparties entr'eux, & le droit d'avoir des gardes autour de leur carrosse ; ils ne jouissent de cette dernière prérogative que sur leur cachet ; car ils sont trop pauvres pour avoir un carrosse ; les Espagnols traitent les Indiens avec une méfiante sévérité, & cette méfiance fait que quelquefois elle est fondée.

Les Philippines produisent abondamment du riz, du blé & des légumes, dont elles pourraient fournir Batavia & la presqu'île de l'Inde ; on pourrait encore y faire du sucre un objet

d'un commerce riche : l'indigo, le cacao y sont peu cultivés & devraient l'y être ; le dernier y est d'une qualité supérieure. Les bois & les écorces propres à la teinture, l'ébène, tous les bois précieux y sont communs ; le coton y abonde, & les mains souples & délicates des Indiens en peuvent faire de belles toiles fines, qu'ils savent préparer & teindre. Le poivre y est commun, les noix muscades, la canelle & le girofle s'y trouvent, mais peut-être ils y sont d'une qualité inférieure à ceux des Moluques.

On y trouve encore des mines de fer qu'on a travaillées & abandonnées par ignorance ; les bois y sont riches en mouches-à-miel ; les nids d'oiseaux, l'étoupe & l'huile du coco, beaucoup d'autres productions y fourniraient une branche d'un commerce utile, & les Indiens, mieux guidés, sont capables d'efforts heureux : ils sont adroits, actifs & courageux ; plusieurs servent dans les chantiers avec intelligence, & les îles fourniſſent tout ce qui est nécessaire à un vaisseau. Le figuier bananier, le cabo-negro donnent des cordages & des cables ; différens arbres produisent du brai ; le cocotier donne l'étoupe pour le calfatage ; les mines y fourniſſent le fer nécessaire, & les Indiens sont de bons matelots. Le pays offre

d'excellens bois de construction ; on pourrait enfin y former une marine peu inférieure à celle d'Europe, & ces îles sont situées très-avantageusement pour le commerce de l'Inde ; elles ont de très-bons ports ; celui de Manilla suffirait pour l'Inde. Celui de *Naga*, situé dans la partie orientale de Luçon, serait préférable pour la mer du sud. Le voisinage de la Chine, les colonies tirées de cet empire y pourraient être très-utiles, si elles étaient mieux dirigées.

Les Anglais ont connu l'importance d'un établissement dans ces îles ; ils ont profité des offres du roi de Holo pour en former un dans cet état ; ils connaissent bien cet Archipel, au travers duquel ils se rendent à la Chine dans l'arrière saison, & qui favorise le commerce de contrebande qu'on peut faire aux Moluques.

Le commerce actuel de Manilla ne consiste qu'en un ou deux vaisseaux qu'on envoie à Macao pour acheter les marchandises de Chine, en 5 ou 6 bâtimens chinois qui viennent de Canton ou de Quemoy pour le même objet ; quelquefois on envoie un vaisseau à Siam, au Bengale, ou à la côte de Coromandel ; un autre se rend à Batavia pour y chercher les denrées d'Europe. On connaît l'objet du commerce du galion.

Je partis de Manilla pour Batavia sur une goëlette espagnole ; c'était le 7 mars 1769. Un vent d'orient nous favorisa ; bientôt nous dépassâmes plusieurs îles, & ensuite *Pulo-Sapato*, rocher qui doit son nom à sa figure, semblable à celle d'un soulier : il a près de lui des rocs dangereux, & nous avions toujours la sonde à la main. Plus loin, les orages nous annoncèrent le voisinage de Sumatra, & dans peu nous vîmes les hautes montagnes de Monopin. Nous découvrîmes un vaisseau Hollandais, chargeant du poivre dans la rivière de Palimban ; nous traversâmes le détroit de Banca, & mouillâmes à une portée de pierrier des petites îles de Nanca. Nous continuâmes ensuite notre route, découvrîmes Nortwater, & peu de tems après Java. Lorsque nous fûmes par le travers des mille îles, nous fûmes obligés de jeter l'ancre, parce que le courant nous entraînait vers elle ; puis, le vent ayant changé, nous doublâmes Sudwater, l'île Edam & entrâmes dans la rade de Batavia.

Cette rade est belle, vaste & sûre : elle est formée du côté de terre par une vaste sinuosité que laissent deux pointes avancées, & vers la mer par plusieurs îles, dont les arsenaux & les magasins Hollandais occupent une partie. On

y voit des moulins à vent pour ſcier les planches. Je me plaiſais à parcourir la ville, dont les rues peuvent paſſer pour autant de petites promenades; elles ſont bordées de maiſons preſque régulières, & le bas des murs en eſt plaqué en briques différemment peintes: des trottoirs ſéparés des maiſons par des bancs, règnent le long de la rue, & ſont couverts de tentes; la rue même eſt un large ſol de gravier, uni, fin & ſablé pour le paſſage des voitures; enfin, une allée d'arbres touffus & verds, taillés en éventails, règne le long d'un canal d'eau courante. Deſſous les arbres eſt une terraſſe élevée de deux pieds, pavée en larges carreaux; & le canal lui-même eſt revêtu de murs avec des eſcaliers de diſtance en diſtance. Le château s'annonce par une régulière ſimplicité, & des environs champêtres & militaires.

Les dehors de la ville ſe partagent en 3 grands fauxbourgs, ſéparés par de grands eſpaces occupés par des jardins; l'un eſt occupé par des hommes d'origine portugaiſe, & par des Indiens, un autre par des Chinois, & celui-ci eſt vaſte & peuplé; les maiſons en ſont aſſez mal bâties, baſſes & mal diſtribuées; les rues en ſont petites & ſales. Le troiſième

eſt peuplé d'Indiens ; il eſt plus vaſte, plus champêtre, mais moins peuplé que les deux autres ; les maiſons y ſont bâties dans le goût aſiatique, ombragées par des arbres, ſur le bord des canaux : les habitans ſont différemment habillés, ſelon qu'ils viennent du continent de l'Inde, ou du grand Archipel de ſes mers : le principal habillement de ceux-ci dans les deux ſexes, eſt une large pièce de toile ou de ſac aſſez large pour les entourer & ſe doubler, qui leur ſert de redingote dans les mauvais tems, & d'écharpe quand il fait beau.

Les jardins placés entre ces bourgs ſont embellis par des canaux qui les diviſent & en font autant d'îles : on y voit des maiſons belles & commodes, ornées par deux galleries oppoſées ; l'une, bien meublée, ſert d'aſyle contre la chaleur, & reçoit un vent frais ; une extrêmité de l'autre ſert de cabinet & de comptoir au maître de la maiſon ; l'autre, d'attelier à ſa femme, à ſes filles, à ſes eſclaves. Ces jardins s'étendent au loin à une lieue & demie la ville, le long des plus ſuperbes canaux, remplis par la diſtribution de petites rivières. Je paſſai mon tems agréablement, tantôt dans ces jardins, tantôt dans la ville, jouiſſant des

comédies européennes, chinoises, javanes, des danses, de la musique de ces différens peuples.

On voit dans les dehors des temples chinois où règne le bon goût, ornés des statues des hommes qu'ils vénèrent; leurs prêtres font des sacrifices de papiers peints devant leurs autels, où brûlent des espèces de mêches, & battent la caisse après la prière : en certains tems de la lune, ils allument beaucoup de flambeaux & de lanternes; la lumière & le son font une partie de leur culte; l'une est le symbole de l'amour, l'autre exprime le desir qu'ils ont d'être écoutés dans leurs prières. Leurs femmes riches sortent peu, & l'on s'y marie sans se connoître. Le logement d'une fille chinoise est indiqué par des vases sur la fenêtre.

Les Javans sont grands & bien faits, les Malayes, au contraire, sont petits & gros. On les distingue facilement à Batavia, où ils sont rassemblés.

On se plaint de l'air & de l'eau de Batavia : cependant je m'y portai bien, parce que j'y vécus à la manière des Indiens, avec du fruit & des légumes : on y trouve ceux d'Europe.

Les Hollandais sont presque toujours en

guerre dans l'Inde ; mais ils l'ont faite juſqu'ici heureuſement. Le conſeil de Batavia couronne les Rois alliés des Hollandais, & ils leur laiſſent tout l'extérieur de la royauté. Quand le Général eſt en marche, ſa voiture eſt eſcortée d'un détachement de cavalerie & précédée de pluſieurs trompettes : devant lui, tout s'arrête & s'incline. Deux coureurs précèdent toujours la voiture d'un Conſeiller, & chacun ſe tient immobile qnand ils paſſent. Seuls ils peuvent avoir des caroſſes dorés : les autres particuliers paient une forte impoſition pour les caroſſes qui ne le ſont pas.

Les Eſpagnols ont moins de force & règnent plus impérieuſement ſur leurs ſujets Indiens que les Hollandais ; c'est que des eſſaims de moines répandus dans les campagnes ſont de meilleurs ſoutiens d'un empire que des compagnies de grenadiers. Les uns ne traitent pas l'Indien avec moins de ſévérité, de cruauté, d'injuſtice que les autres ; mais les Eſpagnols s'allient avec les Indiens : leur but eſt de former des colonies nationales avec les peuples vaincus ; au lieu que les établiſſemens hollandois ne ſont que des comptoirs établis chez les étrangers.

J'ai vu dans les environs de Batavia une

espèce d'*Armadilla*; il avait un pied de long, des doigts & des griffes à l'extrêmité de pattes très-courtes; il a le museau pointu & la queue longue, l'œil vif & benin de même que la physionomie; ses écailles sont très-dures; il se replie en boule lorsqu'il craint, & n'est point méchant. Les Portugais l'appellent le *petit animal honteux.*

Je partis de Batavia le 2 août 1769 pour me rendre à Bombay & Surate. Nous doublâmes Bantam pendant la nuit, & entrâmes dans le détroit de la Sonde; nous passâmes entre l'île du Prince & celle de Java, & courûmes au couchant jusque vers les isles de l'*Amirante*, d'où nous tournâmes plus vers le nord. Parvenus sous le méridien de l'île Bourbon, nous cinglâmes tout-à-fait au nord; alors, après quelques jours de tems variable, les vents se fixèrent, ils souflèrent du couchant, & nous prîmes une direction moyenne entre le nord & le levant, & enfin nous cinglâmes au levant: bientôt nous découvrîmes les montagnes de Bassin, puis l'île de Bombay. Les courans nous firent dériver vers *Chaoul* au midi de l'entrée de Bombay, & le vent ne nous permit pas de regagner l'espace perdu; nous manquions de vivres, & nous pensâmes

à relâcher à *Rajepour*; mais on connaissait peu ce port, & l'on pensait à se rendre à Goa. La crainte d'allonger trop notre route nous fit faire des efforts, & le vent s'étant calmé nous découvrîmes les *White-Rounds*, espèces de reconnaissances que l'on a bâties en rond & en arcades, ressemblant à des colombiers nouvellement blanchis, sur une langue de terre au midi de Bombay, qui a aussi de semblables reconnaissances, telles que l'église de la ville & le bourg de *Mahim*, ombragés par des arbres élevés.

Après avoir doublé un banc de roches, dépassé celles de Sunquen & de Droven, nous entrâmes dans la rade; nous vîmes alors que la langue de terre dont nous avons parlé tenait à l'île de Bombay par une chaîne de rocs que les grandes marées couvrent à peine. On nomme ce lieu l'île *des vieilles femmes*. L'on découvre les glacis de la ville dont les murs bordent la mer: elle est défendue par diverses batteries & par un bastion du côté de la mer. Une petite anse y forme un port bordé par l'arsenal, des bassins de construction & diverses maisons de campagne. Sur la pointe opposée se relève le mur de la ville, qui s'étend jusqu'à un petit fort quarré, bâti par les

Portugais. Du côté de la terre, elle n'eſt entourée que d'un ſimple mur garni de très-petits baſtions, mais protégé par un foſſé profond & par un glacis bien entretenu. Cette ville eſt mal bâtie & ſans ordre, quoiqu'elle ait de belles maiſons & ſoit aſſez peuplée : elle a deux fanx-bourgs, *Hungary* & la *Palmeyra* : ce dernier eſt très-agréable & peuplé d'Indiens.

L'île n'a quelquefois qu'une demi-lieue de large : en général elle eſt peu abordable, ſurtout dans la baſſe mer : le ſol y eſt ſouvent inégal, aſſez peu élevé, mais bordé de roches coupées à pic ; ce n'eſt qu'un débris de rocs mêlé de terre : ſon mouillage & ſon port, les ſeuls commodes dans cette partie de l'Inde, ont rendu cette île importante & la baſe des établiſſemens anglais. Sa ſtérilité y rend la vie difficile ; on tire des Marattes, poſſeſſeurs des lieux voiſins, les vivres néceſſaires.

Le vaiſſeau ſur lequel j'étais venu ſe rendait à Surate, & j'avais deſſein de m'y rendre. Nous ſortîmes donc de Bombay le 25 ſeptembre ; & louvoyant entre les mornes élevés de Chaoul & de Carangear, nous nous éloignâmes lentement, & après une navigation de

huit jours, nous découvrîmes le Cap St. Jean, qui forme l'entrée du golfe de Cambaye; un pic, qui s'élève seul & très-haut dans une embrasure de montagnes, sert à le faire reconnaître; après avoir doublé ce cap, nous vîmes les vaisseaux qui étaient dans la rade de Surate, & nous y jetâmes l'ancre le lendemain.

Cette rade est belle, mais ouverte à tous les vents: dans les tems pluvieux, les courans y sont violens, & les bords de la mer y sont noyés. Sur la rive droite de la rivière qui s'y jette est un village, sur la gauche est Surate: les vaisseaux de 300 tonneaux peuvent y remonter en tout tems; les grands vaisseaux peuvent s'y rendre dans le tems des pluies. J'y distinguai d'abord le château qui est enclavé dans la ville: c'est un composé de grosses tours qui se flanquent mutuellement & en amphithéâtre; le corps du bâtiment est antique & dégradé. Les pavillons anglais & maure y sont également arborés; mais les premiers seuls y sont les maîtres, & ils le sont presque de la ville, quoique leurs troupes n'en occupent que quelques portes & un bastion. Les Marates de Guzarat gardent aussi deux de ces portes dans le mur de la première enceinte;

car Surate en a deux : les autres ſont gardées par les ſoldats du Nabab.

On eſt frappé d'abord de l'aiſance & de la richeſſe de ſes habitans, de leurs voitures, de leur commerce, de l'abondance des vivres qu'on y trouve, de ſa population nombreuſe, de ſes belles maiſons, de ſa vaſte étendue. Je vis ſortir le Nabab en palanquin, eſcorté de 3000 ſoldats, d'une muſique bruyante, de pluſieurs chameaux & de 4 éléphans richement ornés. Tout y travaille, tout au moins y eſt occupé. Là ſont des Parſis qui entretiennent un hôpital où l'on prend ſoin des Yoguis, pénitens, dont les uns paſſent leur vie un bras en l'air, dont les autres ne marchent jamais, & font le tour d'un royaume en rampant ſur le ventre, ſans ſe détourner jamais du danger qui peut les menacer: on les vénère & leur laiſſe prendre dans les maiſons tout ce qui peut leur plaire. La plus grande partie des habitans de Surate ſont Mahométans, les Gentils ſont enſuite les plus nombreux. Les Chrétiens n'y ſont guère qu'au nombre de 500.

Comme je deſirais de connaître les Marates, je m'habillai comme eux & pris un guide de leur nation. Je trouvai un pays coupé

de rivières, semé de villages à d'assez grandes distances, cultivé en champs de maïs, en légumes, en grains dont on fait de l'huile, ou de la tige desquels on fabrique des cordages. J'arrivai à *Nausary*, ville moyenne où l'on fabrique des toiles de coton, où il y a un fort marate, des pagodes, des jardins & des parterres charmans. Les animaux se jouaient familièremeut devant nous; les arbres étaient couverts d'oiseaux, de singes, d'écureuils, qui sautaient de branches en branches sur nos têtes & sur les toits des maisons : c'est que les habitans ne vivent que de poissons, de légumes, de lait & de fruits; ils laissent les animaux en paix, & les voient sans chercher à les dévorer. On me servit sur des feuilles qu'il me fallait jeter ensuite moi-même, parce que je les avais souillées aux yeux des Gentils. C'est ainsi que je fus traité à *Gondivy*, à *Pardy* & par-tout ailleurs. Pardy est une petite souveraineté.

Près de *Daman* est un bourg habité par des Portugais & des Gentils qui leur sont soumis, dans une étendue d'environ 4 lieues de côtes, où l'on voit 5 à 6 villages; le sol y est très-sec, les Chrétiens y vivent dans une pauvreté extrême, & cependant ils sont orgueilleux.

Plus

Plus loin je vis les jolis villages de Nargoil & de Baranly, habités par les Marates, & j'arrivai dans celui de Danou, où je voulais séjourner chez le Curé, qui était Portugais, naturel ou naturalisé.

Ces pays, soumis aux Marates, sont peuplés de Chrétiens qu'ils laissent dans la plus grande liberté de suivre leur culte. J'y ai vu célébrer des fêtes religieuses, & ces Indiens attirés par la curiosité, s'y montraient avec une décence que les Chrétiens eux-mêmes n'avaient pas toujours montrée.

Ces Marates, & sur-tout leurs femmes, contrastent d'une manière frappante avec les Chrétiens Portugais : ce peuple dominateur est simple, modeste, laborieux ; les Indiens qui ont embrassé le christianisme sont vains, fiers, querelleurs & paresseux : sans doute c'est l'effet de l'exemple des Portugais avilis qu'on exilait chez eux.

Les Gentils ont des troupeaux de bœufs qu'ils ne tuent ni ne blessent, & dont au contraire ils prennent le plus grand soin ; leurs pagodes sont ornées de statues, de figures d'animaux, d'arbres & de plantes : les premières sont des emblêmes de la divinité ; ils se purifient avec l'eau de certains

lacs. Un Brame m'assura qu'ils n'adoraient qu'un Dieu qui habita le Ciel après avoir purgé la terre de géans & de malfaiteurs. Ils ne sont donc pas idolâtres, & peut-être il n'en est point sur la terre; on adore l'idole, non pour elle-même, mais pour la divinité qu'elle représente.

Je vis arriver dans la rivière qui arrose ce pays une petite flotte, avec laquelle les Marates éloignent les brigands avides qui sortent du fond du golfe de Guzarate : les bâtimens qui la composent sont nommés galvettes; ils sont de la grandeur de nos tartanes, & portent quatre ou six canons.

De Denou, je passai à *Trapor*, ville bien peuplée & défendue par un Fort; puis à *Agassim* & à *Bassim* : ici on trouve une assez bonne rade & une grande rivière sur laquelle on construit des bâtimens pour le commerce d'Arabie. Tout ce pays est très-peuplé, & ses côtes sont bordées de jardins; on y cultive aussi le cocotier, le bananier, la canne à sucre : les jardins sont arrosés par des puits dont on tire l'eau par des poulies mises en mouvement par des buffles; le sol y est très-sec pendant six mois; il y est inondé pendant le même espace de tems; après l'écoulement des eaux il res

ſemble à une vaſte prairie, où l'on ne voit s'élever que le datier & le palmier ſauvage, dont la sève ſert de boiſſon & à faire de l'eau de vie. Il y a quelques champs près de Surate; le riz y occupe beaucoup de terrain, & les habitans ſont laborieux & bons cultivateurs. L'herbe qui proſpère dans la ſaiſon des pluies, deſſéchée enſuite & brûlée, fertiliſe les champs de riz. En divers endroits on voit des puits très-bien faits, & où l'on deſcend par de larges eſcaliers : c'eſt la charité qui les fit creuſer pour les tems de ſéchereſſe, qui y fait encore entretenir des gardiens & des uſtenciles pour abreuver les voyageurs & les animaux. Ailleurs, on a creuſé des étangs pour le même uſage. Il n'y a guère d'autres animaux, dans les lieux même fréquentés, que des tigres, des chiens ſauvages & des ſinges. Les oiſeaux qui y ſont communs ſont la tourterelle, le paon, le perroquet, la corneille & deux ou trois eſpèces de petits oiſeaux. Les autres oiſeaux ſe tiennent dans les montagnes où il y a des bois & de la fraîcheur.

Les maiſons y ſont conſtruites de bambou & de bois de palmier, couvertes de feuilles ou de foin; les murs ſont d'oſiers ou de joncs enduits de limon : mais dans les villes ces mai-

sons ont deux étages, chacun composé de larges gradins en amphithéatres : sur le haut gradin est un grand espace où sont étendus des tapis où l'on reçoit la compagnie ; sur le bas est ordinairement un grand bassin rempli d'eau. La face du bâtiment est ouverte, soutenue par des colonnes au-dedans, ornée d'une galerie au-dehors : le sol en est composé de pierres pilées & liées avec du plâtre, de l'huile & du blanc d'œufs ; il est bien battu, bien uni, & ne fait plus qu'une pierre d'un vernis très-luisant : le haut de la maison est en terrasse, faite de la même matière.

Les hommes portent à la ville une longue robe blanche, composée d'un corset cousu à un jupon, ouvert par devant où elle se croise ; & à la campagne deux longues & larges pièces de toile, dont l'une les enveloppe à la ceinture, l'autre sur les épaules : les femmes s'en couvrent le corps lorsqu'elles sont en public ; elles s'en font des écharpes lorsqu'elles agissent : elles ont la tête couverte de leurs cheveux différemment noués ; un turban couvre celle de l'homme : elles portent des bagues aux doigts des mains & des pieds, des anneaux de verre aux bras, des anneaux d'argent garnis de grelots à la cheville du pied ; trois

boucles à chaque oreille, & quelquefois un anneau suspendu à la cloison du nez ; leur front est orné d'une étoile d'or incrustée dans la chair, & leurs paupières inférieures sont peintes en noir pour donner plus d'éclat à leurs yeux.

Les Gentils brûlent leurs morts sur le bord des rivières où ils jettent les cendres : les veuves pleurent leurs époux tous les matins pendant un an ; quelques-unes se brûlent encore sur leurs bûchers.

Je traversai un bras de mer pour me rendre à l'isle Salcet, qui n'est séparée de Bombay que par un canal : elle a huit lieues de long, est montueuse & couverte d'arbres qui produisent des fruits ou donnent des fleurs qui embaument l'air. Je m'arrêtai au village de Pary, voisin d'une fontaine & de deux étangs bordés d'arbres charmans. Chez les Marates le sol n'est point venal ; il appartient au chef qui le donne à cultiver aux particuliers, & en retire en nature une certaine portion du produit : les autres impositions ne sont pas considérables. Les gouverneurs, nommés *Soubedars*, sont des fermiers qui paient au Roi le total des impositions qu'ils se chargent de retirer des particuliers & qui fournissent à leur entretien. Les hommes en place y sont

très-affables & acceſſibles au dernier payſan. Le Soubedar fait tout par lui-même ; & je l'ai vu quelquefois n'ayant pour vêtement qu'un linge autour de ſa ceinture, les jambes croiſées ſur un tapis, écrire ſur ſes genoux, écoutant avec bonté la foule qui ſe preſſait autour de lui. Cette bonhomie me ſurprenait dans un Etat dont la population, les forteresſes, le nombre des troupes & la culture des terres annonçaient l'opulence & la police. Je crus voir la cauſe de cette douceur dans l'abſtinence de ſang & de viande qui rendait leurs paſſions plus douces ; leur genre de vie peut encore y contribuer : rarement ils habitent les villes, & le ſéjour d'une campagne toujours verte, la préſence de leurs biens & de leurs troupeaux, la liberté qu'inſpirent les champs, la douceur du ménage, pouvaient être des cauſes de la bonté de leur caractère. Leurs loix paraiſſent aſſez ſages : celui qui refuſe de payer le tribut eſt chargé d'une impoſition double ; l'aſſaſſinat eſt puni de mort, le vol l'eſt par la perte du poignet & l'eſclavage ; la ſéduction entre les deux ſexes par la perte d'un œil & celle de la liberté. Leurs loix civiles & morales me parurent en général tendre à rapprocher l'homme de la nature.

Je vivais comme eux, je m'habillais comme eux, j'habitais des jardins; le riz, le fruit, le jardinage étaient mes mêts, je couchais sur des nattes. En vivant comme les Brames, je me fis vénérer; on me recherchait, j'étais appelé à toutes les fêtes, on m'apportait des fruits choisis; ma maison était toujours ouverte, & jamais je ne perdis rien; les richesses y sont peu inégales, & tout y est en sûreté. Un inconvénient troubla mes plaisirs; je fus attaqué d'une maladie de la peau, de grosses pustules me couvrirent le corps, & pour m'en délivrer je partis pour Surate. Le changement d'air, la fatigue & un bain de mer me guérirent en partie.

J'arrivai à Pardy le jour de l'*intru* ou carnaval des Gentils, qui alors courent les rues bariolés de poudres de différentes couleurs, dansant au son de tout ce qui peut faire du bruit, & barbouillant les passans comme ils le sont eux-mêmes. Je rentrai, enfin, dans Surate le 19 mars 1770, & j'y séjournai un mois, attendant un vaisseau qui partît pour Bassora; car le peu de secours que j'avais pu espérer des missionnaires m'avait fait renoncer au projet de traverser la Chine pour trouver un passage au nord-est.

Surate est située dans une plaine fertile ; les rues mal percées & mal pavées, sont assez larges, mais embarrassées par un peuple nombreux toujours occupé : les maisons vastes, solidement bâties, ont peu d'apparence au-dehors ; les marchés y sont bien pourvus ; le nombre des domestiques, des palanquins, des carosses y prouvent l'aisance des habitans. Les cabriolets maures y sont en grand nombre, aussi commodes, aussi lestes que les nôtres, quoique traînés par des bœufs : les bambous y font l'effet de nos soupentes. Le port est très-fréquenté, & la construction des vaisseaux solide. Elle est l'entrepôt des immenses productions de cette riche partie de l'Inde, & les magasins en sont superbes & bien pourvus. Il y a des commerçans d'une richesse immense : le propriétaire du vaisseau sur lequel je m'embarquai en avait dix à lui ; il possédait en souveraineté une isle de l'Euphrate, & comptait parmi ses possessions cent esclaves servis par d'autres esclaves. Il sortait monté sur un éléphant, accompagné de ses parens en palanquins, escorté d'une garde de deux cent cipayes. J'y ai vu une marche du Nabab, & une immense quantité de peuple rassemblé la rendait très-brillante ; il était escorté de 5 ou

600 cipayes & de douze pièces de canon. Nulle part je n'ai vu autant de gens armés que dans cette ville, & il eſt difficile de ſavoir qui en eſt le maître du Nabab, des Marates ou des Anglais.

Nous mîmes à la voile le 20 avril 1770, & fûmes eſcortés par un vaiſſeau anglais, deſtiné à purger cette côte des pirates Sindis & Chamchas qui l'infeſtent. Notre vaiſſeau devait toucher à Mascate, & nous cinglâmes vers le couchant; bientôt nous vîmes le cap *Reſulgat*, & entrâmes dans Mascate; elle a un bon port, une rade très-vaſte, aſſez profonde, miſe à l'abri des vents par des isles & des montagnes qui l'environnent. Nous vîmes un autre port, mais qui n'eſt fréquenté que par les Arabes & les Abyſſins. La ſituation de Mascate y appelle le commerce; elle eſt l'entrepôt de celui qui ſe fait ſur la côte de l'Inde & du golfe de Perſe. J'y deſcendis, & quoique la populace arabe paſſe pour être méchante, je me promenai dans la ville & la campagne ſans être inſulté, quoique je fuſſe vêtu à l'Européenne. Maſcate eſt mal bâtie; on y voit des jardins où l'on cultive le datier, l'abricotier, le figuier bananier & des légumes autant que la petite quantité de terre qui ſe

trouve sur ces rochers arides peut le permettre, & ils suffisent pour la consommation. L'habitude de voir beaucoup d'étrangers qui accourent dans son port rend ses habitans plus tolérans & plus paisibles. Les Portugais la possédèrent & y sont encore respectés, mais l'Iman craint toujours qu'ils ne s'y établissent, vu la difficulté qu'il y aurait à les en déposséder; car Mascate est entourée de montagnes inaccessibles, qui ne lui laissent de communication avec l'Arabie que par une gorge étroite d'un sol escarpé & rocailleux, qui peut être facilement défendue avec une poignée d'hommes.

L'Iman de Mascate se dit descendant de Mahomet, & porte le turban bleu; il est souverain, & réside à 5 journées de Mascate dans des plaines immenses, couvertes de datiers & de troupeaux, de riches campagnes & d'habitans hospitaliers. Les chaleurs sont insupportables dans la ville à cause des montagnes & de la rareté des pluies. Les habitans vivent de dates & de lait aigri & durci. Ce lait dissous dans l'eau en fait une boisson aigrelette. La pêche y est très-abondante, & des bâtimens sindis & persans y portent toutes sortes de provisions. Les femmes n'y

ſortent jamais. Les eſclaves ſeules s'y montrent, mais couvertes d'une grande cape de toile bleue & rayée.

Nous partîmes munis d'un pilote, & entrâmes dans le détroit d'Ormus, où les bouraſques ſont fréquentes ; ce qui a fait conſtruire un petit vaiſſeau qu'on lâche à la mer en offrande à *Mamouth-Salam*, l'une des isles du détroit, pour qu'elle appaiſe les flots, & les raſſaſier par le naufrage du petit bâtiment.

Dès qu'on a découvert le cap des côtes de Perſe, on trouve fond & on ne ceſſe point de le trouver juſqu'à Baſſora : nous vîmes la côte de Bender-Abaſſy, port autrefois fréquenté, puis l'isle de Camron Kiſmiche. Nous ſuivions la côte de Perſe à 5 ou 6 lieues de diſtance pour éviter les orages qui la déſolent, ou le calme que les hautes montagnes y cauſent.

Les Maures avec leſquels je faiſais le voyage ſont des hommes doux & pacifiques, qui ſe montraient honnêtes envers le Chrétien, le Juif, le Gentil, comme avec les Muſulmans : exacts à faire leurs prières, ils ſont fanatiques pour leur religion, mais point injuſtes envers ceux qui ne la profeſſent pas. Il y avait avec nous une vingtaine

de Dervichs, dont les mœurs attirèrent mon eſtime; je converſai avec eux, & leur ſaine morale m'intéreſſait pour eux. J'en vis mourir un : il ſoutint ſes maux avec douceur, & expira d'un viſage ſerein & tranquille. On les invitait à dîner, & ils y liſaient leurs livres & les expliquaient. Les Maures me demandoient ſouvent pourquoi les Européens ne demeuraient pas tranquilles chez eux, pourquoi ils ſemaient la diſcorde par-tout où ils ſe trouvaient, & je ne ſavais que leur répondre, ni comment les perſuader : ils nous regardent comme des fous ingénieux, & peut-être ils n'ont pas tort.

Nous devions toucher à *Bender-Aboucheir*, port de Perſe où l'on prend des pilotes pour remonter l'Euphrate. Le nôtre connaiſſait peu ces parages, & nous engagea dans des roches qui nous firent perdre beaucoup de tems pour en ſortir. Nous arrivâmes à Aboucheir, où les Anglais commercent quelquefois; ils y avaient alors un vaiſſeau : l'entrée du port eſt difficile à cauſe des bancs de ſable qui la forment, & la rade eſt éloignée de la côte. Nous prîmes là beaucoup de rafraîchiſſemens qui abondent dans ce lieu, & il en fournit Baſſora.

Le vent nous favorisait pour gagner l'embouchure de l'Euphrate ; mais à peine avions nous doublé l'isle *Careith* que le vent nous devint contraire, & nous fûmes obligés d'y mouiller pour faire de l'eau. Cette isle appartient en souveraineté à un prince Persan tributaire du Sultan d'Aboucheir. L'Empire persan est ainsi divisé en plusieurs Etats tributaires de celui d'Hispaham.

Careith appartient aux Hollandais, & est habitée par des Persans, des Curdes & des Arabes, qui tous déteſtent les Européens qu'ils cherchent à piller : ils exigèrent que nous prissions un second pilote, parce que le prince a une portion de son salaire. Nos pilotes étaient mauvais, & la côte très-basse & bordée de terres noyées ; ce ne fut qu'avec peine & en tâtonnant que nous atteignîmes l'embouchure de l'Euphrate ; on envoya le canot pour chercher des branches de datier, qui ne se trouvent que dans la véritable entrée ; elle n'est point tortueuse, & quand on y est entré, on n'a plus à craindre les bancs : le courant y est rapide, il a 20 pieds de profondeur lorsque la mer est haute, mais il faut prendre garde de ne pas échouer sur les chenaux. On voit, on suit ici la côte aride

& sablonneuse de l'Arabie ; la côte Curde qu'il faut éviter est toujours verdoyante & noyée.

Bassora est à 40 lieues de la mer : à 15 lieues de cette ville on retrouve quelques bancs ; & là est un petit canal navigable pour des bateaux de 50 tonneaux, le long duquel sont des bourgs arabes qui commercent avec Bassora-Elcatif : nous vîmes plus haut des restes de fortifications, où un fameux chef de Curdes avait fait tendre des chaînes pour barrer le cours du fleuve. A six lieues de Bassora est l'isle *Cheleby* ; puis on découvre l'embouchure d'une petite rivière qui arrose le canton de l'Arabie où cette ville est située ; ses jardins s'étendent jusqu'à l'Euphrate.

Nous trouvâmes dans le mouillage trois bâtimens anglais, armés en guerre, qui protégeaient leur commerce qui y est considérable : ils sont parvenus, sous différens prétextes, à avoir 500 soldats à terre, & leurs vaisseaux pouvaient canoner la ville : ils y font le commerce assez rondement & sans mesquinerie : leurs manières impérieuses peuvent déplaire, mais leur conduite attire l'estime, & l'intérêt applanit le reste.

Cette ville eſt grande ; ſes murs ſont de terre, ſes maiſons mal bâties, ſans fenêtres, ou n'en ayant que de petites pour ne pas donner accès au vent chaud & brûlant du déſert. Ses habitans vivent de dattes & de lait aigri. On y trouve des négocians Curdes & Arabes. On dit que dans les déſerts voiſins de cette ville il y a un Cheik qui n'adore qu'un ſeul Dieu ſans culte & ſans myſtère, que diverſes tribus ſont ſemi-juives & ſemi-chrétiennes, mais que le plus grand nombre ſont Mahométanes.

Baſſora a un aſſez grand commerce avec la partie de l'Aſie qu'arroſent le Tigre & l'Euphrate ; il ſe fait avec de grands bateaux conſtruits de bois de datiers & revêtus de cuir : on y fait auſſi avec des oſiers flexibles de petits bateaux ronds qu'on enduit de limon & de goudron, & qui ne vont en avant qu'en tournant par le moyen d'un pagau.

Je partis de Baſſora le 28 juin pour joindre une caravane arabe qui ſe rendait à Alep ; je m'habillai à la turque, louai un chameau, fis prix pour le port de mon eau, de mes effets & pour un cuiſinier arabe qui devait apprêter mes proviſions. Je montai pour la première fois un chameau, & je joignis la

caravane composée de 150 arabes & de 1500 jeunes chameaux qu'elle allait vendre. On en voyait un grand nombre dans le désert, qui le soir, viennent s'accroupir devant la tente de leurs maîtres; leur laitage & leur toison leur fournissent de quoi se vêtir, se nourrir & se loger : des puits sont disperses le long de la route de distance en distance.

On me donna une *Abe*, ou vêtement arabe pour ne pas être distingué de mes conducteurs; c'est un sac d'étoffe de laine ouvert par devant, percé au fond pour y mettre la tête, & ayant deux autres trous pour y passer les bras. Ce vêtement les couvre exactement; il ne peut être pénétré par le mauvais tems à cause de son tissu, & il écarte les rayons du soleil, quoiqu'il laisse un passage libre à l'air : hommes, femmes se roulent des mouchoirs autour de la tête, & arrangent leurs cheveux en dix ou douze tresses flottantes. Le Bedouin ne se fait jamais raser ni les cheveux ni la barbe.

Nous rencontrâmes un camp arabe, où nous allâmes demander asyle, ce qui ne se refuse jamais, mais s'accorde toujours avec des formalités guerrières : armés de lances, ils s'avancent rapidement vers les nouveaux venus,

venus, qui, sautant à bas de leurs chameaux, viennent se mêler à eux la lance en arrêt & faisant de grands cris. Tous entrent ensuite paisiblement dans le camp où nous séjournâmes deux jours & demi.

Je le visitai; par-tout je fus bien reçu, mais sans curiosité, même de la part des enfans. Les tentes y forment différentes enceintes; toutes sont ouvertes du côté opposé au vent, & partagées en deux parties; l'une occupée par les hommes, l'autre par les femmes : celles-ci ourdissaient des tentes de poil de chèvre : tous y étaient occupés. Ils n'ont d'autres biens que leurs troupeaux; les chevaux leur servent à la guerre; ce sont de rapides coursiers qu'on habitue à vivre de peu; les chameaux leur sont utiles pour le commerce & le transport de leurs effets. Si l'herbe ou l'eau leur manque, ils s'éloignent: pendant l'été le sable est brûlant & la chaleur si sèche qu'on n'y peut suer; les habits sont alors aussi nécessaires qu'en hiver. Le désert est formé en grande partie par des plaines immenses, où la vue n'est bornée que par l'horizon; l'œil cherche en vain à s'y fixer; il revient attristé chercher quelque variété sur les troupeaux qui sont autour de soi. Un

silence profond y règne : on n'y voit point de quadrupèdes, point d'oiseaux, pas même d'insectes. A peine y ai-je vu quatre lapins ; cinq ou six jolis rats différens des nôtres, & quelques oiseaux : les eaux y sont rares, salées, amères. Les seuls Arabes peuvent vivre dans ces lieux ; & leur amour pour la liberté, leur mépris des richesses, leurs corps endurcis à la fatigue les leur rendent agréables. Ils croient avoir sur le bien d'autrui un droit égal à celui qu'ils donnent sur le leur en exerçant l'hospitalité ; ils sont voleurs, mais point assassins. Peut-être sont-ils un des peuples les plus heureux de la terre.

Ils ont des chefs, parce qu'ils les savent nécessaires ; ils sont divisés par tribus, & prennent le nom de leurs enfans ; légers à la course, adroits à manier la lance, ils sont nerveux, maigres, de moyenne taille : leur teint est un brun noir ; leur figure est allongée, leurs traits grands & réguliers, leurs yeux bien fendus, noirs & d'une vivacité sombre : leurs cheveux sont crépus, ce qu'ils paraissent devoir à l'ardeur du climat. Ils sont très-fidèles, & ne se prennent jamais rien entr'eux : ils ne sont voleurs qu'envers l'inconnu, & ce n'est que dans le désert. Un

Arabe seul ne vole point : ce n'est que lorsqu'ils sont rassemblés en troupes qu'ils le font : ils se contentent souvent alors d'une rétribution. Lorsqu'un étranger est protégé par l'un d'eux, cet ami lui sert par-tout de sûreté, de défenseur. Souvent des caravanes prennent parmi eux une sauvegarde, & alors elles sont respectées. L'indépendance & la fraternité peuvent consoler des biens dont on ne jouit pas dans ces déserts. Une simple toile que l'Arabe transporte où bon lui semble, le garantit lui & les siens de la pluie & du soleil ; sa robe n'a pas besoin de soins étrangers pour le couvrir ; tout le terrain qu'il voit autour de lui, lui appartient ; & sans le limiter, il y partage avec ses frères le pacage de ses troupeaux. Rien ne borne sa course ; il va où il veut, & ils ne sont pas privés de tous les plaisirs ; le laitage de ses troupeaux lui fournit des mêts agréables. Rassemblés, ils s'amusent à différens exercices ; ils luttent à la course, se livrent à des danses gaies ou guerrières ; leurs femmes en ont de voluptueuses. Ils fabriquent avec leur laine des tuniques & des tapis qui feraient honneur à nos manufactures ; de la peau de leurs chèvres ils font des outres & des baquets :

ils échangent leurs troupeaux superflus contre les dates & les grains qui leur manquent. Quelques-uns cultivent les bords de l'Euphrate ou d'autres cantons fertiles; ils les ensemencent, puis s'éloignent & ne reviennent qu'à la moisson.

Quand une tribu est en marche, une multitude de troupeaux couvrent le désert; des chameaux sont chargés de tentes, de bagages, d'animaux malades, de femmes, d'enfans, & de volailles qui s'y perchent dès qu'elles voient les apprêts d'un décampement : des cris divers se font entendre, des femmes filent, d'autres font de la farine avec des moulins à bras. Les hommes armés de lances placés à la tête & sur les flancs conduisent cette ville ambulante.

Nous voulions continuer notre route par le désert; mais la disette d'eau nous fit rapprocher de l'Euphrate. Nous emplîmes tranquillement nos outres dans les puits, & passâmes par le camp qui nous avait reçus, occupé à traire ses bestiaux ou à prendre un repas. Après quatre jours de marche, nous trouvâmes un château désert, décoré de trois tours & voisin d'un petit lac, où la curiosité & la soif m'attirèrent : des roseaux agités par

le vent en animaient la ſurface ; autour eſt un ſol marécageux ; l'eau du lac eſt gâtée par la chaleur, elle était devenue couleur de plomb & de fer, brillante en un endroit, noire en un autre : elle exhalait une odeur infecte. J'eſſayai cependant d'en boire, mais ſon goût fétide & amer me révolta. Le château s'élevait ſur une butte de terre, faite de main d'homme & haute de 20 pieds; la porte en avait deux pieds & demi de haut; celles des tours étaient plus baſſes encore: ſes murs étaient très-hauts, & je remarquai qu'au lieu d'un parapet, on avait courbé la ſommité du mur de façon qu'on pouvait en voir le pied; les courtines avaient auſſi une forme ceintrée. Aux environs régnait un ſilence profond, c'était une plaine d'un grisâtre uniforme, une vue qui n'était bornée que par un horizon blanchâtre, où l'on ne diſtinguait que le ſoleil d'un rouge pâle. Tout y inſpire la triſteſſe, & je m'en éloignai bientôt.

Quelques jours après, nous vîmes ſur le ſoir douze Arabes avec leurs chameaux; on les chaſſa ; ils s'enfuirent, laiſſant derrière eux quelques linges & des outres ; je craignis les ſuites de cette attaque, & en effet le lendemain nous fûmes pourſuivis par une

troupe nombreuse. A sa vue on fit rapprocher & accroupir les chameaux, on déploya un pavillon bleu avec des caractères blancs; les fusiliers s'avancèrent, les lanciers demeurèrent en arrière : l'ennemi avait 500 hommes, nous n'en avions que 150, & nous l'attendîmes de pied ferme. Il ne s'avançait que pour faire le coup de fusil : dès que nous avancions sur lui, il s'éloignait; puis revenait à la charge. A la nuit, nous n'avions personne encore de tué; il s'éloigna; nous posâmes des gardes qui annonçaient leur vigilance par des cris. Nous passâmes la nuit au milieu de danses guerrières. Je voulais qu'on se reposât, & qu'on n'attendît pas que l'ennemi fût renforcé pour se remettre en marche. Je ne pus me faire écouter.

Le jour suivant, la même attaque recommença : on parlementa; mais l'ennemi voulait absolument nous avoir à sa discrétion; nous résistâmes, cependant la soif seule nous aurait bientôt vaincus, & l'extrême chaleur épuisait nos forces. La nuit se passa comme la précédente; on alluma des feux, on tint conseil, & on se résolut à la fuite. Chacun attacha fortement ses provisions sur des dromadaires, & tous y montèrent. On m'avertit

de m'y tenir ferme. La dureté & l'allure de ces animaux m'expoſaient à de grands dangers : ſi je tombais, je me trouvais ſeul dans un déſert immenſe, ou j'étais foulé aux pieds par ceux qui me ſuivaient. J'aurais préféré de mourir en combattant, & même d'être priſonnier.

Vers les quatre heures on me fit monter ſur mon chameau, & toute la caravane partit comme un éclair vers les lieux d'où nous venions. Nous fîmes trois lieues ; j'étais perché ſur ma monture comme ſur une table, ſes mouvemens étaient pour moi d'une violence inſupportable : mes deux mains me ſervaient d'arcboutans en avant & en arrière ; mais le frottement les avait bleſſées, mes nerfs n'avaient plus de reſſorts, & je fus vingt fois à la veille de lâcher priſe. L'ennemi nous pourſuivit, nous atteignit, dépouilla pluſieurs des nôtres ; mais il s'amuſa à prendre de jeunes chameaux que nous laiſſions derrière, & nous prîmes de l'avance ſur lui. Cependant notre caravane fut diſperſée, & nous ne reſtâmes que ſept enſemble ; je n'entendis plus parler des autres.

Après un long détour, nous revînmes ſur notre route, & nous trouvâmes un ſol mêlé

de roches détachées; mon dromadaire broncha, je tombai, & l'animal effarouché renversa sa charge. Un Arabe généreux fit promptement accroupir le sien, & me fit monter à poil derrière lui : un autre coupa les cordes avec lesquelles mes effets étaient attachés, le dromadaire marcha à vuide, & je perdis mon bagage. Nous entrâmes ensuite dans un torrent desséché, où nous nous cachâmes, tandis qu'un des nôtres d'une hauteur cherchait dans la plaine ou nos ennemis, ou la caravane; il n'y vit rien; nous remontâmes sur nos dromadaires, & je continuai ma route avec beaucoup de souffrances.

Au pied d'un rocher où croissaient des arbustes, nous vîmes une source d'eau douce, & j'en bus à longs traits. Je voulus ensuite récompenser l'Arabe qui m'avait sauvé; je lui donnai 4 piastres que je ne pus lui faire accepter qu'en l'assurant que c'était un don de l'amitié. Il ne me restait plus de vivres; mais mes bons Arabes me nourrirent; & la part qu'ils m'assignaient de leur gâteau d'orge cuit sous la cendre & repaîtri avec des dates & du beurre, était toujours plus grande que la leur; & c'est ainsi qu'ils en agirent avec moi jusqu'à la fin.

Nous marchâmes jusqu'à la nuit avec la même vîtesse, poussé par la crainte de retrouver nos ennemis, & j'étais rendu de fatigue & de douleur quand nous nous arrêtâmes quelques heures. Nous avançâmes encore dans la nuit, mais avec moins de précipitation, & à deux heures du matin nous nous reposâmes dans un endroit enfoncé, où nous dormîmes jusqu'à six heures. Puis nous recommençâmes à marcher jusqu'au lendemain que nous découvrîmes l'Euphrate; mais ayant apperçu du monde, nous rebroussâmes promptement : des tas de pierre se firent voir de distance en distance : ouvrage de la nature ou des hommes.

Le vent nous avait dirigés pendant le jour, & les étoiles pendant la nuit, dans cette course précipitée; nos dromadaires presque toujours en marche ne mangeaient qu'à la hâte, & demeuraient quelquefois 4 ou 5 jours sans boire. Nous étions parvenus à des puits dont nous nous hâtâmes de profiter pour n'y point être surpris. Quatre jours après je vis de hautes montagnes, & bientôt des nuages qui se succédaient : c'était une nouveauté; car le désert ne nous avait offert jusqu'alors qu'un ciel serein.

La crainte de rencontrer des camps d'Arabes nous faisait faire des marches forcées, ou retrograder : souvent, quand les passages étaient dangereux, nous nous cachions le jour, & nous marchions la nuit. Au pied de ces montagnes, nous vîmes des fonds blanchis par une croûte de salpêtre quelquefois élevée en voûte, & séparée du sol de quatre pouces ; elle se brisait sous les pieds de nos dromadaires qui en marchaient avec plus de difficulté. De-là on me montra une ville dont j'ignore le nom, & un marché d'Arabes qui se tenait dans la plaine : on y voit çà & là des traces de campemens d'Arabes, placés sur les hauteurs ou au bord des torrens. A cette plaine en succéda une autre, minée par les rats : le sol cédait sous le poids des dromadaires, ils auraient fui avec peine, mais heureusement nous n'en avions plus besoin. Au milieu d'une autre plaine nous trouvâmes une aiguade ; une eau amère sortait d'une profonde caverne, cachée dans un vaste creux : en nous éloignant d'elle, nous marchâmes aux montagnes vers une gorge qui conduisait du côté d'Alep. Cette gorge était habitée, & pour n'être point découverts, nos animaux & nous gardions le

plus profond ſilence. A minuit nous entendîmes une clochette : à ce bruit ouï de loin, nous nous étendîmes derrière nos dromadaires, & nous vîmes paſſer des Arabes qui conduiſaient un âne. Jugeant impoſſible de paſſer la gorge ſans être découverts, nous nous enfuîmes en cotoyant les montagnes que nous gravîmes le lendemain. Parvenus au ſommet, nous vîmes la plaine que nous venions de quitter couverte d'Arabes, que nous avions heureuſement évités. Au-delà le ſol parut plus ſuſceptible de culture ; nous y vîmes un ſanglier ; l'aſpect du pays devenait plus varié, & j'apprenais par l'expérience l'allure la moins fatiguante des dromadaires ; j'étais un peu moins fatigué.

Nous trouvâmes de la bonne eau dans un puits, placé au milieu des ruines d'une cour & d'un château, puis nous nous hâtâmes de nous éloigner : la nuit, nous dormîmes dans un vallon entre des rochers, & le lendemain nous ſuivîmes un torrent deſſéché : nous nous y cachions durant le jour, & la nuit nous avancions chemin comme nous avions fait dans le déſert. Une nuit je vis du feu ſur la montagne, & j'entendis des chiens aboyer, enſuite nous trouvâmes des

terres labourées, séparées par de petits fossés, & peu après une eau courante : c'était la première depuis Bassora. Enfin nous vîmes un village. Le pays était ici bien arrosé, ombragé par des peupliers. Il était couvert de villages : le vêtement, la figure des hommes qui l'habitaient, les maisons, les chiens, les autres animaux étonnaient, effrayaient nos dromadaires, & dès qu'ils en rencontraient, ils fuyaient, & nous avions de la peine à les rassurer : un rat les faisait reculer, & ce n'est qu'avec des efforts qu'on put les résoudre à traverser un pont.

Nous cotoyâmes plusieurs grands villages séparés par des jardins & des vergers : une arcade, une fontaine couverte d'une voûte, des tombeaux nous annoncèrent une ville que nous découvrîmes bientôt. Tous les habitans craignaient notre voisinage ; on nous forçait de nous éloigner par la crainte du Bacha ; mais enfin l'un de nous planta sa lance dans le sol, & nous en fîmes autant après avoir fait accroupir nos dromadaires, malgré les cris des possesseurs des jardins. Je ne savais quelle pouvait être cette ville ; car nos détours m'avaient désorienté ; j'en demandais le nom, & mes Arabes me dirent

qu'elle s'appelait *Chams*, je fis venir un Chrétien Asiatique qui m'apprit que les Arabes appellent Chams la ville de *Damas*. A son nom, je desirais la visiter, & un Jésuite Français m'y donna un asyle.

Je trouvai cette ville grande & bien peuplée : les faces des maisons sont médiocres ; elles paraissent plus belles sur les derrières : il y a diverses manufactures & des bazards ornés de colonnades de marbre ; les rues en sont assez larges, le quartier des Chrétiens est le plus laid. Les Turcs la vénèrent, parce qu'elle est le rendez-vous des pélerins de la Mecque, & son Bacha est le conducteur de sa caravanne.

Les Jésuites m'y reçurent avec bonté, & prirent soin de me donner un guide pour Baruth. Nous montâmes une montagne par un chemin commode, au-delà de laquelle nous trouvâmes un petit village où je mangeai du fruit, des légumes & du lait. : le sol y était cependant inculte. Nous nous remîmes en marche pendant la nuit, & suivîmes une gorge étroite & longue qui nous conduisit à une vaste plaine marécageuse & fertile, nommée *Beca*. Au milieu coulait une rivière que nous traversâmes pour arriver dans un village riche en grains.

Plus loin, il nous fallut gravir des montagnes escarpées, & cependant cultivées, où souvent nos mulets s'abattirent; nous y trouvâmes des fruits de toute espèce, qui abondent au milieu de ces rocs ainsi que des vignobles; on ne laisse ici venir les meuriers qu'à la hauteur de 8 à 9 pieds. Par-tout j'étais bien reçu avec du lait frais du lait aigri, & des pains cuits sur les côtés d'un cylindre de maçonnerie échauffé dans l'intérieur. Les habitans de ces montagnes montrent une noble simplicité; sans fierté, sans bassesse, ils sont loin de la servile soumission que les Chrétiens ont pour les Turcs dans les villes. Bientôt je découvris la mer, cette mer qui baignait aussi les rivages de ma patrie. Nous descendîmes dans une plaine dont la verdure charmait la vue, & qui est arrosée par des sources qui descendent des collines & forment de beaux canaux. Là est un château, & plus loin un bois de meuriers qui s'étend dans la plaine: par-tout le sol y est cultivé. Enfin nous vîmes *Baruth*; nous y entrâmes, & je me rendis à l'hospice des Capucins.

Cette ville est petite & assez mal bâtie; un Emir tributaire y règne; des Chrétiens & des Mahométans l'habitent en bonne intel-

l'igenté. J'en partis pour le *Quesrouan*, que je desirais visiter; je traversai une partie de la plaine de Baruth en suivant le bord de la mer, & arrivai au pied d'une montagne que l'on gravit par un chemin taillé dans le roc, fait par les Romains, large de douze pieds, & bordé d'un garde-fou le long de la mer, qui se brise sur ces rochers.

Après avoir traversé au-delà, je montai la *rivière du Chien*, dont les bords sont plantés de meuriers : la pente de la montagne était coupée en amphithéâtre, arrosée & cultivée; je traversai la rivière & montai la montagne par un sentier rude & difficile, je passai par un Couvent, par un grand village, dans un vallon dont le sol est couvert de meuriers, de figuiers & de vignobles, & j'arrivai à l'hospice des Jésuites. J'y fus très-bien reçu par le supérieur, qui promit de me donner des facilités pour visiter le *Quesrouan*; il me donna une lettre pour un Cheik respecté, & je me remis en route.

Je montai beaucoup, je voyais à ma gauche les vallons d'Aintoura, & à ma droite une vallée immense où coule le fleuve du Chien : là aussi se déployait l'Anti-Quesrouan. Sur le bord de la grande vallée est la source

abondante de la rivière qui l'arroſe : elle ſort d'une profonde caverne où l'on voit de très-belles cryſtalliſations dont l'une tombe en colonne de la groſſeur d'un homme. Je gravis encore une autre montagne au pied de laquelle ſiège un Evêque, & ſur ſa pente eſt *Jelton* : ſon ſol pierreux & ſec nourrit de beaux meuriers. C'eſt à Jelton que réſident les ſeigneurs du pays ; ils y mènent une vie frugale, mais noble ; on les prendrait pour de riches payſans ; leur courage & leurs montagnes pourraient les protéger ; cependant ils paient exactement le tribut au grand ſeigneur.

Le Cheik, auquel j'étais adreſſé me reçut très-bien, & prit ſoin que je ne m'ennuyaſſe pas. J'y paſſai deux jours, j'aſſiſtai à leurs collations, à leurs aſſemblées, à leurs offices divins où ſe réunit toute leur jeuneſſe : on s'y entretient, & on y prie. Ce village n'a point d'eau que celle des puits & des citernes ; mais ſon élévation le met à couvert d'inſulte, & c'eſt par cette raiſon que les Cheiks en ont fait leur aſyle.

Tout le Quesrouan leur appartient ; ils paient un tribut à leur Emir, qui lui-même eſt tributaire du grand-ſeigneur : ils rendent la juſtice & repartiſſent les impoſitions. Les Catholiques

tholiques ſont ſeuls regardés comme habitans ; & lorſqu'ils s'éloignent, ils ſont toujours armés : nulle injure n'y demeure impunie ; mais s'ils ſont vindicatifs, ils ſont auſſi compatiſſans & hoſpitaliers : leurs prêtres ſont pauvres & travaillent de leurs mains ; ils ſe marient, & peu d'entr'eux ſont célibataires : le ſervice s'y fait en ſyriaque, & l'Evangile s'y lit en langue Arabe ; ils ſont ignorans, mais de bonnes mœurs & très-pacifiques. Nos miſſionnaires n'y ſont pas inutiles : ils les inſtruiſent & les retirent du ſchiſme. Ils ont étendu notre religion à Damas & en Egypte, & peut-être ils la feront parvenir en Abyſſinie.

Les évêques & les couvens des deux ſexes y ſont en grand nombre : là réſide le patriarche d'Antioche & celui des Grecs catholiques : le peuple y eſt religieux, & a moins de vices que dans la plaine. Le ſexe y jouit de quelque liberté, mais la fille qui devient enceinte eſt miſe à mort par ſes parens.

Je partis pour *Masra*, lieu plus élevé encore, quoiqu'au pied de la plus haute montagne du Quesrouan : c'eſt le lieu où ſe tiennent les troupeaux pendant l'été. J'y trouvai un couvent placé entre des rochers

affreux, d'où sort une source abondante qui fait éclore une riante verdure sur son passage. Un évêque y réside. Je montai plus haut & traversai *Claat*, village dans un sol fertile & couvert d'arbres frais. J'arrivai dans un vallon, qu'une rivière rapide occupait; je la traversai sur un pont & montai encore la montagne. Je fus fatigué lorsque j'arrivai au sommet; mais j'y trouvai une campagne agréable, point pierreuse, plantée de beaux meuriers, & bien arrosée : les légumes croissaient au pied des arbres. Près de là est *Masra*, situé sur la pente d'une haute colline. J'allai descendre chez le Curé, dont la femme me reçut tres-bien; elle était jolie, à la fleur de son âge, enceinte, & au milieu de trois enfans qu'elle amusait; son mari labourait son champ : une galerie leur servait de chambre; le lit de ses enfans était sur la terre, un fourneau était auprès pour faire cuire son soupé; du pain, du lait, des œufs devaient être mon repas. Le mari arriva & chercha à m'amuser, sa femme ne s'occupa plus que de son ménage. A la nuit on s'assembla, & on pria en plein air avec une dévotion touchante. Puis on renferma des bestiaux qui caressaient la main qui les

nourriſſait. Je fis placer mon lit ſous la galerie & le mari y plaça le ſien; car l'uſage veut que le maître de la maiſon veille ſur ſon hôte. Je dormis malgré l'air vif & frais de ces montagnes, & le lendemain je partis vers celle qui paraît la plus élevée au travers de plantations de meuriers: le ſol eſt toujours fertile; mais en m'élevant toujours, je ceſſai de trouver de ces arbres; je parcourus des lieux incultes où paiſſaient, où parquaient des troupeaux de toute eſpèce : plus haut eſt une plaine fertile, ſemée de grains, & dont la verdure charme la vue: des rochers la couvraient au nord, au levant & au midi; mais au couchant, la vue s'étendait au loin ſur des montagnes qui ſe ſuccédaient. Là je vis les ruines d'une tour quarrée, bâtie de pierres d'une groſſeur énorme, aſſez longues pour ſervir de plancher aux eſpaces pratiqués en dedans. Au deſſous de la porte & dans un angle je trouvai des inſcriptions, dont l'une annonçait que la tour avait été conſtruite la 350e. année de l'ère des Séleucides, Tholmus étant pour la ſixième fois chargé du ſoin du temple du Dieu ſuprême. Plus loin ſont les ruines d'un temple, & il en reſte encore des chapiteaux ornés de feuillages,

de colonnes, de galeries, dont les matériaux ſont en partie épars ſur la terre : il était conſtruit entre des rochers taillés à pic, qui ſervaient de mur en quelques endroits. On nomme ce lieu *Elſogra* ; la ſituation en eſt charmante : auprès coule une ſource pure & limpide, & là je fis un repas avec les habitans de Masra. Il y a encore d'autres inſcriptions ſur la montagne, que nous continuâmes d'eſcalader en ſuivant un canal bien entretenu, qui donne des eaux à Masra, & j'en vis la ſource ; elle était d'une froideur extrême, & ſe diviſait en deux canaux. Comme le pays n'eſt plus habité au-deſſus de ces lieux, je redeſcendis en ſuivant un ſecond canal : il me conduiſit à une arche majeſtueuſe, de 40 pas de large ſur une longueur double ; elle couvre les eaux qui tombent par une caſcade haute de 40 pieds dans un ravin ſemé de rocs, plus bas de cent pieds que la voûte. Au-delà je trouvai des collines fertiles, où l'on voit la ſource de la rivière de Ste. Croix : en cotoyant ces montagnes on trouve par-tout des eaux jailliſſantes en caſcades, qui ſe réuniſſent dans un vallon. Bientôt après je retrouvai de beaux mauriers & un grand village voiſin de *Ha-*

vagges ; puis, des vallons fertiles, bien arrosés, bien cultivés, qui me conduisirent à une petite plaine, où est une espèce de couvent & d'église où je m'arrêtai, & le lendemain j'arrivai au hameau de *Besommar*, où réside le patriarche d'Antioche, & où est une assez belle église ; je me retrouvai ensuite sur une montagne que baigne la mer : là sont les villages d'Agousta & de Gazir;quelques Cheiks & le patriarche des Maronites résident dans le premier. Je saluai celui-ci ; il me reçut affectueusement, & me parla bon latin & bon italien. J'y dînai, & vers le soir je partis. Le village est tres-agréablement situé sur la pente d'une haute montagne cultivée en amphithéatre : les maisons sont éparses sur le fer à cheval que forme la montagne, & dont l'ouverture est du côté de la mer : au milieu du village coule une source abondante. La position est belle ; mais à midi les nuages arrêtés par le pic obscurcissent l'air & causent une brume épaisse.

De-là je vins à l'hospice d'*Arissa*, situé sur le sommet d'une autre montagne qui domine sur la mer, & dont le sol est sec, stérile & solitaire, & où il n'y a d'eau que celle des citernes. Je la descendis & traversai

un vallon pour arriver à Aintoura, & de-là à Baruth, où j'appris qu'un Chebec du Roi de France devait arriver à Séide, qui n'eſt éloignée que de huit lieues du lieu où je me trouvais; mais lorſque j'y fus arrivé, on me dit que ce vaiſſeau était parti pour Candie. Je réſolus de paſſer à Acre, où abordent ſouvent des vaiſſeaux de Marſeille.

Le Conſul de Séide & ſon épouſe me perſuadèrent de reſter encore quelque tems dans le pays pour en mieux connaître les habitans & rétablir ma ſanté affaiblie par les fatigues. Les dehors de la ville offrent les points de vue les plus verdoyans & les plus champêtres qu'on puiſſe imaginer; la campagne y eſt couverte de jardins & de vergers fertiles & bien arroſés, & les arbres y ſont enlaſſés par des vignes qui s'élèvent à leur ſommet, retombent & s'étendent au loin. Les montagnes voiſines offrent des cavernes, dont chacune a dix ou douze cellules; c'étaient les tombeaux des anciens habitans de Sidon, ou l'aſyle des hommes qui habitent ces monts. On voit à Séide un château bâti par St. Louis, & des colonnes de marbre, des parquets de jaſpe en moſaïque: ce ſont des reſtes de ſon ancienne opulence. J'y

visitai une Mosquée : c'était un quarré long, dont le fond était occupé par une grille qui laisse voir les restes d'une maison, représentant celle d'Abraham, située à la Mecque : une quantité prodigieuse de lampes alignées & entremêlées d'œufs d'autruches étaient attachées à la voûte ; le pavé était couvert de nattes tres-propres. Je m'instruisais aussi des mœurs des habitans de ces montagnes.

Vers le midi & au nord du Quesrouan, on trouve les *Mutuallis*. C'est une secte de Musulmans qui hait les étrangers, mais hait plus encore les Musulmans que les Chrétiens, qui peuvent habiter avec eux : on ne peut loger chez eux, ni boire dans le même vase ; ils sont même un peu féroces. Leurs montagnes s'étendent de Gebail à Balbec, & ces deux villes leur appartiennent. C'est entre le nord & le levant de Seyde qu'on trouve les Druses. Aucun de ces deux peuples n'aime les Turcs, & l'aspérité de leurs montagnes les en rend presqu'indépendans ; ils paraissent être d'origine diverse. Près de Jérusalem on trouve des espèces de Bedouins, qui se disent issus des Français.

J'étais charmé de la beauté du climat, & sur-tout dans la partie méridionale de la

Syrie ; elle eſt très-abondante en grains, qui végètent même pendant l'hiver : quelques arbres perdent alors leurs feuilles ; mais les jardins ſont embellis de fleurs & de légumes nouvellement ſemés. De hautes montagnes garantiſſent ces heureux pays des vents du nord : il a d'un côté la mer ; de l'autre, le déſert qui lui amène peu de vapeurs : il réunit les productions des pays chauds à celles du pays froids ; le bled, l'orge, le coton, le bamy ou gombeau (ou giromon), le chêne, le pin & le ſycomore y croiſſent également. La vigne, le figuier, le mûrier, le pommier & autres d'arbres de l'Europe y ſont auſſi communs que le jujubier, le figuier banane, l'oranger, le limonier & la canne à ſucre. La Religion catholique y eſt obſervée & libre ; les mœurs y ſont plus ſimples, les fortunes moins inégales, & il y a plus de bonheur : l'induſtrie y a fertiliſé les montagnes & en a fait un jardin bien arroſé, bien ombragé de mûriers ; la ſoie, le vin, l'huile & les figues y ſont ſes principaux objets de commerce. Le travail y eſt néceſſaire, mais tel qu'il entretient les forces de l'homme, & ne les épuiſe pas : l'homme laborieux y connaît mieux les plaiſirs honnêtes ; auſſi ces mon-

tagnes offrent-elles plus d'hommes heureux, de bons pères de famille, que les pays les mieux policés de l'Europe.

Les Prêtres y ſont pauvres & laborieux, ils ne ſont pas ſavans, mais pieux & reſpectables; ils prêchent d'exemple. La ſéparation des deux ſexes y rend la converſation moins vive, & ils en ont plus de ſens. Les lieux où ſont les femmes ſont ſacrés; on n'en parle point, on ne les ſalue pas dans les rues : elles s'amuſent entr'elles, & peut-être plus gaiement qu'en Europe; les jardins, les bains, les tombeaux ſont leurs lieux publics; elles ſe viſitent auſſi dans leurs appartemens. Il eſt peu de peuples plus attachés à ſes uſages que celui-ci : les Druſes ſe ſervent encore des fours dont parle l'Ecriture, & les coiffures des Dames n'y ſont que la mître de Judith. Les mœurs ſont les mêmes que celles des anciens peuples. Ils embelliſſent peu leurs maiſons, & leurs meubles peuvent ſe rouler dans des ſacs; ils aiment paſſionnément le cheval, & ſont propres, ſimples & ſobres. Ils ſont intéreſſés; quelquefois ils trompent les Francs, qu'ils mépriſent à cauſe de la différence de leurs mœurs.

Chacun y reſte dans ſon état ; celui qui eſt né payſan ne peut devenir ſeigneur ; mais le ſeigneur peut devenir payſan pour rétablir ſa fortune ; tel ſert de domeſtique à ſes inférieurs. On reſpecte ſon ſupérieur, mais on vit dans l'égalité avec lui ; tous ſe nourriſſent, ſe vêtiſſent de même ; ils mangent, dorment, travaillent, fument enſemble ; la beauté des armes ou des chevaux ſeule les diſtingue.

Pour mieux connaître les Druſes, je revins chez les Maronites de Quesrouan, & d'abord à Agouſta ; puis je revins à Baruth, d'où je partis bientôt après. Je traverſai ſa plaine diagonalement au travers des meuriers ; je traverſai enſuite un bois de pins, planté en quinconce, où était un campement arabe : plus loin je retrouvai des muriers & des oliviers : j'arrivai enfin au pied de la montagne dans le village de *Chouiſat*, apanage & réſidence d'un Emir. Au-delà je montai un ſentier eſcarpé, je laiſſai un grand village à droite, traverſai pluſieurs montagnes, & entrai dans le village d'*Aramon*. Tout le ſol y était planté de meuriers & d'oliviers ; ſon château appartient à l'Emir des Druſes. Après quelques heures de marche,

je découvris *Abey*, village sur le troisième degré d'un amphithéatre que forment trois montagnes entassées, qui occupent l'espace de trois lieues, lequel est entre ce village jusqu'à la plage, dans la situation la plus belle que j'eusse vue encore : de-là on découvre Séide, Baruth, leurs plaines, & 5 ou 6 villages; des sources coulent sur le penchant, & arrosent les meuriers qui l'ombragent : j'en ai vu six dont l'eau était excellente, & près d'elles on a fait des plate-formes, couvertes de noyers. Abey fut la demeure d'un Emir, dont la famille est éteinte; je m'y établis, & de-là je faisais mes excursions : pour me lier avec ces montagnards, je me joignis à leurs exercices, je les accompagnai dans la garde de leurs troupeaux de chèvres, & j'avais diminué en eux l'éloignement qu'ils ont pour les Francs : j'aimais à voir ces chèvres gravir sur les rocs, & s'élancer de l'un à l'autre, & m'entretenir avec leurs gardiens.

J'assistai aux funérailles de l'un d'entr'eux. Quelques heures après la mort du défunt, on expose son corps vêtu & armé sous une tente, environné de femmes qui l'arrosent de pleurs; les hommes restent en silence plus loin après avoir fait retentir les vallons

de cris mâles & lugubres pour porter la nouvelle au loin : les parens & les amis accourent ; on promène le corps autour du village en sanglotant & faisant de grands gestes avec leurs mouchoirs ; puis on se remet comme auparavant, & on se sépare. Le lendemain tous les habitans se rassemblent, on enlève le corps enfermé dans une bierre. Un prêtre récite des prières à demi-voix ; les femmes s'opposent à l'enlèvement du corps & pleurent : les hommes ont les yeux fixés en terre tristement, & l'accompagnent à la tombe. On se régale, en pleurant le défunt, au retour de la cérémonie.

Je visitai *Dair* & *Kamar*, où réside l'Emir des Druses : le fleuve Thamour y passe sous un pont naturel de vase petrifiée ; ce bourg est élevé & peu accessible ; il a un beau palais, de belles églises, des maisons grandes & commodes, & d'autres assez mal bâties ; il renferme des Grecs, des Maronites & des Druses. Il est situé dans le pays de Souf ; on donne ce nom aux montagnes qui sont au midi du fleuve Thamour. Les Emirs de ces pays sont moins soumis à l'Emir des Druses que ceux du Quesrouan : la politique du Prince est de les diviser, & de balancer le pouvoir de l'un par celui de l'autre.

Dans ces contrées, la juſtice a des formes ſimples : le Cheik termine à l'amiable les procès civils; s'il ne réuſſit pas, le grand Emir décide. La juſtice n'y eſt pas rigoureuſe ; rarement on ſaiſit les perſonnes, & il ſerait dangereux de l'entreprendre, parce qu'aucun habitant ne ſort qu'armé de ſon poignard, & ne s'éloigne de ſa maiſon qu'avec ſon fuſil & ſes piſtolets : chacun ſe venge, & repouſſe l'injure par l'injure, la force par la force. Les familles ſont unies, & rarement celui qui en eſt membre prend-il une fille dans une autre : auſſi l'injure faite à un individu eſt-elle vengée par la famille entière; & le coupable ne trouve d'aſyle que chez un autre Emir, qui ſe fait un honneur de protéger ceux qui l'implorent.

Les Bachas ſont naître ou entretiennent les querelles des Emirs pour les affaiblir, pour ſe rendre néceſſaires & recevoir des préſens : leurs querelles ſont bruyantes, mais jamais ſanguinaires. Les armées ſe rangent en préſence : alors le Cheik & les principaux payſans diſent leurs avis, & la voix du peuple y décide preſque tout. Si l'accommodement n'a pas lieu, tout le mal ſe réduit à des meuriers coupés, puis chacun ſe retire chez ſoi.

Mais leurs guerres extérieures sont terribles. Tels étaient les sujets du vieux de la montagne, tels ils sont encore. On en a vu deux partir pour se venger d'un Aga de Séide, & l'un l'assassiner, tandis que l'autre, le sabre & le pistolet à la main, empêchait qu'on ne fermât la porte pour que l'assassin pût s'échapper.

L'Emir paie un tribut au grand seigneur; il le repartit sur les Cheiks, qui le repartissent sur les villages qui dépendent d'eux; mais si ces villages dépendent immédiatement de l'Emir, alors leurs habitans le repartissent entr'eux dans leurs assemblées; ces impositions sont peu considérables & assises avec équité, selon le revenu des terres & des troupeaux. La moitié des habitans du pays de Souf sont Chrétiens; & le tiers de cette moitié est catholique. Dans le reste des montagnes la moitié des habitans sont Maronites, l'autre est composée de deux sectes de Druses, dont l'une suit la Religion naturelle. En menant une vie simple, intègre, pénitente, ceux-ci passent dans l'autre secte, nommée *les aquels* ou *spirituels*. Ceux-ci sont vêtus de noir, & ont un turban blanc : ils ne portent jamais les armes que lorsque les Cheiks

eux-mêmes sont obligés de marcher, ne mangent que chez des hommes d'une intégrité reconnue, & ne reçoivent des présens que d'eux; ils lisent souvent les saints livres, & écartent tout étranger de leurs oratoires; les plus religieux se renferment dans des *Caloué*, maisons situées sur les montagnes les plus escarpées. Ils reçoivent les confessions des pénitens, vénèrent les saints; se mortifient par le jeûne & l'abstinence, & visitent les églises catholiques avec plus de respect que les catholiques eux-mêmes.

Les Druses simples n'ont point de culte; cependant ils prient & craignent Dieu; l'honneur est encore leur Dieu, mais ce Dieu ne rend pas toujours le cœur bon. En général, on trouve des nuances qui distinguent les habitans du pays entre Séide & le fleuve Ibrahim, & de la mer jusqu'à Beca. De Séide au fleuve Thamour, ils sont bien faits, braves, polis; de Thamour au Quesrouan, ils sont grossiers & féroces; ceux du Quesrouan sont moins durs, mais vindicatifs & pauvres : ceux de l'Antiquesrouan sont plus rudes; mais par-tout on n'a point à craindre ni le vol ni l'insulte.

Je vis une partie de montagne qui s'était

éboulée dans le vallon où coule le Thamour, avait écrasé un village & plusieurs hameaux, & interrompu le cours du fleuve jusqu'à ce qu'il se fût fait un passage.

Après avoir parcouru ces montagnes & étudié ces peuples, je me préparai à revenir en Europe, & vins à St. Jean d'Acre. Je vis en passant les Grecs de Baruth & de Séide dont les mœurs ne valent pas celles des Arabes. Ils ne me présentèrent, en échange du sens mâle & du cœur droit & simple de ceux-ci, que la légéreté industrieuse d'une ame fourbe & intéressée.

De St. Jean d'Acre je partis pour Marseille à la fin du mois d'août 1771. Nous cotoyâmes l'île de Chipre, & cherchâmes les vents du nord sur la côte de Caramanie, & entrâmes dans le golfe de Satalie, où nous nous crûmes poursuivis par un Forban que nous éloignâmes à coups de canon. La disette d'eau nous fit relâcher dans la partie méridionale de l'île de Rhodes, où nous nous pourvûmes aussi de rafraîchissemens. Je comparai ici encore le Grec avec l'Arabe, & je trouvai celui-ci plus heureux & plus digne de l'être. Le Grec opprimé est spirituel, intéressé, pauvre & recherché dans les nécessités de la vie.

L'Arabe

L'Arabe eſt libre, ſpirituel & généreux, pauvre auſſi, mais ſans beaucoup de beſoins.

La défiance des Turcs qui craignaient que nous ne portaſſions des vivres aux Ruſſes, nous fit mettre plutôt à la voile que nous ne l'avions réſolu; nous fûmes pourſuivis par un vaiſſeau Turc, & nous l'attendîmes : cette fermeté lui en impoſa, & il s'écarta de nous. En général, les Turcs ont peu d'égards pour les Européens : peut-être la conduite de ſon négocians, leur manière de faire le commerce, leur baſſe ſoumiſſion pour les gouverneurs Turcs aident à ce mépris, & peut-être même le cauſent. Les matelots Français s'y répandent, s'y mettent à la ſolde de qui veut les payer, & s'y dégradent ; c'eſt encore une raiſon de ce mépris. Toutes les demandes des Francs paſſent par la bouche d'interprêtes eſclaves, & en prennent l'empreinte : nouvelle raiſon encore pour encourager les Turcs puiſſans dans leur hauteur & leurs injuſtices.

Nous mouillâmes à Malthe, puis à Tunis, dont les habitans me parurent ſe rapprocher davantage de la douceur des Arabes Bedouins que de la dureté des Turcs de Syrie. De-là, nous vînmes aborder en Sardaigne. J'y vis un des habitans qui n'ont point encore re-

connu l'empire du Roi : c'était un homme robuſte, à longue barbe, & vêtu d'une manière ſolide ; il gardait de nombreux troupeaux de bœufs, portait un fuſil en bandouillère, & était monté ſur un beau cheval. Sa demeure était dans les montagnes voiſines qui défendent la liberté de ſes compatriotes ; la propreté & la ſimplicité de ſes habits, ſon abord ferme, la beauté de ſes troupeaux, ſon adreſſe à manier ſon cheval & ſon fuſil, ne ſemblent pas devoir lui faire rechercher de nouvelles mœurs.

Après avoir cotoyé la partie occidentale de la Sardaigne, nous vîmes les bords de la Corſe, & après ſept jours de traverſée nous abordâmes à *Pomègue*, île dans le golfe de Marſeille, deſtinée à recevoir les vaiſſeaux en quarantaine. Le lendemain, 5 décembre 1771, je débarquai aux infirmeries de cette ville commerçante, & je remerciai Dieu d'avoir terminé heureuſement mon voyage.

VOYAGE
DE BOUGAINVILLE.
En 1766 - 69.

LA restitution des îles Malouines à l'Espagne fut le premier objet de ce voyage. Les Français, les Anglais y avaient formé des établissemens que les Espagnols réclamèrent comme une dépendance de l'Amérique: leur droit était douteux, mais il était difficile de secourir & de défendre des établissemens aussi éloignés, & l'on ne voulait point alors de guerre. On consentit à les leur abandonner (1). Le Chevalier de Bougainville fut nommé pour les leur remettre, puis il devait revenir en Europe en traversant la grande mer du sud entre le tropique, C'est lui qui va nous raconter ses aventures.

Nous sortîmes, le 25 décembre 1766 de la rade de Brest. J'avais sous mes ordres la frégate la *Boudeuse* & la flûte l'*Etoile*. Mon

(1) On voit par la description des isles Magellaniques qu'ils les payèrent assez cher aux Français.

état major était composé de onze Officiers, trois Volontaires, & mon équipage de 203 matelots. Un vent frais & constant nous accompagna jusqu'aux *Salvages*, que nous découvrîmes le 17 : c'est un écueil qui a une lieue du levant au couchant, bas au centre, élevé sur ses bords, des brisans l'environnent; ceux du couchant forment une chaîne qui s'étend à deux lieues dans la mer. Il est placé dans les cartes de Bellin 32′ plus au couchant qu'il n'est en effet. Nous vîmes le jour qui suivit l'île de *Palme*, & le lendemain l'île de *Fer*.

De-là, peu d'événemens troublèrent l'uniformité d'une longue navigation jusqu'à la rivière de *Plata*. Je ne parlerai que d'un banc de frai de poissons, qui s'étendait à perte de vue sur une ligne d'un blanc rougeâtre, presque parallèle aux côtes du continent, que nous étions loin de voir encore, mais qu'il nous annonçait : car les poissons déposent leurs œufs sur les côtes d'où les courans les entraînent en haute mer. Il nous prouva l'existence de ces courans, & nous fit voir la cause des plaintes des navigateurs sur l'inexactitude des meilleures cartes. Le courant qui retarde ou précipite leur course, leur fait paraître les côtes ou trop avancées au levant, ou trop

reculées vers le couchant. Il faut s'en tenir aux obſervations aſtronomiques pour la détermination de leur giſſement.

Le 27 janvier 1767 nous trouvâmes fond; mais nous ne vîmes la terre que deux jours après, & au déclin du jour. Elle était baſſe & ſe dérobait à nos regards; la nuit fut obſcure, il plut, il tonna; l'aurore du lendemain nous fit appercevoir les montagnes *Maldonados*; la terre que nous avions vue le jour précédent était l'île *Lobos*.

Ces montagnes ſont les ſeules terres hautes qu'on découvre dans cette partie de l'Amérique: à leur levant eſt un mouillage, couvert par un îlot; au-deſſous eſt un bourg où les Eſpagnols entretiennent une garniſon; auprès on trouve une mine d'or peu riche, & des pierres aſſez tranſparentes: deux lieues plus loin, dans les terres, on trouve la petite ville de *Pueblo-Nuevo*, peuplée de déſerteurs Portugais. Le 31, nous mouillâmes dans la rade de *Monte-Video*: nous avions paſſé durant la nuit devant l'île de *Flores*, où deux frégates eſpagnoles, deſtinées à prendre poſſeſſion des îles Malouines, nous attendaient depuis un mois. Nous nous rendîmes avec leur commandant, *D. Philippe Ruis Puente*, à Buenos-

Aires, afin d'y concerter nos opérations. Nous revînmes enſuite par terre à Monte-Video. Nous traversâmes ces plaines immenſes, dans leſquelles on ſe conduit avec le coup-d'œil, dirigeant ſon chemin de manière à ne pas manquer les gués des rivières, chaſſant devant ſoi 30 ou 40 chevaux, parmi leſquels il faut prendre ſes relais avec un lacs, lorſque celui qu'on monte eſt fatigué; ſe nourriſſant de viande preſque crue, & paſſant les nuits dans des cabanes faites de cuir, où le ſommeil eſt à chaque inſtant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Nous paſsâmes la profonde, rapide & large rivière de Ste. Lucie dans un canot étroit & long, dont un des bords eſt de moitié plus haut que l'autre, ayant de chaque côté un cheval, dont le maître nud ſoutient la tête hors de l'eau: en nageant, ils font traverſer le canot.

Le Paraguai, ou Rio de la Plata, prend ſa ſource entre le 5 & le 6° de latitude auſtrale, à-peu-près à égale diſtance des deux mers, & dans les mêmes montagnes d'où ſort la Madera, qui ſe joint à l'Amazone. Le lac de *Xarages*, dont on a dit qu'il ſortait, n'eſt qu'un vaſte eſpace d'un Pays bas que la

rivière inonde. Buenos-Aires eſt ſur ſa rive occidentale; elle eſt ſous le 34°35° de latitude auſtrale, ſous 317°35° de longitude; elle eſt régulièrement bâtie, mais plus grande que ſa population ne l'annonce, parce que ſes maiſons n'ont que le rez-de-chauſſée, ont de vaſtes cours, & preſque toutes des jardins. On n'y compte que 20'000 blancs, nègres & métifs. La citadelle, élevée ſur le bord de la rivière, forme un des côtés de la place principale où ſe tient le marché, & que bordent encore la Cathédrale & l'Evêché. Elle n'a ni port ni môles : les navires ſe déchargent dans des goelettes qui entrent dans une rivière juſqu'à un quart de lieue de la ville : les chariots font enſuite franchir cet eſpace aux marchandiſes.

Il y a un grand nombre de couvens; l'année y eſt remplie de fêtes de ſaints que l'on célèbre par des proceſſions & des feux d'artifice; les cérémonies du culte y tiennent lieu de ſpectacle. Les moines choiſiſſent les Majordomes de leurs ſaints parmi les Dames de la ville, qui alors ont le ſoin de parer l'égliſe, & d'habiller la ſtatue. Il eſt aſſez ſingulier de voir ces Dames aſſiſter aux offices avec l'habit de l'ordre. Les Jéſuites avaient

une autre manière d'honorer les Dames ; à côté de leur couvent était une maiſon où elles venaient méditer, prier, s'inſtruire & ſe flageller. On les nourriſſait alors aux dépens de la compagnie ; & nul homme, nul domeſtique de quelque ſexe qu'il fût ne pouvait pénétrer juſqu'à elles, les Jéſuites ſeuls pouvaient s'y rendre.

Il y a ici des cérémonies ſacrées pour les eſclaves ; & une confrérie de nègres qui a ſes chapelles, des meſſes, des fêtes, & qui reconnaît pour patrons St. Benoit de Palerme & la Vierge. Le jour de la fête de ces patrons, ils éliſent deux Rois, qui ſe choiſiſſent une Reine : chacun d'eux fait une proceſſion, ornée de croix, de bannières, d'inſtrumens ; on y chante, on y danſe, on combat, on récite des litanies. L'un de ces Rois repréſente celui d'Eſpagne, l'autre celui de Portugal.

Les dehors de Buenos-Aires ſont bien cultivés ; chaque habitant a ſa maiſon de campagne : tout y eſt abondant, excepté le vin qu'on y fait venir d'Eſpagne ou de Mandoza, village ſitué à 200 lieues de la ville. A trois lieues au-delà, on ne trouve plus que des campagnes immenſes, abandonnées aux chevaux & aux bœufs : quelques chaumières

cependant y ſont éparſes à de grandes diſtances. Les voyageurs y couchent dans les charettes qui les tranſportent. Les cavaliers couchent ſouvent au bivouac.

Le pays eſt uni, ſans montagnes, ſans autres bois que les arbres fruitiers : la température y eſt douce, il ne lui manque que la culture pour être un des plus beaux pays de l'univers. On n'y voit de cultivateurs que des nègres eſclaves en très-petit nombre. Il eſt infecté de chiens ſauvages & de tigres; mais ces derniers ne ſont nombreux que dans les lieux boiſés qui ſont fort rares. Je vis à Monte-Video une eſpèce de chat-tigre, dont le poil aſſez long eſt gris-blanc : il eſt bas ſur jambes, & a environ 5 pieds de long; il eſt dangereux, mais très-rare.

Le bois y eſt cher, on n'y voit que du bois propre à brûler : celui de conſtruction vient du Paraguai en radeaux. L'*yhicui* & l'*uraguai* pourraient auſſi en fournir de beaux.

Les Indiens ſont de la race des *Indios bravos* : ils ſont de taille médiocre, laids, baſannés, frottés de graiſſe, & preſque tous galeux : ils s'enveloppent d'un manteau de peaux de chevreuil, très-bien paſſées, dont le poil eſt en dedans, & le dehors peint de

diverſes couleurs : un bandeau de cuir découpé en couronne orne le front de leurs chefs : leurs armes ſont l'arc, la flêche, le lacs, la boule ; ils paſſent leur vie à cheval & n'ont pas de demeures fixes : ils vendent tout pour avoir des liqueurs fortes : quelquefois ils viennent piller, maſſacrer ou faire des eſclaves dans les terres des Eſpagnols, & l'on ne peut dompter cette nation errante & courageuſe.

Au nord de la rivière s'eſt formé un peuple de brigands, qui pourra devenir redoutable ſi on ne le prévient; ce ſont des déſerteurs qui ont pris des femmes chez les Indiens & ſe ſont unis avec eux. Ils ſont ſur-tout redoutables au voyageur. Les Eſpagnols ne pénètrent au ſud de leurs établiſſemens que pour ſe procurer du ſel. Il part pour cet objet tous les ans un convoi de 200 charettes, eſcorté par 300 hommes; il va ſous le 40° dans les lacs voiſins de la mer, où le ſel ſe forme naturellement.

Le commerce y eſt peu riche : la province ne produit ni or ni argent, & ſes habitans ſont trop peu nombreux pour tirer d'autres richeſſes de leur ſol; il a déchu même depuis 10 ans : les ſeuls objets qui le forment ſont

le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguai. Cependant la ville eſt riche. Avant la dernière guerre, il ſe faiſait ici une contrebande énorme avec la colonie de St. Sacrement; mais elle n'exiſte plus.

Monte-Video eſt établie depuis 40 ans ſur la rive ſeptentrionale du fleuve, à 30 lieues de ſon embouchure, dans une preſqu'île qui défend des vents du Levant une baie de deux lieues de profondeur ſur une de largeur à ſon entrée. A la pointe occidentale de cette baie eſt un mont iſolé, aſſez haut, qui a donné ſon nom à la ville qu'il annonce : le côté de la plaine y eſt défendu par une citadelle; pluſieurs batteries la défendent vers la mer : il y en a une ſur une petite isle au fond de la baie qu'on nomme l'*isle aux Français.*

Le mouillage y eſt sûr, quoiqu'on y éprouve des ouragans; il y a peu de fond & il eſt d'une vaſe molle, où les plus gros navires échouent ſans dommage; mais les vaiſſeaux fins s'y arquent : les marées y ſont inconſtantes : à l'orient de cette baie eſt une chaîne de rocs dont on doit ſe défier.

Cette ville a ſon gouverneur particulier; ſes environs ſont incultes : tout ce qui ſert aux beſoins de la vie y vient de Buenos-Aires.

Elle a des jardins où l'on trouve des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en abondance. Les beſtiaux y ſont nombreux, l'air y eſt excellent; mais tout y invite le matelot à la déſertion, en lui offrant un pays où l'on vit ſans rien faire.

Nous partîmes de Monte-Video le 28 février 1767; les deux frégates eſpagnoles nous précédaient dans la rivière; elles nous ſuivirent en pleine mer: l'après-midi, une brume épaiſſe me cachant la terre & l'isle Flores, je mouillai trop près du banc des Anglais, & je propoſai au Commandant Eſpagnol d'appareiller, que le vent fût favorable ou contraire: il répondit que ſon pilote-pratique ne le lui permettait pas; alors je le fis prévenir que je mettrais à la voile à la pointe du jour, & que je l'attendrais en louvoyant, à moins que les marées ou les vents ne me ſéparaſſent de lui malgré moi.

La nuit fut orageuſe, je chaſſai ſur mes ancres, mais moins que les Eſpagnols. Le vent contraire & violent, une mer très-groſſe, ne nous permirent d'appareiller que vers les 9 heures, & le 3 mars, nous fûmes hors de la rivière.

Des vents toujours variables nous ſuivirent dans notre traverſée aux Malouines : le gros tems, une mer houleuſe nous forcèrent de mettre à la cape pendant deux jours. Le 17, nous trouvâmes fond, mais une brume épaiſſe nous environna deux jours encore, & lorſqu'elle ſe fut diſſipée je ne vis point la terre. Craignant d'avoir dépaſſé les *Malouines*, je cinglai vers le couchant, favoriſé par un vent d'Orient, très-rare dans ces parages. Après avoir ſuivi cette route pendant 24 heures, je retrouvai le fond de la côte des Patagons, & je revins au levant. Le 21, je découvris les *Sébaldes*, & bientôt après les Malouines. Le 23, nous entrâmes dans la grande baie, où les deux frégates Eſpagnoles parurent le lendemain. Elles avaient beaucoup ſouffert du mauvais tems : les beſtiaux qu'elles avaient embarqués pour la colonie étaient preſque tous péris.

Ce fut le premier avril que je livrai notre établiſſement aux Eſpagnols, qui nous rembourſèrent de nos fraix, & arborèrent l'étendart d'Eſpagne, qui fut ſalué à terre & par les vaiſſeaux de 21 coups de canon, au lever & au coucher du ſoleil. Quelques Français profitèrent d'une permiſſion du Roi pour demeu-

rer dans la colonie ; les autres s'embarquèrent avec moi.

Il semble qu'Americ Vespuce ait découvert ces isles dans son troisième voyage en 1502 ; on le peut conclure de sa route, de la latitude à laquelle il était arrivé, & de la description qu'il fait des côtes qu'il apperçut. Bauchêne Gouin paraît avoir mouillé dans leur partie orientale, croyant être aux Sébaldes. Il dit qu'il mouilla au levant des Sébaldes, & qu'il ne vit d'abord qu'une isle d'une étendue immense, après laquelle il en vit deux petites. Il visita un terrain humide & couvert d'étangs & de lacs d'eau douce, remplis d'oies, de sarcelles, de canards & de becassines : il n'y vit point de bois. Telles sont les Malouines, tandis que les Sébaldes sont 4 petites isles pierreuses, où Dampier ne put trouver un bon mouillage. Richard Havkins en décrit assez bien la côte septentrionale qu'il suivit quelque tems, & où il crut voir des feux qui lui persuadèrent qu'elle était peuplée. Le St-Louis découvrit quelques-unes des petites isles de cet archipel, & leur donna le nom d'*Anican*, qui était celui de son armateur.

Leur position heureuse pour la découverte des terres australes & pour une relâche à la

mer du ſud, engagea la Cour de France à former un établiſſement dans ces isles. On voulut bien que je le commençaſſe à mes fraix, & ſecondé de Meſſieurs de Nerville & d'Arboulin, je fis conſtruire l'aigle de 20 canons, & le ſphinx de 12, que je munis de tout ce qui était néceſſaire pour une pareille expédition. J'embarquai pluſieurs familles Acadiennes, eſpèce d'hommes robuſte, laborieuſe, intelligente, & que la France doit chérir à cauſe de leur attachement pour elle.

Le 15 ſeptembre 1763, je partis de St. Malo; je relâchai à Ste. Catherine, puis à Monte-Video, où nous embarquâmes beaucoup de chevaux & de bêtes à corne: nous vîmes les isles Sébaldes le 31 janvier 1764, je ſuivis la côte des Malouines, & le 3 février j'entrai dans une grande baie, qui m'offrit un lieu commode pour s'établir.

Nous avions cru voir une côte couverte de bois; en débarquant nous vîmes que ce bois n'était que du jonc. Le pied des joncs en ſe deſſéchant prend la couleur d'herbe morte juſqu'à la hauteur d'une toiſe, & de-là ſort une touffe de joncs, d'un beau verd qui couronne ce pied; de ſorte que dans l'éloignement ces tiges réunies préſentent l'aſpect d'un

bois de médiocre hauteur. On ne les voit qu'au bord de la mer, ou sur de petites isles; les monts y sont couverts de bruyère qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

Je cherchai, & je fis en vain chercher du bois; je n'y trouvai qu'une tourbe excellente qui pouvait y suppléer pour le chauffage & pour la forge. J'y vis des plaines immenses, coupées par de petites rivières d'une eau très-saine; la pêche & le gibier s'offraient seuls pour la nourriture de l'homme. Ce fut un spectacle singulier que de voir à notre arrivée tous les animaux s'approcher de nous sans crainte, & les oiseaux se laisser prendre à la main, & se poser sur les gens immobiles: nous leur fîmes bientôt perdre cette confiance. Ma colonie ne fut d'abord composée que de 27 personnes; nous leur bâtimes des cases de jonc, un magasin, un petit fort, & un obélisque sur l'une des faces duquel fut gravée l'effigie du Roi. Une inscription annonçait qui étaient les fondateurs de la colonie & l'année de sa fondation. Pour encourager les Colons Mr. de Nerville resta dans ce faible établissement aux extrémités de l'univers, sous le 51°30′ de latitude australe, le 219°10′

de

de longitude, & je partis pour revenir en France.

Le 5 janvier 1765, je revis mes Colons tous ſains & contens. Après avoir débarqué les ſecours que je leur apportais, j'allai leur chercher du bois de charpente, des paliſſades, de jeunes plantes d'arbres dans le détroit de Magellan : c'eſt alors que j'y rencontrai le Comodore Byron. Je quittai ces isles le 27 avril : ma colonie ſe montait alors à 80 perſonnes.

Cette même année on fit un nouveau voyage à ces isles : la colonie prenait une forme. Les chefs habitaient des maiſons de pierre ; les autres des maiſons dont les murs étaient de gazon. On y voyait trois magaſins, & des goelettes propres à faire des voyages dans le détroit de Magellan. La frégate l'*Aigle* y prit un chargement d'huile & de peaux de loups marins tournés dans le pays ; les grains d'Europe s'y naturaliſaient, les beſtiaux s'y multipliaient, & le nombre des habitans y était monté à 150.

Les Anglais y avaient formé auſſi un établiſſement au *port* d'*Egmont*, connu déjà auparavant ſous le nom de la Croiſade. Tel était l'état de ces isles lorſque nous les remî-

mes aux Eſpagnols : il faut dire un mot de leurs productions.

Le premier aſpect que cette terre nous préſenta n'avait rien de ſéduiſant. Un horizon terminé par des montagnes pelées, des terrains entrecoupés par la mer, qui ſemble encore vouloir les envahir, des campagnes inanimées faute d'habitans, point de bois, un vaſte ſilence qui n'était interrompu que par les cris des monſtres marins, par-tout une uniformité triſte & décourageante. Cependant le tems nous familiariſa avec elle. Des baies immenſes, miſes à l'abri des vents par des montagnes d'où deſcendaient des caſcades & des ruiſſeaux, des prairies couvertes de gras pâturages, des lacs & des étangs peuplés d'oiſeaux, point d'animaux à craindre pour leur férocité ; une quantité innombrable d'amphibies utiles, d'oiſeaux, de poiſſons de bon goût ; la tourbe, des plantes ſalutaires aux navigateurs, un climat ſalubre & une température conſtante effacèrent bientôt les traits qu'un premier aſpect avait imprimés.

Ces isles ſont éloignées de l'entrée du détroit de Magellan d'environ 80 à 90 lieues : les ports que nous y avons reconnus réuniſſent l'étendue & l'abri ; un fond tenace, de petites

îsles qui rompent l'impétuosité des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aisés à défendre. Les marées y sont incertaines. La mer en moins d'un quart d'heure y baisse & monte trois fois par secousses, sur-tout dans le tems des solstices, des équinoxes & des pleines lunes. Les vents y sont variables ; ceux du couchant d'été & d'hiver nettoient l'horizon, & suivent dans leur accroissement l'élévation du soleil ; à midi ils sont dans leur plus grande force, ils déclinent avec lui. Presque toutes les nuits y sont calmes. Les neiges se conservent deux mois sur les montagnes, & à peine deux jours dans la plaine : les ruisseaux n'y gèlent point : les lacs n'y peuvent porter l'homme plus d'un jour ; les gelées blanches du printems & de l'automne s'y convertissent en rosée au lever du soleil. Rarement il y tonne, les nuances entre les saisons sont lentes & presqu'insensibles. Aussi les hommes y sont-ils très-sains. Il y a peu de matière minérale, & les eaux y sont pures : aucune plante venimeuse n'infecte les lieux où elles coulent : la tourbe leur donne quelquefois un œil jaunâtre, mais sans les rendre pesantes ou mal saines. Le sol y est assez profond, entrelassé de racines jusqu'à un pied : il fallut enlever &

brûler cette couche. Au-deſſous eſt une terre noire qui a 8 ou 10 pouces d'épaiſſeur : plus bas eſt une terre jaune qui repoſe ſur un lit de pierre & d'ardoiſe parmi leſquelles il n'en eſt point de calcaires : on n'en trouve pas dans le pays ; les montagnes ſont de quartz & d'un grez non friable. On y voit des couches horizontales d'une pierre tres-dure & d'un grain tres-fin, d'autres ont des particules de talc ; quelques-unes ſe diviſent par feuillets, & on y remarque l'empreinte de coquilles d'une eſpece inconnue dans ces mers. Il eſt encore une pierre jaunâtre qu'on peut d'abord tailler avec un couteau, mais qui durcit à l'air. Il y a de la glaiſe, des terres & du ſable propre à fabriquer de la poterie & des briques.

La tourbe eſt au-deſſus de la glaiſe : on y en trouve par-tout, ſon odeur n'eſt point malfaiſante, ſon feu n'eſt point triſte, ſes charbons ſont plus ardens que ceux du charbon de terre.

Tous les bords de la mer & les isles de l'intérieur ſont couverts d'une eſpèce de gramen haut de 6 pieds & du plus beau verd, qui ſert de retraite aux lions & aux ours marins : nous nous y logions nous-mêmes :

leurs tiges inclinées & réunies formaient un toit, & leur paille séche un assez bon lit ; le pied en est sucré, nourrissant & préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Apres cette herbe, sont les bruyères, les arbustes, le gommier, des herbes plus menues & plus vertes. Le gommier est une plante inconnue en Europe. Elle est d'un verd de pomme, & n'a point l'apparence d'une plante : on la prendrait pour une excroissance de terre de cette couleur : on n'y voit ni pieds, ni branches, ni feuilles. Sa surface convexe, réguliere dans sa jeunesse, présente un tissu tres-serré : elle n'est haute que de 18 pouces sur 6 pieds de diametre, & nous portait aussi sûrement qu'une pierre aurait pu le faire : en plusieurs endroits de sa surface une matiere tenace & jaunâtre se présente en forme de poix : c'est une résine, puisqu'elle ne se dissout point dans les spiritueux : son odeur est forte & approche de celle de la thérébenthine : en coupant perpendiculairement la plante, on y distingue un pied d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles enchassées les unes sur les autres, & comme enfilées par un axe commun. En brisant ces jets il en sort

un suc abondant & laiteux, plus visqueux que celui des tithymales; les pieds, les racines en sont remplies : celles-ci s'étendent horizontalement & se provignent autour d'elle : on en a apporté quelques graines en Europe; l'air & les pluies la dépouillent de sa résine.

Un petit arbrisseau qui a un goût de sapinette, nous servit à faire de la bierre qu'elle rendait anti-scorbutique : sa feuille d'un verd clair est petite & dentelée; lorsqu'on la brise entre les doigts, elle se résout en une espece de farine un peu glutineuse & d'une odeur aromatique : une espece de céleri ou de persil, beaucoup d'oseille, de cresson alenois, de cétérac à feuilles ondées, concouraient avec elles à guérir le scorbut.

L'automne n'y fournit que deux fruits, l'un ressemble à la mûre, l'autre est de la grosseur d'un pois; la plante qui produit la premiere est rampante, sa feuille ressemble à celle du charme, elle se reproduit comme le fraisier : la seconde est aussi rampante, ses fruits naissent sur ses branches ornées de feuilles lisses, rondes, couleur de myrthe; ses fruits sont blancs & colorés de rouge par le soleil, leur odeur est celle de l'orange,

leur goût eſt aromatique ; ſes feuilles priſes avec du lait en guiſe de thé ſont tres-agréables. Cette plante ſe plaît dans les lieux humides.

Les fleurs y ſont communes, mais toutes inodores, à l'exception d'une fleur blanche qui a l'odeur de la tubereuſe ; j'y ai vu une violette couleur jonquille : on n'y a jamais rencontré de plantes bulbeuſes. Au midi de l'isle, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe du levant au couchant, on ne voit point de gommier réſineux, mais une plante de même forme & d'un verd différent, ne donnant point de réſine, mais ſe couvrant de belles fleurs jaunes ; elle eſt compoſée de jets qui partent d'un même pied. De l'autre côté de ces montagnes on trouve une belle eſpece de ſcolopendre ou de ceterac, dont les feuilles en lames d'épée ne ſont point ondées. Il ſe détache de la plante deux groſſes tiges, qui portent leur graine en deſſous comme les capillaires, ſous les pierres on trouve des eſpèces de lichens.

La mer y eſt couverte de goemons, dont les cendres promettent de donner de la fertilité aux champs. Les marées y apportent pluſieurs eſpèces de coralines variées & de très-belles couleurs, des éponges de différentes formes,

ramifiées en tant de manières qu'on a peine croire qu'elles soient l'ouvrage d'insectes marins : leur tissu est serré, & leurs fibres très-délicates.

On y trouve plusieurs coquilles nouvelles : telle est la poulette : il y en a de trois espèces : l'une est striée, & n'a jamais été vue que dans l'état de fossilles ; il y a des lepas estimés par leurs belles couleurs, des buccins feuilletés & armés, des cames, de grandes moules unies & striées.

On n'y voit qu'une seule espèce de quadrupedes, qui tient du loup & du renard : il se creuse un terrier, sa queue est plus longue & plus fournie de poils que celle du loup ; il habite sur le bord de la mer dans les dunes. Il suit le gibier avec intelligence, & est tres-maigre dans une partie de l'année ; il est de la taille d'un chien ordinaire, dont il a aussi l'aboiement, mais faible ; il détruit beaucoup d'œufs & de petits d'oiseaux.

Les oiseaux y sont innombrables : les oiseaux de proie sont les aigles, les éperviers, les emouchets, les chouettes ; parmi les palmes le cigne tient le premier rang : il ne differe de ceux d'Europe que par son col d'un noir velouté ; le reste du corps est d'un beau

blanc, ſes pieds ſont couleur de chair. On y compte quatre eſpeces d'oies ſauvages : l'une ne fait que pâturer : ſes jambes élevées lui ſont néceſſaires pour ſe tirer des grandes herbes, ſon long col pour obſerver le danger ; ſon vol & ſa démarche ſont légeres : le mâle eſt blanc avec des taches de noir & de cendré ſur le dos & les aîles : la femelle eſt fauve & ſes aîles ſont parées de couleurs changeantes ; elle pond 6 œufs ; leur chair eſt nourriſſante, ſaine & de bon goût. Il en arrive des troupes par les vents d'eſt. Les trois autres eſpeces ſont moins élégantes que la premiere : elles ſe nourriſſent de poiſſon, & en contractent un goût huileux.

Deux eſpeces de canards, deux de ſarcelles, ornent les étangs : les premiers different peu de ceux de nos climats : quant aux ſarcelles, l'une à bec bleu eſt de la taille des canards, l'autre eſt plus petite : quelques-unes ont les plumes du ventre teintes d'incarnat : toutes ces eſpeces ſont abondantes & du meilleur goût.

On y voit encore deux petites eſpeces de plongeons ; l'une a ſous le ventre des plumes ſi ſoieuſes, ſi brillantes, & d'un tiſſu ſi ſerré qu'elle reſſemble aux grêbes ; l'autre eſt brun

sur le dos, il est brun encore sous le ventre ; mais ce brun est plus clair : les yeux des plongeons sont semblables à des rubis entourés de plumes blanches. Ils font deux petits, que la mère voiture d'abord sur son dos. Ils n'ont point les pieds palmés ; mais chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, & est d'un verd de feuille.

Il y a deux espèces d'oiseaux nommés *becs-scie* : quelques-uns ont le ventre blanc, d'autres l'ont brun : le reste du plumage est d'un noir tirant sur le bleu foncé : ils ont le bec droit & pointu ; le premier doigt de leur pied est le plus grand ; ils se rassemblent en famille sur les rochers & y font leur ponte. Ils ont pour ennemis l'homme & le *quebranta-hueſſos*, oiseau de proie à pieds palmés, qui a plus de 7 pieds d'envergure & un bec long & fort caractérisé par deux tuyaux de même longueur que le bec, & qui sont percés dans leur longueur. Les poissons y nourrissent une grande quantité de moves, de caniats & d'équerrets, qui pondent auprès des étangs sur des plantes assez semblables au nenuphar. On y distingue 3 espèces de pingoins, & l'une est remarquable par sa taille & la beauté de son plumage : elle aime les lieux solitaires ;

son bec est fort long & plus délié que celui des autres espèces ; les plumes de son dos sont d'un bleu plus clair que celles des autres ; son ventre est d'une blancheur éblouissante : une palatine jonquille sort de la tête & va terminer les nuances de blanc & de bleu qui se réunissent avec elle sur l'estomac : son bec, son allure légère lui donnent un air de noblesse & de magnificence singulières ; il s'apprivoise, mais ne vit pas en domesticité : une autre espèce plus petite a sur sa tête un toupet de plumes dorées qu'il relève dans la colère ; d'autres petites plumes lui servent de sourcils. On l'appelait *Pingoin-sauteur*, parce qu'il n'avance que par sauts & par bonds.

On y remarque encore trois espèces d'*alcyons* : deux sont noires, la troisième est blanche : on trouve leurs nids sur la terre ; & trois espèces d'*aigles* dont la plus forte est d'un blanc sâle. La riche variété du plumage de l'épervier, de l'émouchet, de la chouette embellit encore ces lieux.

Les *becassines* y sont les mêmes que celles d'Europe, & font leurs nids sans précaution au milieu des champs, en des lieux dégarnis d'herbe : elles s'élèvent en chantant jusqu'à ce qu'elles l'aient reconnu, & s'y précipitent

alors du plus haut des airs : le *corlieu* y eſt ſemblable à celui d'Europe : un autre oiſeau qui a des rapports avec lui & qu'on nomme *pie-de-mer*, parce qu'il a le plumage noir & blanc, a le bec d'un rouge de corail, habite les rochers à fleur d'eau & ſe nourrit de petites chevrettes. Les aigrettes y ſont aſſez communes. On y voit trois eſpeces d'étourneaux, deux ſont paſſageres ; l'autre a le ventre couleur de feu, ſur-tout en hiver. Nous paſſerons ſous ſilence les petits oiſeaux.

Des troupes innombrables de lions & de loups marins s'y tranſportent à plus d'une lieue dans les terres pour y jouir de l'herbe fraîche & du ſoleil : leurs huiles & leurs peaux formaient déjà un objet de commerce conſidérable.

Nous n'avons pu reconnaître un grand nombre d'eſpeces de poiſſons : pluſieurs reſſemblent au mulet, à la ſardine, au gradeau, & peut-être ils doivent être appelés de ce nom. On prenait à la ligne un poiſſon qui a la tête du brochet, & le corps ſans écailles & abſolument diaphane. On n'y a pris qu'une ſeule eſpece de poiſſon d'eau douce ; il eſt ſans écailles, de couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire.

On n'y a vu que trois eſpeces de cruſtacées, une écreviſſe rouge ou ſalicoque, un crabe à pattes bleues & la petite chevrette. Il n'y a point d'huîtres : en général, ce pays peut être comparé à l'Irlande.

J'attendais en vain la flûte l'*Etoile* aux isles Malouines, ſans laquelle cependant je ne pouvais traverſer l'Océan pacifique avec mon ſeul vaiſſeau, qui avait trop peu de creux pour porter de grandes proviſions. Je réſolus de me rendre à *Rio-Janeiro*, où j'eſpérais la trouver. Un tems favorable nous fit traverſer l'eſpace qui nous en ſéparait en 18 jours. Un pêcheur nous fit entrer dans la rade : par-tout il y a beaucoup de fond. La côte eſt élevée, montueuſe & couverte de bois, elle eſt coupée en mondrains détachés, & taillés à pic qui en rendent l'aſpect très-varié. Je fis demander ſi l'on me rendrait le ſalut : le Viceroi répondit que lorſqu'il rencontrait quelqu'un dans la rue, il ôtait ſon chapeau ſans s'informer ſi cette politeſſe lui ſerait rendue. Je ne ſaluai point, & trouvai dans le port la flûte que je cherchais, & qui m'y était venue chercher de Monte-Video : elle m'apportait pour 13 mois de vivres en ſalaiſons & boiſſons, mais n'avait que pour cinquante jours

de pain & de légumes à me remettre. Je réſolus d'en aller chercher dans la riviere de la Plata. Avant de partir, je donnai à un vaiſſeau de guerre eſpagnol les ſecours qu'il demandait en vain aux Portugais depuis huit mois.

Je viſitai le Viceroi, & il me rendit ma viſite : il nous offrit tous les ſecours qui ſeraient en ſon pouvoir, nous permit d'acheter une corvette, nous dit qu'il nous l'offrirait ſi le Roi en poſſédait une, & nous invita à ſes petits ſoupers au bord de l'eau ſous des berceaux de jaſmins & d'orangers : mais ces honnêtetés ne ſe ſoutinrent pas. Les hoſtilités commencerent entre les Eſpagnols & les Portugais, & nous nous en reſſentîmes. Le Viceroi défendit de me livrer la corvette que j'avais achetée ; il ne voulut pas qu'on nous vendît des bois de conſtruction qui nous étaient néceſſaires ; il défendit qu'on me logeât à terre. Je voulus m'en plaindre, il s'emporta, & je bravai ſa colere. Dès que nous fûmes ſortis, il doubla ſa garde, renforça les patrouilles, & ordonna de ſaiſir les Français qui ſe trouveraient dans les rues apres le coucher du ſoleil. Je me hâtai de faire de l'eau, de prendre quelques proviſions & de partir.

Nous avions joui pendant notre séjour à Rio-Janeiro du printems des poëtes; il y avait des hommes honnêtes, & nous regrettions de ne pouvoir y rester plus long-tems avec eux. Le pays est le plus riche en plantes que Mr. Comerson ait jamais vu. La ville est l'entrepôt & le débouché principal des richesses du Brésil, qui consistent sur-tout en or, en diamans, & en pierres fines. On compte que le quint retiré par le Roi sur le produit de toutes les mines d'or monte à 1,125,000 piastres par année; le droit des diamans lui en donne 240,000; celui de monnaie 400,000; le dix pour cent de la douane 350,000; le deux & demi pour cent de don gratuit 87,000; le droit de péage, la vente des emplois dans les mines 225,000; le droit sur les noirs 130,000; celui sur l'huile de poisson, le sel, le savon, le dixieme sur les denrées du pays 130,000. Le paiement des troupes & des officiers civils lui coûte 600,000 piastres: le revenu du Roi de Portugal dans le Brésil monterait donc à 10,000,000 de livres de France.

L'arrivée des flottes du Portugal rend le commerce de Rio-Janeiro tres-florissant, principalement celle de Lisbonne; car celle de

Porto n'eſt guère chargée que de vins, de proviſions de bouche, & de quelques toiles groſſières, fabriquées dans cette ville ou aux environs. Quand la communication du Breſil avec le Chili & le Pérou était facilitée par la Plata, les plus précieuſes marchandiſes de la flotte paſſaient par contrebande dans ces contrées, & ce ſeul commerce frauduleux valait aux Portugais tous les ans un million & demi de piaſtres : tout l'argent qu'ils poſſédaient venait de-là. La traite des Nègres leur était encore un objet immenſe. On ne ſaurait évaluer la perte que leur cauſe la ſuppreſſion de cette branche de contrebande.

Nous ſortîmes de Rio-Janeiro le 15 juillet : nous eûmes des vents variables, grand frais & une mer groſſe, qui nous firent perdre notre grand hunier. Le 25 il y eut une éclipſe de ſoleil viſible pour nous. J'aurais pris à bord M. Verron, jeune aſtronome, venu de France ſur l'Etoile pour s'occuper des moyens de calculer les longitudes. Un nuage nous déroba le commencement de l'éclipſe : nous revîmes le diſque 25 minutes après, il avait environ un doigt & demi d'éclipſé ; d'autres nuages ſe ſuccédèrent, & ne nous laiſſerent voir le ſoleil que dans des intervalles très-courts : nous

nous ne pûmes conclure notre longitude de nos observations interrompues. Le 26, nous trouvâmes fond, & deux jours après nous découvrîmes les Castilles ; c'eſt une partie de la côte médiocrement élevée & qu'on voit à 10 ou 12 lieues en mer. Le lendemain nous entrâmes dans la Plata ; nous ne mouillâmes dans la rade de Monte-Video que le 31. La flûte l'Etoile nous avait retardé, parce qu'elle faiſait 7 pouces d'eau toutes les heures & n'oſait forcer de voiles.

Nous apprîmes en arrivant qu'on avait reçu ordre d'arrêter tous les Jéſuites ; que l'ordre avait été exécuté ſans trouble ni réſiſtance, & que ces Religieux ſupportaient leur diſgrace avec ſageſſe & réſignation. Nous nous logeâmes à Monte-Video ; nous y établîmes nos ouvriers & y élevâmes un hôpital, parce que nous devions reſter dans ce lieu juſqu'après la révolution de l'équinoxe. J'allai auſſi à Buenos-Aires pour y régler tout ce qui concernait nos vivres : j'eus pour mes proviſions les plus grandes facilités du gouverneur, & bientôt je reçus deux goelettes chargées de biſcuit & de farine ; mais durant la nuit, le Saint-Fernand, vaiſſeau de régiſtre, chaſſa ſur ſes ancres, & tomba ſur l'Etoile, à laquelle du

premier choc il rompit le mât de beaupré : sa poulaine & ses écharpes furent ensuite emportées, & elle fut heureuse de pouvoir s'en échapper avec ces avaries, malgré le vent & l'obscurité. Sa voie d'eau en fut augmentée ; il fallut la conduire à la Encenada de Baragan pour la décharger & la réparer : j'obtins du gouverneur les matériaux nécessaires. J'y conduisis moi-même la Flûte sans avoir de pilote, & mieux que les pilotes n'y conduisaient les vaisseaux espagnols, parce qu'ils sont ignorans.

Je trouvai divers vaisseaux, & entr'autres l'*Andalous*, qui se préparait à porter des missionnaires & des présens aux habitans de la terre de Feu ; le roi d'Espagne voulant leur témoigner sa reconnaissance des services qu'ils avaient rendus aux Espagnols du navire la Conception, qui avait péri sur leurs côtes en 1765.

Je trouvai à Baragan une partie des bois qui nous étaient nécessaires déjà rassemblés. D'ailleurs, on ne trouvoit dans ce lieu aucune espèce de ressources, & bien des causes de lenteur. Ce n'est qu'une mauvaise baie, formée par l'embouchure d'une petite rivière : elle peut avoir un quart de lieue de largeur ; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un

canal étroit qui se comble tous les jours, & où peuvent entrer les vaisseaux qui ne tirent que douze pieds : dans tout le reste il n'y a pas six pouces d'eau en basse marée, qui y sont hautes ou basses selon les vents qui y règnent, & par-là le débarquement des chaloupes y éprouve les plus grandes difficultés. Il n'y a nuls magasins à terre ; on n'y voit que des chaumières construites avec des joncs, couvertes de cuir, disperséés sans ordre sur un sol brut, habitées par des hommes misérables. Les bâtimens, qui tirent trop d'eau pour entrer ici, mouillent à la pointe de *Lara*, qui en est à une lieue & demi, où ils sont exposés à tous les vents ; mais un fond sûr leur permet d'y passer l'hiver, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités. Il fallut décharger la Flûte pour la radouber. A mesure qu'elle s'allégeait, l'eau y devenait moins abondante, & lorsqu'elle ne tira plus que 8 pieds d'eau, elle n'y pénétra plus. On reconnut bientôt que le mal venait de ce que la couture des barbes du navire était absolument sans étoupe dans une longueur de 4 pieds & demi, & de deux trous de tarrière dont les chevilles n'avaient point été posées : tout ayant été promptement réparé, la flûte récalfatée, nous

y embarquâmes le bois, les farines, le biscuit & les différentes provisions qui nous étaient nécessaires.

Avant de partir nous-mêmes, nous vîmes partir la *Vénus*, chargée de cuirs & de 250 jésuites, & quelques autres navires : nous y en vîmes arriver aussi, & parmi eux le *Saint-Michel*, qui, chargé pour Lima, avait lutté en vain pendant 45 jours contre les vents pour doubler le cap Horn : 39 hommes de son équipage étaient morts, & tout le reste malade du scorbut : il n'avait plus que trois matelots & trois officiers en état d'agir ; il fallut l'aider pour le faire entrer dans le port de Monte-Video : il y avoit sept mois qu'il avait quitté Cadix.

Nous ne parlerons point ici au long de l'expulsion des jésuites, enviés, craints & haïs, parce qu'on leur croyait plus de richesses & de pouvoir qu'ils n'en avaient en effet, & dont on n'eut pas de peine à renverser l'empire dans le Paraguai, parce qu'ils avaient voulu le gouverner comme une communauté monastique : il n'est plus personne qui l'ignore.

Le 31 octobre, nous sortîmes de la Ensenada pour nous rendre à Monte-Video, où nous ne jetâmes l'ancre que le 3 novembre ;

parce que la navigation entre ces ports eſt dangereuſe, & parce qu'il y a beaucoup de bas fonds & point de baliſes pour diriger les vaiſſeaux. Nous y perdîmes trois hommes; notre chaloupe, engagée sous le navire qui viroit de bord, coula bas, & de cinq hommes qui s'y trouvoient, nous n'en pûmes sauver que deux. Nous vîmes auſſi avec chagrin que dès que l'*étoile* enfonça de 13 pieds, elle recommença à faire de l'eau : ce qui nous fit craindre que le défaut réparé dans une de ses parties ne fût général.

Nous employâmes encore quelques jours à réparer la *Boudeuſe* & à y charger toutes les proviſions qu'elle pouvoit contenir, à raccommoder la chaloupe de l'*Etoile* & à faire couper de l'herbe pour nos beſtiaux. Nous prîmes encore 60 quintaux de farine qui venaient d'arriver dans une goëlette. Nous avions ainſi des vivres pour dix mois; les équipages jouiſſaient de la meilleure ſanté; ils s'étaient rétablis par une bonne nourriture & par le ſéjour à terre, où le tiers des matelots ſe couchait toujours alternativement. Je laiſſai dans ce lieu le pilote, le charpentier, l'armurier & un officier de mon vaiſſeau, parce que leur âge & des infirmités incurables ne leur permet-

taient pas d'entreprendre un si long voyage. Il y déserta aussi 12 soldats ou matelots des deux navires ; j'avais réparé cette perte aux isles Malouines, sans cependant la prévoir encore ; de sorte qu'après un an de courses, nos vaisseaux avaient autant de monde que lorsque nous fortîmes d'Europe.

Nous partîmes de Monte-Video le 14 novembre, par un vent frais : nous vîmes la terre jusqu'au coucher du soleil ; le fond avait continuellement augmenté. Le 16 nous eûmes des vents contraires & une mer agitée. Le 22, nous reçûmes un coup de vent accompagné de rafales qui durèrent toute la nuit : la mer était affreuse, l'étoile eut sa vergue du petit hunier & quatre de ses chaînes de haut-bans rompues, & sur le signal d'incommodité qu'elle fit, nous l'attendîmes. Tous nos animaux vivans, embarqués à Monte-Video, étaient morts, excepté deux bœufs, & nous ne pouvions prévoir en quel lieu nou pourrions réparer cette perte.

Nous eûmes ensuite des vents variables, & des courans rapides qui nous portaient au midi, & ne diminuèrent qu'au 45° de latitude où ils devinrent insensibles. Nous ne trouvions plus de fond. Le 27, nous estimions être à

35 lieues des Patagons, & nous trouvâmes fond à 70 braſſes : il ne fut que de 40, lorſque pluſieurs jours après nous découvrîmes le *Cap des Vierges*. Je ne voulus approcher de la terre que ſous le 49° de latitude, à cauſe d'un écueil où la mer ſe brifait.

Nous fûmes favoriſés par le vent pendant les deux premiers jours de Décembre ; mais le vent était fort, la mer agitée, le tems obſcur, & nous n'oſions mettre toutes nos voiles que pendant le jour. Nous vîmes des damiers, des quebranatahueſſos & des alcions ; ces derniers nous inquiétèrent, parce qu'ils ne ſe voient pas par des beaux tems. Nous vîmes auſſi des baleines, des veaux marins, des pingoins, & deux oiſeaux blancs, ſemblables à de gros pigeons, qui ſe perchèrent ſur nos vergues. Ce fut le 2 décembre après midi que nous découvrîmes le *Cap des Vierges*, ſitué ſous le 52° 23 de latitude & le 309° 34′ 40″ ; la terre de Feu ſe montra bientôt après ; les vents nous contrarièrent ſans-ceſſe pour entrer dans le détroit : tantôt ils nous forçaient de louvoyer, tantôt ils nous abandonnaient au milieu des houles ; les côtes ſe chargeaient de brouillards & diſparaiſſaient à nos yeux ; puis un éclairci nous montrant le détroit, nous y tendions,

lorſque le vent devenant contraire, nous forçait de mettre à la cape. Notre voile de mizaine fut déchirée : tantôt nous trouvions un fond de gravier, tantôt un ſable fin ou vaſeux : celui-ci nous annonçait que nous étions voiſins du Continent ; celui-là que nous l'étions de la terre de Feu.

Enfin un vent plus favorable, un ciel plus ſerein nous fit entrer dans ce détroit fameux. Le cap des Vierges nous parut une terre unie, d'une hauteur médiocre, coupée à pic à ſon extrémité. A peine l'eûmes-nous paſſé, que le vent ſe renforça, & qu'un tems couvert nous menaça d'un orage. Cette crainte nous fit approcher du bord. Nous reconnûmes le ſoir le cap de *Poſſeſſion*; c'eſt la première terre avancée depuis l'entrée du détroit : il ferme la baie de ſon nom qui eſt fort vaſte : nous évitions de nous éloigner de plus de trois lieues de la côte du Continent, & nous ſondions toujours. Nous avancions avec beaucoup de lenteur, les marées nous aidaient pendant quelques heures, & bientôt après elles nous faiſaient perdre ce qu'elles nous avaient donné. Le 7, nous vîmes le cap *Orange*, ſitué dans la terre de Feu, remarquable par un mondrain élevé & coupé du côté de la mer ; il forme le premier

goulet; sa pointe est dangereuse par des rocs qui s'étendent au loin. Nous étions enfin parvenus à l'entrée du premier goulet, quand la marée nous en repoussa, quoique nos voiles fussent enflées par un vent très-favorable. En vain nous voulûmes lutter, il fallut retrograder, & chercher un mouillage : long-tems nous ne trouvâmes qu'un fond de rocs & de cailloux; enfin à deux lieues de terre nous jetâmes l'ancre. Cette baie de Possession est ouverte à tous les vents & n'a que de mauvais mouillages : au fond est un mondrain assez grand, entouré de quatre plus petits & plus aigus. Nous les appelâmes le *père & les quatre fils d'Aimond.* (C'est sans doute ce que les Anglois appellent les *oreilles d'âne.*

Nous fimes de plus heureux efforts le lendemain; nous passâmes le goulet malgré un vent violent; il a 3 lieues de long, sur moins de la moitié de large. Nous avions vu la nuit des feux allumés par les Patagons, & le matin nous vîmes sur une hauteur le pavillon blanc que l'Etoile avoit laissé en 1766 à la peuplade de la baie Boucault en signe d'alliance. Cette vue nous fit plaisir, & nous y répondîmes en virant celui de nos vaisseaux : le soin qu'ils ont pris de le conserver annonce des hommes bons & reconnoissans.

Lorſque nous fûmes dans le goulet, nous apperçûmes diſtinctement ſur la terre de Feu une vingtaine d'hommes couverts de peaux qui couraient à toutes jambes le long de la côte, & paraiſſaient nous faire des ſignes avec la main, comme s'ils euſſent deſiré que nous allaſſions à eux. Les Eſpagnols nous avaient dit que ces peuples n'étaient point barbares : c'étaient eux qui avaient accueilli l'équipage de la Conception & lui avaient aidé à ſauver une partie de ſes marchandiſes. Mais nous ne pouvions nous arrêter. Sortis du goulet, nous allions à toutes voiles; le vent ſoufflait du midi, la marée nous portait vers le couchant, & nous en profitâmes; mais quand l'un & l'autre nous manquèrent, nous mouillâmes; c'était dans la baie *Boucault*.

Dès que nous eûmes mouillé, nous deſcendîmes dans les canots des deux vaiſſeaux au nombre de dix officiers, & nous vînmes à terre au fond de la baie. A peine étions-nous ſur le rivage, que nous vîmes venir à nous ſix Américains à cheval. Ils en deſcendirent à 50 pas, & accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. Ils nous tendirent les mains & les appuyaient contre les nôtres, nous ſerraient dans leurs bras en répétant *chaoua*,

& nous le disions comme eux. Ils étaient joyeux de notre arrivée; deux tremblaient en nous abordant, mais bientôt ils se rassurèrent. Nous leur distribuâmes des galettes & du pain frais, qu'ils mangèrent avec avidité: leur nombre augmentait; bientôt j'en pus compter une trentaine, parmi lesquels était un enfant de huit à dix ans: tous vinrent à nous avec confiance & nous firent les mêmes amitiés: ils paraissaient connaître nos fusils; ils étaient attentifs à ce qui pouvoit nous plaire. Mr. Comerson cueillait des plantes, & ils se hâtèrent de lui en apporter: l'un d'eux voyant le chevalier de Bouchage en ramasser, lui montra un de ses yeux malades pour lui demander quelque plante qui pût le guérir. Ils ont donc quelques idées des vertus des simples.

Nous échangeâmes des bagatelles contre des peaux de ganaques & de vigognes; ils aimaient tout ce qui avait la couleur rouge; ils nous demandaient du tabac à fumer; à chaque chose qu'on leur donnait, le cri *chaoua* recommençait. Nous donnâmes à chacun une gorgée d'eau de vie, & dès qu'ils l'eurent avalée, ils se frappaient la gorge & poussaient un son tremblant & inarticulé, qu'ils terminaient par un roulement avec les lèvres.

Cependant le jour s'avançait, & nous nous disposâmes à partir ; ils le virent & nous firent signe d'attendre. Nous leur dîmes que nous reviendrions le lendemain ; mais il nous sembla qu'ils auraient mieux aimé que nous couchassions à terre. Enfin ils nous accompagnèrent au bord de la mer & l'un d'eux chantait pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, ils saisissaient tout ce qui leur tombait sous la main. Un d'eux s'était emparé d'une faucille ; on l'apperçut, & il la rendit sans résistance. Leur troupe grossit encore, & nous en vîmes accourir à toutes brides. En nous séparant, nous entonnâmes un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Ces hommes sont d'une belle taille ; aucun n'était au-dessous de cinq pieds & 5 à 6 pouces, plusieurs avaient 6 pieds ; ils ont une carrure énorme, des membres épais, & une grosse tête : ils sont robustes & bien nourris ; leurs nerfs sont tendus, leur chair ferme & soutenue ; leur figure n'est ni rude ni désagréable, & plusieurs l'ont jolie ; leur visage est rond & un peu plat, leurs yeux sont vifs, leurs dents blanches & larges ; leurs longs cheveux

noirs ſont attachés au ſommet de la tête: quelques-uns ont des mouſtaches plus longues que fournies; leur teint eſt bronzé; il en eſt qui ont les joues peintes en rouge; leur langue eſt douce, & rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons vu aucune de leurs femmes.

Un ſimple dragne de cuir leur couvre les parties naturelles : un grand manteau de peau de guanaques ou de ſourillos tient ſur leur corps, attaché à une ceinture, & deſcend juſqu'aux talons; ordinairement ils laiſſent tomber en arrière la partie qui devrait être deſtinée à couvrir leurs épaules. L'habitude les a endurcis aux froids rigoureux de ces climats: ils ont des bottines de cuir de cheval ouvertes par derrière, & deux ou trois avaient autour du jarret un cercle de cuivre, large d'environ deux pouces.

Nous ne leur avons vu d'armes que des cailloux ronds, attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné. Ils avaient auſſi de petits couteaux de fer, dont la lame était épaiſſe de 18 lignes & de fabrique anglaiſe : ils les avaient reçus du Comodore Byron. Leurs chevaux petits & maigres étaient ſellés & bridés, à la manière des habitans des bords de la Plata. L'un d'eux

avait un harnais espagnol. Leur nourriture principale paraît être la moëlle & la chair des guanaques & des vigognes ; plusieurs en avaient des morceaux attachés à leur selle, & en mangeaient des morceaux cruds : ils avaient avec eux des chiens petits & vilains, qui, ainsi que leurs chevaux, boivent les eaux de la mer.

Aucun d'eux ne paraissait avoir de supériorité sur les autres ; ils n'ont pas de déférence même pour les vieillards. Errans dans leurs immenses plaines, sans cesse à cheval, hommes, femmes, enfans, ils suivent le gibier dont elles sont couvertes, & pillent quelquefois les caravanes des voyageurs.

Le terrein où nous débarquâmes est fort sec, & l'on y retrouve les mêmes plantes qu'aux Malouines. Ses bords sont couverts des mêmes goemons, des mêmes coquilles : on n'y voit que des broussailles : le flot y porte vers le levant. Le 9, nous mîmes à la voile, mais les vents ne nous fécondèrent que pour faire une lieue, & ne nous permirent pas de descendre sur la côte ; nous voyons la troupe des Patagons rassemblée, & il nous sembla qu'ils avaient élevé des huttes : ils allaient & venaient sans-cesse de ce lieu à un autre plus

éloigné; nous regrettâmes de ne pouvoir leur porter ce que nous leur avions promis, car on les contente à peu de fraix. Le vent ayant changé, nous déployâmes nos voiles; mais nous ne pûmes retirer notre ancre, & nous la perdîmes; la marée nous fut d'abord contraire, puis elle nous favorisa, & nous passâmes le second goulet. Le vent devenant plus violent, il nous poussa rapidement au mouillage situé au nord de l'*isle de Sainte-Elizabeth*. Nous y débarquâmes. Ses côtes sont élevées & à pic, excepté vers le midi où elles s'abaissent, mais on y peut aborder par-tout, parce qu'une petite plage l'entoure. Le sol en est sec, & l'on n'y voit qu'un étang d'eau saumache : il en est d'autres qui sont desséchés : en quelques endroits la terre est couverte d'une croûte de sel : nous y avons vu des outardes très-farouches : on n'y trouve de bois qu'une petite bruyère : un chien mort, des traces de feu & les débris de repas de coquillages nous prouvèrent que les Indiens y viennent quelquefois.

Nous remîmes à la voile le 13 par un vent très-fort qui soufflait par raffales : la marée portait au midi; nous approchâmes du cap *Noir*, où la terre commence à se couvrir de bois, & le coup-d'œil en est plus agréable.

Le vent s'étant calmé, nous suivîmes la côte à une lieue de distance par un tems clair & serein. Nous espérions doubler le *Cap Rond*, le vent changea, le ciel s'obscurcit, la pluie, la grêle tombèrent, & nos espérances furent détruites. Telle est la nature de ce climat; les variations y sont si promptes, qu'il est impossible de prévoir leurs dangereuses révolutions. Notre voile fut déchirée; nous louvoyâmes pour atteindre le port *Famine*, qui était à une lieue de nous; mais après avoir lutté contre les vents & le courant pendant 9 heures, nous nous trouvâmes reculés de trois lieues, & il fallut chercher le long de la côte un abri devenu nécessaire : nous avançâmes la sonde à la main vers une baie peu enfoncée & ouverte au levant; le fond y est bon, & la profondeur de six à huit brasses jusqu'à un cable de la mer. Les vents impétueux du couchant n'y peuvent venir que par dessus la côte, qui est élevée : deux rivières, dont l'eau est bonne à 500 pas au-dessus de leur embouchure, viennent s'y rendre : autour est une prairie, derrière sont des bois qui s'élèvent en amphithéatre; mais le pays nous parut dénué d'animaux : nous n'y avons vu que des beccassines, des sarcelles, des canards,

des

des outardes, des perruches, mais toutes en petit nombre. Telle eſt-la baie que je nommai *Duclos*, du nom de mon capitaine en ſecond.

A l'embouchure d'une des rivières, nous trouvâmes ſept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelacées, & ayant la forme d'un four; elles paraiſſaient récemment conſtruites, & leur ſol était couvert de coquilles calcinées, de moules & de lépas : plus haut nous vîmes encore des traces d'hommes.

Les marées ſont ici très-irrégulières. Vers la nuit les nuages parurent nous annoncer un tems favorable, & nous mîmes à la voile. Nous paſsâmes le cap *Sainte-Anne*, uni, d'une hauteur médiocre; il couvre une baie profonde à laquelle le malheureux ſort de *Philippeville* fit donner le nom de *Port-Famine*. Le cap *Rond* eſt une terre élevée & remarquable. Ici les côtes du continent ſont par-tout boiſées; celles de la terre de Feu ſont hachées de détroits, ont un aſpect horrible, & ſont hériſſées de montagnes dont la neige bleue paraît auſſi ancienne que le monde.

Entre le cap *Rond* & le cap *Froward* on voit quatre baies, dont deux ſont ſéparées par un cap élevé de plus de 150 pieds au-deſſus de la mer, & compoſé en entier de

couches de coquilles pétrifiées : à ſon pied on ne trouve pas de fond avec une ſonde de 100 braſſes.

Le calme nous ayant ſurpris, j'allai en canot viſiter les environs du cap *Froward* : il eſt la pointe la plus méridionale du Continent : il préſente deux têtes éloignées de trois quarts de lieues, & l'orientale eſt la plus élevée : entr'elles eſt une petite baie, embellie par un gros ruiſſeau : il n'y a du fond que là : tout le cap eſt un rocher vif & taillé à pic : ſa cime eſt couverte de neige ; quelques arbres ſortent des crevaſſes du roc : nous fîmes retentir ſes antres du cri de *vive le Roi.*

Revenus à bord, nous cherchâmes la *Baie Françaiſe*, & nous y vînmes jeter l'ancre : c'eſt ici que je réſolus de faire notre proviſion de bois & d'eau ; le vent ſouffla ; & faiſant ſans ceſſe tourner le vaiſſeau, nous fit paſſer la nuit dans une appréhenſion continuelle. J'envoyai ſonder l'entrée de la rivière de Gennes, & j'appris qu'on n'y pouvait entrer ſans danger que dans le tems de la haute mer. Cette difficulté me fit réſoudre à paſſer dans une petite baie plus à l'orient, où j'avais chargé du bois pour les Malouines, et à laquelle j'avais donné mon nom. Nous nous

y rendîmes. Elle eſt longue de 200 toiſes & large de 50; de hautes montagnes l'environnent, la défendent de tous les vents, & la mer y eſt calme comme dans un baſſin : au devant d'elle eſt *l'islot de l'Obſervatoire*, qui eſt eſcarpé. Auprès du ruiſſeau de la baie, nous trouvâmes deux cabanes de branchages qui paraiſſaient abandonnées depuis longtems. En 1765, j'y avais fait conſtruire une cabane d'écorce, où j'avais mis un pavillon & des préſens : tout avait diſparu.

Le 18, j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs & des effets qu'il fallait y deſcendre : on répara, on ſoufra toutes les futailles, on diſpoſa des mares pour les lavandiers, on échoua la chaloupe pour la radouber. Nous paſsâmes le reſte du mois à couper du bois & ſcier des planches, & tout y facilitait cet ouvrage; les chemins étaient tracés dans la forêt, & il y avait déjà plus d'arbres abattus qu'il ne nous en fallait : c'était l'Aigle qui nous avait facilité l'ouvrage en 1765. Nous y montâmes 18 canons. L'Etoile étancha ſa voie d'eau, & ce fut un grand ſoulagement pour ſon équipage, que le travail de la pompe écraſait.

Verron avait en vain établi des inſtrumens

sur l'islot de l'Obfervatoire, en vain il y paſſait les nuits, le ciel ſe refuſa aux obſervations. C'étaient les premiers jours d'été pour ces climats, & le thermomètre y variait entre 12 & 5. M. de Comerſon parcourait ce terrein âpre pour y chercher des plantes avec le prince de Naſſau qui s'était embarqué avec nous, & il enrichit ſes cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéreſſantes: la chaſſe & la pêche y étaient moins heureuſes : on y tua cependant un renard ſemblable à ceux d'Europe.

Je voulus viſiter les tones de feu, & je partis par le plus beau tems du monde, accompagné de MM. de Bournans & de Bouchage ; mais bientôt le vent s'éleva avec violence : nous luttâmes pendant trois heures & gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite rivière dans une anſe protégée par la tête orientale du cap *Froward*. Nous comptions que le mauvais tems ne ſerait pas de durée, & cette eſpérance qui nous fit négliger des précautions nous nuiſit. Il fallut conſtruire une cabane de branches d'arbres où nous ne pûmes tenir, le froid & l'humidité nous en chaſsèrent ; nous fîmes un grand feu pour nous réchauffer, & la voile du canot nous

sauva une partie de la pluie. La nuit fut affreuse, le vent, la pluie redoublèrent; nous revînmes au point du jour, & ce fut un bonheur pour nous; car il y eut pendant deux jours une tempête décidée, & la neige recouvrait toutes les montagnes. Cependant le soleil était près de 18 heures sur l'horison.

Je fus plus heureux quelques jours après: nous parvînmes à la terre de Feu & descendîmes à l'embouchure d'une petite rivière dans une mauvaise anse de sable, à 5 lieues de distance de la baie Française : nous dînâmes sur ses bords dans un assez joli bosquet, qui couvrait de son ombre plusieurs cabanes sauvages.

Après midi nous suivîmes la côte, malgré une mer houleuse, & trouvâmes un grand enfoncement dont nous n'appercevions pas la fin : son ouverture, d'environ deux lieues, est coupée par une isle fort élevée. Les baleines & les grosses houles nous firent soupçonner que c'était un détroit qui pouvait conduire près du cap Horn. Nous y vîmes des feux, & bientôt après des Sauvages : c'était la même horde que j'avais vue dans mon premier voyage dans le détroit ; nous les avions nommés *Pecherais*, parce que c'était le mot qu'ils répé-

taient en nous abordant; mais le jour prêt à finir ne nous permit pas de rester avec eux. Ils étaient au nombre de 40, hommes, femmes, enfans, & avaient dix à douze canots. Nous vînmes passer la nuit au bord d'une rivière considérable, où nous fîmes grand feu, & où nos voiles nous servirent de tentes : la nuit fut belle. Le lendemain, nous vîmes que l'enfoncement où nous nous trouvions était un vrai port. Le fond en est bon, la profondeur de l'eau y varie entre 12 & 40 brasses; on y est à l'abri de tous les vents dangereux; sa pointe orientale est marquée par un gros morne & l'occidentale par un islot : on entre de la baie dans le port par un passage étroit : c'est un endroit excellent pour faire du bois, de l'eau & même pour carener; nous l'appelâmes *Beau-Bassin*.

Je fortis de-là pour visiter les lieux situés au couchant. Je visitai une isle où des Sauvages étaient à la pêche; &, suivant la côte, j'arrivai vers la nuit dans une baie excellente pour 3 ou 4 navires, & que je nommai *Baie de la Cormoranderie*, à cause d'une roche apparente qui en est à un mille. C'est-là que nous passâmes la nuit.

Nous en fortîmes à la pointe du jour,

paſsâmes entre deux isles de grandeur égale, que je nommai *les Deux Sœurs*. Plus loin eſt une montagne que nous nommâmes *Pain-de Sucre*. Au-delà eſt une baie avec un port ſuperbe dans le fond : une chûte d'eau remarquable nous lui fit donner le nom de *port de la Caſcade* : la sûreté, la commodité de l'ancrage, la facilité d'y faire du bois & de l'eau y ſont entières. La caſcade eſt formée par une petite rivière qui ſerpente entre des montagnes élevées ; ſa chûte eſt de 50 à 60 toiſes ; le terrein y eſt entremêlé de boſquets & de petites plaines couvertes d'une petite mouſſe courte & ſpongieuſe : on n'y voit point de traces d'hommes. Toute cette partie de la terre de Feu, depuis l'isle Sainte-Elizabeth, ne paraît être qu'un amas informe de groſſes isles inégales, élevées, montueuſes, dont les ſommets ſont toujours couverts de neige. Les arbres & les plantes y ſont les mêmes que ſur la côte des Patagons, & aux arbres près, le terrein en reſſemble à celui des isles Malouines.

La découverte de ces trois ports peut faciliter la navigation dans le détroit, parce que le cap Froward eſt un des lieux les plus redoutés ; il eſt difficile de le doubler, &

ces ports peuvent faciliter les efforts des navigateurs ; ils ne feront plus obligés de reculer quelquefois jusqu'à la baie Famine.

Nous paſsâmes une nuit défagréable dans le port de la Caſcade : il fit froid, & la pluie y fut continuelle ; nous en ſortîmes à cinq heures du matin pour regagner la frégate ; des raffales violentes nous rendirent ce paſſage difficile & périlleux. Nous nous préparâmes auſſi à ſortir de la baie Bougainville : le calme avait ſuccédé à l'orage, & il fallut nous faire remorquer : le vent, les brouillards arrivèrent bientôt après. Nous doublâmes le cap *Holland* ; mais le tems obſcur nous fit prendre le parti de mouiller dans le port *Galant*. C'eſt-là que nous commençâmes l'année 1768, là que nous fûmes enchaînés pendant trois ſemaines par des tems dont l'hiver le plus rigoureux de Paris ne donne pas l'idée.

La baie eſt appelée *Forteſcue*, elle a deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & preſqu'autant de profondeur : elle couvre un port à l'abri de tous les vents ; c'eſt le port *Galant* : il a un mille de profondeur, & 4 à 500 pas de large : une rivière s'y jette. En nous promenant ſur le rivage nous vîmes des bois nouvellement coupés & ſciés, des écor-

ces de laurier récemment enlevées : des noms anglais, des dattes gravées sur les arbres. Nous ne pûmes faire beaucoup d'observations ; les nuits y étaient aussi affreuses que les jours : la pluie, la neige, un froid très-vif, l'orage, se soutenaient. Je fis de vains efforts pour avancer ; il fallut attendre un tems plus doux.

Pendant notre séjour dans ce lieu, nous eûmes la visite de quelques Sauvages : ils vinrent à nous dans des pirogues, & nous abordèrent avec les cris redoublés de *Pecherais*. Ils montèrent sur la frégate & y furent bientôt à leur aise : on les fit chanter, danser, entendre des instrumens, & sur-tout manger : tout leur était bon, pain, viande salée, suif, ils dévoraient tout ce qu'on leur présentait : nous nous en débarrassâmes avec peine, & ce ne fut qu'en portant de la viande salée dans leurs pirogues que nous pûmes les y faire rentrer : ils ne témoignèrent aucune surprise, aucune curiosité ; ils n'avaient pas assez d'esprit pour cela.

Ces Sauvages sont petits, vilains, maigres, très-puans & presque nuds : de mauvaises peaux de loups marins leur servent de manteaux, de voiles, & de toits à leurs cabanes. Leurs femmes sont hideuses, & ils les traitent

avec peu d'égards ; elles voguent dans les pirogues qu'elles entretiennent, nagent malgré le froid pour y entrer & en vuider l'eau, ramaſſent le bois & les coquillages, & le font même avec un enfant à la mamelle. Elles les portent ſur le dos, pliés dans la peau qui leur ſert de vêtement.

Leurs pirogues ſont d'écorces mal liées avec des joncs, & de la mouſſe dans les coutures : au milieu eſt un petit foyer de ſable où ils entretiennent toujours un peu de feu ; leurs arcs, leurs flêches ſont faites de bois de l'épine-vinette à feuilles de houx ; les dernières ſont armées de pointes de pierres taillées avec aſſez d'art ; les flêches ſont de boyaux : mais ces armes ſont auſſi foibles que ceux qui s'en ſervent. Ils ont encore un os de poiſſon long d'un pied, aiguiſé par le bout, dentelé par les côtés, qui ſemble être un inſtrument de pêche. Ils habitent pêle-mêle dans des cabanes, au centre deſquelles il y a du feu : ils ſe nourriſſent ſur-tout de coquillages ; cependant ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleine : tous ont les dents gâtées, peut-être parce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoiqu'à moitié cruds.

Ils paraiſſent d'aſſez bonnes gens, mais

très-faibles; ils ſemblent ſuperſtitieux, & croire à des génies mal-faiſans, & ont des pâtres qui ſont auſſi leurs médecins. Ce ſont les Sauvages les plus dénués de tout que j'aie jamais vus, & ils vivent ſous le climat le plus affreux de l'univers : ils ſont peu nombreux, & ont cependant des charlatans, comme nous le verrons ailleurs.

Le 7 & le 8 Janvier, nous eûmes 4 pouces de neige ſur notre bord, & le jour naiſſant nous en montra les terres couvertes, excepté dans les lieux humides. Le 9, nous eûmes des Pecherais qui avaient fait leur grande toilette, c'eſt-à-dire, qui s'étaient peints tout le corps de taches rouges & blanches. Lorſqu'ils virent nos canots voguer vers leurs cabanes, ils les ſuivirent : leurs femmes s'étaient toutes retirées dans une cabane, & ils paraiſſaient mécontens lorſqu'on voulait y pénétrer : ils invitaient à entrer dans les autres & préſentaient des moules qu'ils ſuçaient auparavant : on leur fit auſſi de petits préſens. Ils chantèrent, danſèrent & montrèrent de la gaîté; elle finit bientôt. Un enfant de douze ans, le ſeul dont la figure fût intéreſſante à nos yeux, fut ſaiſi tout-à-coup d'un crachement de ſang & de convulſions : nous avions donné à ce

malheureux des morceaux de glace & de verre : nous ignorions que ces hommes ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & les narines des morceaux de talc, & l'enfant avait fait le même uſage de notre verre ; il avait les lèvres, les gencives & le palais en ſang. Cet accident répandit la conſternation & la défiance : un jongleur le dépouilla précipitamment d'une caſaque de toile que nous lui avions donnée & qu'il crut renfermer la ſource du mal : il étendit l'enfant ſur le dos, ſe mit à genoux entre ſes jambes, ſe courba ſur lui, & avec la tête & les deux mains, il lui preſſait le ventre en criant de toute ſa force : de tems en tems il ſe levait comme s'il eût tenu le mal dans les mains jointes, puis les ouvrait en ſoufflant dans l'air. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurlait dans l'oreille du malade de manière à le rendre ſourd ; il ſouffrait autant des remèdes que de ſon mal. Le jongleur diſparut & revint un moment après les cheveux poudrés & la tête ornée de deux aîles blanches aſſez ſemblables au bonnet de Mercure, il recommença ſes fonctions avec plus d'aſſurance. L'enfant paraiſſant plus mal, notre aumônier lui adminiſtra furtivement le batême. Lorſque j'appris

ce malheur, j'accourus avec notre chirurgien, qui fit apporter un peu de lait & de la tisanne émolliente. Nous trouvâmes deux jongleurs autour de l'enfant qui le martyrisaient : son corps était tout meurtri & les Barbares continuaient : la douleur de son père & de sa mère, l'intérêt vif de tous les assistans, la patience de l'enfant nous offraient un spectacle attendrissant : notre sensibilité diminua leur défiance, ils nous laissèrent approcher le malade & l'examiner : on eut de la peine à les déterminer à lui laisser boire du lait; ce ne fut qu'après que le père l'eut essayé sur lui-même. Les jongleurs paraissaient jaloux du chirurgien, & paraissaient occupés à prévenir le mauvais sort que nous pouvions jeter sur eux. L'enfant souffrait moins lorsque nous nous retirâmes à l'entrée de la nuit : mais un vomissement continuel nous fit craindre qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Vers les deux heures après minuit, nous entendîmes des hurlemens répétés sur le rivage ; & dès la pointe du jour, quoiqu'il fît un tems affreux, les Sauvages s'enfuirent sur leurs canots; ils fuyaient sans-doute un lieu souillé par la mort, & les étrangers, qu'ils regardent comme des êtres mal-faisans.

Le vent souffla avec furie jusqu'au 13, que le jour fut assez doux; la nuit fut calme; nous crûmes pouvoir lever les ancres, à peine l'eûmes-nous fait, qu'il fallut les rejeter encore, & la journée fut cruelle. Le 16 au matin il faisait presque calme; nous appareillâmes avec la marée favorable; mais jamais nous ne pûmes gagner l'isle de Rupert. Je fis de vains efforts pour me jeter dans quelque baie voisine; bientôt la marée ou un courant violent nous poussa près de la terre; nous nous hâtâmes de jeter l'ancre, mais elle tomba sur des roches & chassa: déjà nous n'avions plus que 3 brasses & demie d'eau, nous allions échouer quand une brise s'éleva : alors nous déployâmes toutes nos voiles, tous nos bateaux se rassemblèrent pour nous remorquer; nous filions le cable, qui s'engagea dans l'entre-pont & fit tourner rapidement la frégate qui fut alors dans le plus grand danger : on coupa le cable & la promptitude de la manœuvre nous sauva : notre parti le plus sûr fut alors de rentrer dans le port Galant, dont nous nous étions efforcés de sortir : cette apparence de beau tems n'avait servi qu'à nous livrer à des allarmes cruelles.

La journée qui suivit fut plus orageuse que

toutes celles que nous avions éprouvées : le vent élevait dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, & plusieurs à la fois couraient dans des directions opposées. Le vent sembla s'épuiser, mais à midi un coup de tonnerre, le seul que nous ayons entendu dans le détroit, fut comme le signal auquel le vent se déchaîna avec plus de furie : dans le port même nous chassâmes & fûmes obligés de jeter la grande ancre. Cependant alors les plantes, les arbustes étaient en fleurs, & les arbres offraient une verdure assez brillante : mais cet aspect ne suffisait pas pour dissiper la tristesse que nous inspirait cette région. Le caractère le plus gai serait flétri dans ce climat affreux.

Les deux jours qui suivirent nous offrirent quelques momens plus doux; nous relevâmes notre grande ancre, & j'envoyai reconnaître le canal de *Sainte-Barbe* : on ne trouva qu'un canal étroit & dangereux, sans mouillage, & traversé par un banc de moule : le canot fit le tour de l'isle Louis-le-Grand; & ne vit sur la terre de Feu que la baie de la *Nativité*. Il faut donc que ce canal soit plus à l'orient & vis-à-vis le port Galant. Il serait important de s'en assurer & de le reconnaître, parce qu'il

abrégerait considérablement le passage du détroit, & le rendrait moins dangereux.

Les 21, 22 & 23, les raffales, la neige & la pluie furent continuelles : dans ce dernier surtout il fit un ouragan affreux, mais court ; le 24, le tems fut plus doux, & nous pensâmes au départ : nous nous fîmes traîner hors de la baie par nos canots ; & le vent soufflant du levant, nous mîmes toutes nos voiles. Nous passâmes le *Bras tortueux* & parvînmes à la rivière *Batchelor*, facile à reconnaître parce qu'elle sort d'une vallée profonde, & qu'au couchant elle arrose le pied d'une montagne élevée ; nous vîmes ensuite le canal de *Saint-Jérôme*, dont l'entrée paraît avoir demi-lieue de large : vis-à-vis est l'isle *Louis-le-Grand* qui a 4 lieues de long, & a un port dans sa partie occidentale. Nous doublâmes aussi le cap Quad.

Depuis ce cap, le détroit s'avance vers le couchant d'été sans faire de détour sensible ; ce qui lui a fait donner le nom de *Longue-Rue*. Le cap est composé de rochers escarpés, terminés ce semble par d'antiques ruines. Jusqu'à lui les côtes sont boisées, & la verdure des arbres adoucit l'aspect des cimes gelées des montagnes. Au-delà elles ne sont plus bordées

bordées que de rochers arides & nuds, dont le sommet est couvert de neige, & les vallées profondes sont remplies par d'immenses amas de glaces, dont la couleur atteste l'antiquité. Trompé de cet horrible aspect, Narborough lui donna le nom de *pays de la désolation du sud.*

A cinq lieues du cap Quad en est un autre, que sa figure nous fit appeler *cap Fendu* : il est entre deux belles baies, où l'ancrage & le fond sont sûrs : deux autres caps le suivent, & nous leur donnâmes le nom de nos deux vaisseaux : toutes ces terres sont hautes & escarpées ; le vent, qui nous favorisait, ne nous laissa pas le tems de les sonder. Le canal n'a guère dans ce lieu que deux lieues de large.

Nous étions parvenus à 3 lieues du cap Monday, lorsque la nuit s'approcha : le tems était beau, le vent nous favorisait, & je résolus de continuer notre route dans l'obscurité avec nos petites voiles ; mais vers les dix heures du soir le tems s'obscurcit & le vent se renforça ; il plut beaucoup, la nuit devint si noire qu'on ne vit plus de terre. Nous mîmes en panne pour attendre le jour, qui nous montra la terre, qui se cacha de nouveau pour ne se montrer que par intervalles. Le vent

continua d'être bon; à midi, nous entrevîmes le cap *des Piliers* & les *Evangeliſtes*. Plus nous en approchions, plus l'horiſon s'étendait; il n'était plus borné par les terres.

Dès qu'on a paſſé le cap Monday, le canal s'ouvre & a juſqu'à ſix lieues de large. De-là, juſqu'à celui des Piliers, il y a ſeize lieues : au midi la côte eſt haute & eſcarpée; au nord elle eſt bordée d'isles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuſe. On la perd de vue vers le *cap des Victoires*, qui eſt de hauteur médiocre.

Le cap des Piliers eſt une terre très-élevée, ou plutôt c'eſt une maſſe de rochers qui ſe termine par deux rocs coupés en forme de tours : c'eſt à ſix ou ſept lieues de-là que ſont les quatre *Evangeliſtes* : trois ſont ras, le quatrième a la figure d'un meulon de foin : le plus sûr eſt de paſſer au midi de ces islots.

Le vent changea & nous fit craindre de ne pouvoir doubler les douze Apôtres; nous y réuſsîmes cependant, & nous ſortîmes du détroit : après y être reſtés 26 jours, le jouet des vents dans le port Galant, 36 heures d'un bon vent nous en fit ſortir ſans avoir été obligés de jeter l'ancre. Un bon vent de nord nous fit avancer à pleines voiles dans la mer

Occidentale. La longueur du détroit peut être de 114 lieues, que nous ne fîmes qu'en 56 jours. Malgré les difficultés de cette route, on doit la préférer à celle du cap Horn, depuis le mois de septembre en mars. Dans les autres mois la mer ouverte eſt plus avantageuſe, parce qu'alors les nuits ſont très-longues & très-noires. On reſte long-tems dans le détroit; mais on y trouve en abondance de l'eau, du bois, des coquillages, quelquefois de bons poiſſons, & en entrant dans l'océan pacifique, on n'a pas des malades, & l'on eſt en état d'y agir.

Après être entrés dans l'Océan, nous eûmes d'abord des tems variables; puis ils ſe fixèrent vers le ſud : ces vents me firent abandonner le deſſein de relâcher à l'isle Juan Fernandez. Je réſolus de traverſer cet océan ſans m'arrêter; & pour découvrir un plus grand eſpace de mers, nous convînmes avec le commandant de l'Etoile qu'il s'éloigneroit tous les matins vers le midi à la diſtance que le tems permettrait ſans nous perdre de vue, & que le ſoir, nous nous rallierions. Nous ſuivîmes cet ordre de marche pendant toute la route.

Je cherchai d'abord à reconnaître la terre que le Flibuſtier anglais *David* crut avoir

découverte. Roggewin la chercha en vain, & je ne la vis pas mieux que lui : seulement nous vîmes dans ces parages des oiseaux assez semblables aux équerrets, qui ne s'éloignent jamais de terre qu'à la distance de 60 à 80 lieues, & un paquet de ces herbes vertes qui s'attachent à la carène des navires. Peut-être la terre que vit David n'est-elle que les isles *Saint-Ambroise & Saint-Felix*, qui sont à 200 lieues de la côte de Chili.

Pendant notre course jusqu'au 3 mars, chaque jour avant ou après midi, nous avions à essuyer un grain accompagné de tonnerre. Nous eûmes en sortant du détroit des maux de gorge presqu'épidémiques, que nous attribuâmes aux eaux neigeuses du détroit; mais ils cédèrent aux moindres remèdes; à la fin de février il n'y avait point de malades parmi nous; seulement quatre matelots étaient tachés de scorbut. Dans ce tems une pêche abondante de bonites & de grandes oreilles nous fournit un repas pour les deux équipages.

Dans le mois de mars, nous courûmes le parallèle des trois isles de *Quiros*; & le 21 nous prîmes un thon, dans l'estomac duquel on trouva de petits poissons dont l'espèce ne

s'éloigne jamais des côtes. En effet, le lendemain, à ſix heures du matin, nous découvrîmes une isle & quatre islots : ceux-ci furent nommés les quatre Facardins ; j'approchai de l'isle, & je vis qu'elle était bordée d'une plage de ſable très-unie, que l'intérieur était embelli de bois touffus couronnés des tiges fécondes des cocotiers. De groſſes lames nous en défendaient l'accès ; mais ſa verdure nous charmait les yeux, & les cocotiers nous offraient par-tout leurs fruits & leur ombre ſur un gazon émaillé de fleurs ; des milliers d'oiſeaux voltigeaient autour du rivage, & ſemblaient annoncer une côte poiſſonneuſe. Nous en ſuivîmes la côte, mais partout la mer briſait avec la même force, & nous ne voyions point d'anſe pour nous mettre à l'abri. Déjà renonçant à l'eſpoir d'y deſcendre, je m'éloignais, lorſqu'on me cria qu'on voyait quelques hommes ſur le rivage. Je crus d'abord que quelqu'Européen y avait fait naufrage, & je mis en panne pour les attendre & les ſauver : bientôt j'en vis quinze ou vingt s'avancer à grands pas ; ils étaient nuds & portaient de longues piques qu'ils agitaient comme pour nous défier ; puis ils ſe retirèrent ſous les arbres, entre leſquels

nous distinguâmes des cabanes : les hommes paraissaient grands & de couleur bronzée. D'où venaient ces habitans sur une isle qui n'a pas une lieue de diamètre ? Je la nommai *isle des Lanciers* : on n'y trouva pas de fond à deux cent brasses, quoiqu'on ne fût pas à une lieue du rivage.

Dès ce jour nous diminuâmes de voiles durant la nuit, craignant de rencontrer tout-à-coup des terres basses. Le lendemain, nous vîmes une terre encore environnée de brisans, elle était basse & couverte d'arbres. Arrivés près d'elle, nous cherchâmes fond sans le trouver : la mer brisait avec furie tout autour de la côte, & bientôt nous reconnûmes que cette isle n'était formée que par deux langues de terre fort étroites qui se rejoignent entre le nord & le couchant, qui laissent une ouverture entre le levant & le midi : c'est une espèce de fer à cheval allongé, mais peu large, qui semble composé de dunes de sables, couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus, mais entrecoupées de terreins bas, de rues d'arbres & de verdure : des pirogues navigeaient dans l'espèce de lac que cette isle embrasse ; les unes à la voile, les autres avec des pagaies ; les habi-

tans étaient nuds, grands, bien proportionnés, armés de longues lances ; nous ne trouvions pas un endroit où nous puſſions aborder : nous paſſâmes la nuit à louvoyer ; & le lendemain, n'ayant pu découvrir d'abordage, nous nous éloignâmes de cette isle, que ſa forme nous fit nommer *la Harpe* ?

Ce même ſoir nous vîmes une terre à la diſtance de ſept à huit lieues ; le tems était obſcur & orageux, & nous arrêtâmes notre courſe. Nous approchâmes de cette terre : elle était trop baſſe, & s'étendait dans une étendue de huit lieues. Bientôt de nouvelles parurent à nos yeux ; toutes étaient baſſes ou noyées, toutes étaient inabordables. Je nommai cet amas, l'*Archipel dangereux*, parce que la navigation y eſt très-périlleuſe, au milieu de briſans & d'écueils. Pour éviter ces parages, je portai au midi, & le 28 nous ceſſâmes de voir ces terres : c'était là ſans doute ce que Roggewin avait appelé le *Labyrinthe*.

Bientôt des orages ſe ſuccédèrent & la pluie fut continuelle ; le ſcorbut ſe déclara ſur huit ou 10 matelots ; on leur donnait tous les jours à chacun une pinte de limonade faite avec la poudre de *faciot*, à laquelle nous

avons eu de grandes obligations. Je commençai auſſi à me ſervir de la cucurbite de M. Peiſſonier, & nous employâmes l'eau déſalée par elle pour la ſoupe & la cuiſſon de la viande & des légumes; on allumait le feu à cinq heures du matin, on l'éteignait à cinq ou ſix heures du ſoir, & chaque nuit nous faiſions une barique d'eau. Au reſte, pour ménager l'eau douce, nous pétriſſions avec l'eau ſalée.

Le 2 Avril, nous apperçûmes vers le nord une montagne haute & fort eſcarpée, que je nommai le *Boudoir*. Nous allions vers elle lorſque nous en découvrîmes une ſeconde, dont la côte non moins élevée nous parut étendue; nous y tendîmes, mais il fit preſque calme tout le jour. Le ſoir la briſe nous amena près du rivage : nous paſsâmes la nuit à ſuivre lentement la côte. Le ſoleil ſe leva enveloppé de nuages, & ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre; à ſon extrémité méridionale nous en vîmes une autre ſans pouvoir diſtinguer ſi elles étaient jointes. La nuit vint, nous louvoyâmes, des feux allumés ſur la côte nous prouvèrent que l'iſle était habitée. Au lever de l'aurore nous vîmes que les deux terres

n'en faisaient qu'une, & qu'elles étaient unies par une baie ouverte au nord-est; nous cinglions vers la baie lorsqu'une pirogue venant de la mer parut à nos yeux; elle se rendait à terre avec la voile & les pagaies, & se joignit à un grand nombre d'autres qui venaient à nous; l'une d'elles les précédait, conduite par douze hommes nuds, qui nous présentèrent des branches de bananier : nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser : ils accostèrent le vaisseau; & l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon & un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, & lui donnâmes en échange des bonnets & des mouchoirs. Ce fut là le gage de notre alliance. Bientôt plus de cent pirogues, toutes à balancier, environnèrent les vaisseaux, chargés de cocos, de bananes & d'autres fruits; ces fruits délicieux pour nous furent payés par des bagatelles précieuses pour eux : ils ne voulurent point monter à bord; mais on se montrait les objets d'échange, & si l'on était d'accord, on se les envoyait chacun par une corde ou un panier, avec la plus grande bonne foi :

nous ne leur vîmes point d'armes ; ils se retirèrent la nuit. La terre semblait alors illuminée ; nous n'avions pu trouver un mouillage, & nous desirions ardemment en trouver un ; l'aspect de cette côte en amphithéâtre nous offrait le plus riant spectacle : les montagnes y sont très-hautes & par-tout couvertes de bois. On y voyait un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevait au niveau des montagnes. Il paraissait n'avoir que 30 toises de diamètre, & semblait une pyramide parée de guirlandes de feuillages : les terreins moins élevés sont entrecoupés de prairies & de bosquets ; une lisière de terre basse unie, couverte de plantations, bordait la mer : c'est là qu'au milieu d'arbres chargés de fruits nous voyions les maisons des insulaires. Nous vîmes une cascade qui du haut des montagnes précipitait vers la mer ses eaux écumantes ; un village était bâti au pied, & la côte était sans brisans ; mais le fond se trouva de roc.

Cependant le commerce continua : les trocs se firent avec loyauté ; les insulaires avaient apporté des fruits, des poules, des pigeons, des instrumens de pêche, des étoffes singulières, des coquilles : l'un d'eux monta sur l'Etoile & y passa la nuit sans défiance.

Je découvris une autre isle, que des brisans semblaient joindre à la première; & je ne voulus pas me hasarder à passer entr'elles. Je faisais par-tout sonder; on ne trouva un mouillage que dans la baie que nous avions d'abord vue. On y parvenait par une coupure dans le rocher, large de deux cent toises : au-dedans était une bonne rade, où le fond variait de 9 à 30 brasses; plusieurs petites rivières, commodes pour l'aiguade, venaient s'y rendre. Nous y entrâmes; les insulaires accoururent encore, & en si grand nombre, que nous eûmes de la peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit; tous criaient *tayo*, ce qui signifie *ami*; tous nous demandaient des clous & des pendans d'oreilles : les pirogues étaient remplies de femmes, qui pour la beauté du corps pourraient le disputer à toutes les Européennes : la plupart étaient nues; on leur avait ôté le pagne dont elles s'enveloppent; elles nous firent des agaceries, où malgré leur naïveté on découvrait quelqu'embarras; les hommes plus simples ou plus libres nous pressaient de prendre une femme & de la suivre à terre : l'une d'elles resta parmi nous, & entraîna tous les matelots vers elle. Mon cuisinier s'échappa pour des-

cendre à terre avec la belle qu'il avait choisie ; & dès qu'il y fut, on l'entoura, on le déshabilla au milieu d'exclamations qui l'épouvantèrent & le guérirent de son amour ; il fallut nous le ramener plus mort que vif.

Je descendis avec divers officiers pour reconnaître l'aiguade ; on ne se laissait point de nous considérer ; on écartait nos vêtemens pour voir si nous ressemblions bien aux habitans ; aucun de ceux qui nous environnaient ne portait d'armes, ni même de bâtons. Le chef du canton nous conduisit dans sa maison, où nous trouvâmes cinq ou six femmes & un vieillard, qui, sans témoigner d'étonnement, de frayeur, ni de curiosité, sans répondre à nos caresses, se retira d'un air rêveur & soucieux.

La maison n'avait pas de meubles ni d'ornemens qui la distinguassent des autres, mais elle était plus grande ; elle avait 80 pieds de long & 20 de large : un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds, garni de plumes noires, était suspendu au toit : ailleurs étaient deux figures de bois : l'une était un Dieu ; on l'avait appuyé contre un des piliers : la Déesse était vis-à-vis, attachée aux roseaux qui formaient le toit. Ces figures étaient sans

proportion, & tenaient à un piédeſtal vuide & ſculpté à jour, qui avait 7 pieds de haut ſur un de diamètre, le tout d'un bois noir, fort dur.

Aſſis ſur l'herbe, au dehors de la maiſon, on nous apporta des fruits, du poiſſon grillé & de l'eau; le chef mit au col d'un de mes officiers & de moi un collier d'oſier, recouvert de plumes noires & de dents de requins, ſemblable aux fraiſes immenſes qu'on portait du tems de François premier : il diſtribua des étoffes. On nous vola un piſtolet, le chef en fit des recherches ſévères, que j'arrêtai en lui faiſant entendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de ſon avidité imprudente. Nous nous retirions, lorſque nous fûmes invités par un inſulaire de belle figure, qui couché ſous un arbre nous invita à partager ſon ſiège de gazon. Alors ſe penchant vers nous, & d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien ſouflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanſon. Quatre inſulaires vinrent ſouper & coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûtes, baſſes, violons, & leur donnâmes un feu d'artifice compoſé de fuſées & de ſerpentaux qui leur cauſa une ſurpriſe mêlée d'effroi.

Le chef vint le 7 Avril à bord, & nous apporta un cochon, des poules, & le piſtolet qu'on nous avait pris. Il ſe nommait *Ereti*; je deſcendis pour dreſſer le camp ſur les bords d'une petite rivière : le chef vit la troupe ſous les armes ſans en paraître ni ſurpris, ni mécontent; mais quelque tems après il vint me faire entendre que notre ſéjour à terre lui déplaiſait. J'inſiſtai ſur l'établiſſement du camp néceſſaire pour faire de l'eau, du bois, & faciliter les échanges. Il alla tenir conſeil, & revint demander dans quel tems nous partirions. Je lui fis entendre que ce ſerait dans dix-huit jours, en lui comptant dix-huit petites pierres; un vieillard voulait en retrancher la moitié; mais enfin il conſentit au nombre de jours déterminé.

Dès ce moment la joie ſe rétablit. Ereti nous offrit un hangar immenſe tout près de la rivière, & il en fit ôter les pirogues qui le rempliſſaient. C'eſt là que nous plaçâmes nos ſcorbutiques au nombre de 34, & une garde de 30 ſoldats. Ereti y joignit ſon ſoupé au nôtre, & retint avec lui cinq ou ſix amis. Après le repas, il demanda des fuſées, qui lui firent autant de peur que de plaiſir.

Le lendemain nous perfectionnâmes notre

camp ; le hangar était parfaitement couvert d'une espèce de natte ; nous n'y laissâmes qu'une issue fermée par une barrière. Ereti & ses amis avaient seuls le pouvoir d'y entrer ; la foule se tenait au dehors, où elle apportait des fruits, des poules, des cochons, du poisson, des pièces de toiles, en échange desquels ils recherchaient des clous, des outils, des perles fausses, des boutons ou autres bagatelles : ils cueillaient les plantes, les coquilles qu'ils nous avaient vu chercher, & on payait leurs peines à peu de frais.

Je demandai au chef des arbres que je pusse couper ; il m'en montra, m'indiqua le lieu où il fallait le faire tomber, & les gens du pays nous aidaient dans tous nos travaux ; mais il fallait veiller sur leurs mains ; car ils sont de très-adroits filoux. Cependant il ne semble pas que le vol soit commun parmi eux, tout est à terre dans leurs maisons, ou suspendu, sans serrure ni gardien. Sans doute une curiosité vigilante pour des objets nouveaux les engageait à voler des hommes nouveaux qu'ils ne devaient plus revoir. Tout se passait d'une manière amicale, à cela près : nous nous promenions sans armes dans le pays, seuls ou par petites bandes ; on nous

invitait à entrer dans les maisons, on nous donnait à manger, on nous offrait de jeunes filles. Je me suis cru transporté quelquefois dans le jardin d'Eden; je parcourais une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, & coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse sans aucun des inconvéniens de l'humidité. Un peuple nombreux y jouissait des trésors que la nature y verse à pleines mains. Je voyais des troupes d'hommes & de femmes assises à l'ombre des vergers, tous me saluaient avec amitié; on se rangeait pour me laisser passer; par-tout je voyais régner l'hospitalité, le repos, une joie douce & toutes les apparences de bonheur.

Je fis présent au chef du canton d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles: c'était le denier de la veuve. Je lui proposai de faire un jardin & d'y semer différentes graines, & il le fit bientôt exécuter : je le fis bécher; ils admiraient nos outils de jardinage; nous y semâmes du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons, & autres graines passagères, & peut-être elles leur seront utiles. Ils ont autour de leurs maisons des espèces de potagers, garnis de giraumons,

giraumons, de patates, d'ignames, & autres racines.

Je reçus la visite de *Tautaa*, chef d'un des cantons voisins, homme d'une belle figure & d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses parens, tous hommes de six pieds. Je leur fis des présens & leur rendis leur visite. Tautaa m'offrit une de ses femmes, jeune & assez jolie; & les musiciens entonnèrent les chants de l'hyménée : telle est leur manière de recevoir les visites de cérémonie.

Le 10, il y eut un insulaire tué : il le fut par une arme à feu, & je fis de vaines recherches pour découvrir l'auteur du meurtre. Ses compatriotes nous visitèrent toujours; cependant plusieurs emportaient leurs effets : de nouveaux présens les rassurèrent.

Je me hâtai de faire finir tous nos travaux; car je savais que nous étions dans un fond semé de corail, & qu'un grand vent pouvait nous jeter sur les rochers. Mon inquiétude était bien fondée, car un vent de sud ayant agité le vaisseau, un des cables fut coupé, & nous tombâmes sur l'Etoile, qui heureusement put éviter le choc, ou le

rendit très-faible : nous nous raſſurâmes ; mais ne pûmes trouver notre ancre.

Nous étions occupés à faire ſonder vers le nord pour y trouver un paſſage, lorſqu'on vint me dire qu'il y avait eu trois inſulaires tués ou bleſſés à coups de bayonnettes, que l'alarme était répandue dans le pays, que vieillards, femmes, enfans fuyaient vers les montagnes, emportant tous leurs effets, & que peut-être nous allions avoir ſur les bras une armée de ces hommes furieux. Je deſcendis au camp, & en préſence du chef, je fis mettre aux fers quatre ſoldats ſoupçonnés d'être les auteurs du forfait. Ce procédé parut le contenter. Je paſſai la nuit à terre & doublai les gardes ; notre poſte, entre deux rivières, un marais & la mer était facile à défendre, mais nous n'eûmes point occaſion de l'éprouver.

La crainte de perdre mes vaiſſeaux était plus vive que celle de l'attaque des inſulaires. Le vent s'était augmenté ; il faiſait une groſſe houle, & toutes les apparences d'une tempête. Vers les deux heures du matin un coup de vent chaſſa les vaiſſeaux ſur la côte, mais il ne dura pas. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs : deux de nos cables ſe rom-

pirent, la frégate ne fut plus qu'à une petite distance de la côte, où la mer brisait avec fureur, le péril devenait plus pressant & les ressources avaient diminué ; en 24 heures nous venions de perdre quatre ancres ; à dix heures du matin nous en perdîmes une cinquième ; il fallut jeter la grande ancre, mais nous étions trop près des brisans pour qu'elle pût prendre fond : un instant de variation dans le vent nous sauva.

Cependant tout le pays paraissait désert autour de nous ; il ne paraissait aucun Indien. Le prince de Nassau, qui s'était avancé au loin pour les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti, qui vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetaient à ses genoux, lui baisaient les mains en pleurant & répétaient : *vous êtes nos amis, & vous nous tuez.* A force de caresses nous parvînmes à les rassurer : bientôt ils accoururent avec des poules, des cocos, des régimes de bananes ; je descendis avec des outils & des étoffes de soie ; j'en distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur de ce qui était arrivé : ils me comblèrent de caresses, & le peuple applaudit à la réunion ; dès ce jour, on apporta au camp plus de rafraîchissemens

que jamais. Ils desirèrent voir l'effet de nos fusils sur des oiseaux ; tous tombèrent morts, & ils en eurent grand'peur.

On me rapporta qu'il y avait un beau passage vers le nord, & dès le 14 au matin j'ordonnai à l'Etoile qui avait ses provisions faites de sortir par-là de la rade. A deux heures après midi, je vis ce vaisseau hors des récifs ; alors notre situation devint moins terrible. Au moins nous avions un vaisseau en sûreté. Pendant tout le jour & une partie de la nuit nous travaillâmes à completter notre provision d'eau, à déblayer l'hôpital & le camp. J'y enfouis un acte de possession, comme j'ai fait dans toutes les terres que nous avons découvertes. Il était deux heures du matin lorsque tout le monde fut à bord : la mer était orageuse, & nous étions inquiets malgré les deux ancres qui nous restaient encore & les trois que l'Etoile nous avait prêtés. Enfin tout étant prêt, nous partîmes ; nous étions déjà sortis par le passage de l'Est : déjà nous étions à un quart de lieue des rocs lorsque le vent cessa, & que les houles & la marée nous rejetèrent sur eux, en nous menaçant d'un naufrage bien plus cruel qu'auparavant : car il ne s'agissait plus d'être condamnés à finir

ſes jours dans cette isle ; mais à voir le vaiſſeau briſé en deux minutes ſur des rochers d'où quelques-uns des meilleurs nageurs auraient pu à peine gagner la terre : nos canots & nos chaloupes, laiſſés dans la baie pour retirer nos ancres, arrivèrent aſſez tôt pour nous ſauver ; nous n'étions plus qu'à 50 toiſes du rocher. Un vent du couchant facilita encore nos efforts, & à neuf heures du matin nous nous trouvâmes hors de danger. Alors je renvoyai les bateaux à la recherche de nos ancres : ils revinrent avec deux ; l'excès de la fatigue ne leur permit pas d'en tirer davantage, & le vent étant devenu favorable dans la nuit, nous nous éloignâmes. Ainſi un mouillage de neuf jours nous coûta ſix ancres, que nous n'euſſions pas perdus ſi nous avions été pourvus de chaînes de fer.

Avant que nous fortiſſions du port, Ereti voyant que nous allions mettre à la voile, vint à bord, nous embraſſa tous en verſant des larmes. Les femmes vinrent auſſi nous voir ; il nous donna beaucoup de rafraîchiſſemens & nous préſenta l'inſulaire qui avait paſſé la première nuit ſur notre vaiſſeau, me fit entendre qu'il voulait nous ſuivre, & me pria d'y conſentir : il le préſenta auſſi à mes

officiers, disant que c'était son ami qu'il recommandait à ses amis. Nous lui fîmes des présens de toute espèce, & il alla rejoindre ses femmes, qui l'attendaient en pleurant. *Aoutourou*, c'est le nom de cet insulaire, alla embrasser une jeune & jolie fille, lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, la baisa encore une fois, & malgré ses larmes il remonta sur le vaisseau. La confiance affectueuse de ce bon peuple, ses regrets à notre départ, nous le firent encore mieux aimer.

Nous ne pûmes visiter les côtes de cette isle, que ses habitans nomment Taiti, & que nous avions d'abord appelé la *Nouvelle Cythère*. Le hasard nous servit mal pour y trouver un mouillage; il paraît y en avoir de meilleurs dans une baie ouverte qui a trois ou quatre lieues de profondeur, & bornée par un gros cap qui s'avance vers le nord, vis-à-vis le canton de l'isle le plus beau & le plus habité : dans le lieu même où nous étions, il y avait un mouillage plus sûr, entre deux petites isles. Le reste de la côte paraît élevé, & elle semble toute bordée d'une chaîne de rocs inégalement couverte d'eau.

La hauteur des montagnes qui occupent son intérieur est surprenante, elles l'embellissent en variant à chaque pas les points de vue; ils présentent de riches payſages, couverts des plus riches productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne put jamais imiter l'agrément. De-là descend une multitude de petites rivières qui la fertilisent : toute la bordure de l'isle est consacrée aux arbres fruitiers sous lesquels sont bâties les maisons disperſées sans ordre : des sentiers bien entretenus rendent par-tout les communications faciles. On y trouve le cocos, la banane, le fruit à pain, l'igname, le curassol, le giraumon, & plusieurs autres productions particulières au pays. Mr. Comerson y retrouva la botanique des Indes. Les grandes pirogues sont faites de bois de cèdre, les autres du bois de l'arbre à pain, mol & plein de gomme, mais qui ne se fend point; leurs piques sont d'un bois noir, dur & pesant qui ressemble au bois de fer.

Il ne paraît pas y avoir de mines dans cette isle, & les habitans paraissent connaître le fer; (ils le tenaient des Anglais) leurs grosses perles pourraient seules y former un objet de commerce : les grands les font por-

ter aux oreilles de leurs femmes & de leurs enfans : des cochons, des chiens, des rats y ſont les ſeuls quadrupèdes ; leurs poules ſont les mêmes que les nôtres ; ils ont encore des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un plumage bleu de roi, de petites perruches ſingulières par le mélange de bleu & de rouge qui colore leurs plumes. Les chaleurs paraiſſent n'y pas être exceſſives ; des légions d'inſectes ne l'habitent pas ; nous n'y avons vu aucun animal venimeux ; le climat y eſt très-ſain, & nos ſcorbutiques s'y rétablirent. Les habitans ſont forts & robuſtes, quoiqu'ils habitent des maiſons ouvertes à tous les vents, & couchent ſur la terre cachée de quelques feuilles : ils ont des ſens très-fins, de belles dents, & parviennent à une grande vieilleſſe : les végétaux & le poiſſon fourniſſent leurs principaux alimens ; les enfans & les jeunes filles n'y mangent jamais de viande, leur unique boiſſon eſt l'eau, & ils témoignaient de la répugnance pour les liqueurs fortes & les épices.

Le peuple eſt compoſé de deux races fort diſtinctes, qui cependant ont la même langue & les mêmes mœurs. La première & la plus nombreuſe produit des hommes de la plus

grande taille, & très-bien proportionnés. Rien ne distingue leurs traits des Européens, & s'ils vivaient moins à l'air & au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous; ils ont les cheveux noirs : la seconde race est de taille médiocre, a les cheveux crépus & noirs, sa couleur diffère peu de celle des mulâtres. Aoutourou était de cette seconde race, mais il possédait en intelligence ce qui lui manquait pour la beauté. Ils ne se laissent croître que la partie inférieure de la barbe; ils ne se rognent d'ongles que celle du doigt du milieu : les uns portent les cheveux courts, les autres longs & attachés au-dessus de la tête : ils les oignent d'huile de cocos. Notre chirurgien a cru remarquer sur plusieurs les traces de la petite vérole. Souvent ils sont nuds, mais les principaux sont enveloppés d'une grande pièce d'étoffe, qui est aussi le seul habillement des femmes; celles-ci sont plus blanches que les hommes par cette raison, & parce qu'un petit chapeau de cannes garni de fleurs défend leur visage des ardeurs du soleil. Elles ont les traits assez délicats, mais ce qui les distingue est la beauté de leur corps : elles se tatouent les reins & les fesses : & il en est de même des hommes : les deux sexes

ſe percent auſſi les oreilles; tous deux ſont encore de la plus grande propreté. Le caractère de la nation nous a paru être doux & bienfaiſant, & il ne ſemble pas diviſé par des haines civiles. Les maiſons y ſont toujours ouvertes, & les choſes néceſſaires à la vie paraiſſent être communes entre tous. Ils furent avec nous filous habiles, mais d'une timidité extrême. Si nous dénoncions le voleur au chef, celui-ci le pourſuivait à toutes jambes, & s'il pouvait l'atteindre, il lui arrachait ſon vol & lui donnait quelques coups de bâtons: j'ai ſu depuis qu'ils pendaient les voleurs à des arbres.

Ils ſont toujours en guerre avec les îles voiſines, & ils la ſont avec cruauté, tuant tous les hommes, emmenant les femmes eſclaves: ils lèvent à leurs ennemis la peau du menton avec la barbe, & elle leur ſert de trophée. Il eſt rare qu'un chef décide ſans ſon conſeil; il paraît obéi de tous ſans replique.

Nous avons vu chez eux des ſtatues de bois; mais la ſeule cérémonie que nous y ayons remarquée regardoit les morts, dont ils conſervent long-temps le cadavre ſur une eſpèce d'échaffaut couvert, où leurs femmes vont pleurer une partie du jour; elles oignent

d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. *Il dort*, disent-elles. Lorsqu'il ne reste plus que le squelette, on le transporte à la maison, & alors un homme considéré dans la nation, couvert d'ornemens recherchés, vient y exercer son ministère sacré. Par les discours d'Aoutourou, nous avons compris que les prêtres avoient chez eux une grande autorité, qu'ils admettent un Dieu nommé *le roi du soleil & de la lumière*, qu'ils ne représentent par aucune image matérielle; qu'ils ont d'autres divinités, les unes mal-faisantes, les autres bienfaisantes, qui président au bon, au mauvais succès des actions, qu'ils prient le soir & le matin; que quand la lune présente un certain aspect qu'on appelle *lune en état de guerre*, ils lui offrent des victimes humaines. Ils saluent ceux qui éternuent, en disant; *que le bon Eatoua te réveille*, ou *que le mauvais Eatoua ne t'endorme pas*. La polygamie y paraît générale; une douce oisiveté y est le partage des femmes, & le soin de plaire y est leur plus sérieuse occupation; mais elles doivent à leurs époux une soumission, une fidélité entière; ils veulent bien permettre que leurs femmes se livrent à d'autres; non qu'elles se le permettent. Une fille y vit sans gêne; en

cédant à ſes ſens elle eſt applaudie, & le nombre de ſes amans heureux ne l'empêche pas de trouver un mari : l'influence du climat, la ſéduction de l'exemple, tout les invite au plaiſir.

Cette habitude du plaiſir donne aux Taitiois du goût pour la plaiſanterie, & une grande légèreté dans le caractère ; tout les frappe & rien ne les occupe : nous n'avons pu fixer leur attention ſur un objet plus de deux minutes : la réflexion ſemble être pour eux un travail inſupportable.

Ils ne manquent pas d'intelligence : on eſt étonné de l'art avec lequel ſont faits leurs inſtrumens pour la pêche ; leurs hameçons ſont de nacre auſſi délicatement travaillée que s'ils avaient le ſecours de nos outils, leurs filets ſont les mêmes que les nôtres ; nous avons admiré la charpente de leurs vaſtes maiſons, la diſpoſition des feuilles de latanier qui en forment la couverture, la conſtruction de leurs grandes pirogues, leur manière de les rendre propres à les tranſporter dans les îles voiſines, en les liant enſemble côte à côte. Une herminette eſt le ſeul outil qui ſerve à ces ouvrages, & ſon tranchant eſt d'une pierre noire très-dure : ils emploient pour percer le bois

des morceaux de coquillages fort aigus.

La fabrique de leurs étoffes n'eſt pas le moindre de leurs arts. Elles ſont tiſſues de l'écorce d'un arbuſte, battue avec un morceau de bois équarri & rayé; ils parviennent à en faire une étoffe très-fine, de la nature du papier : ils en ont de pluſieurs ſortes, mais toutes fabriquées de même.

Ils ont une nomenclature des conſtellations les plus remarquables; ils en connaiſſent le mouvement diurne, & s'en ſervent pour faire quelquefois 300 lieues ſur mer : leur bouſſole eſt le ſoleil pendant le jour, les étoiles pendant la nuit : pluſieurs îles ſont voiſines de la leur à différentes diſtances. Il y en a deux d'inhabitées; ce ſont celles d'*Enoua-motou*, & de *Toupai*; mais elles ſont couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poiſſons & en volailles; on croit qu'elles ſont le domaine des génies, et qu'il en coûte la vie à ceux qui oſent les aborder.

J'ai ſu d'Aoutourou que la diſtinction des rangs étoit fort marquée à Taiti, & la diſproportion cruelle. Les grands ont droit de vie & de mort ſur leurs eſclaves, ſur leurs valets, & peut-être ſur les gens du peuple, dans la claſſe duquel on prend des victimes pour

les sacrifices humains ; le bois dont les grands s'éclairent n'est pas le même que celui dont se sert le peuple : les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons le *saule pleureur* ; il forme leur salle. Les valets y ont des livrées, qui est une espèce de ceinture qui pend immédiatement sous les bras à ceux des chefs, & ne couvre que les simples reins à ceux des nobles. Les femmes ne mangent point avec les hommes ; elles les servent à table.

Le deuil consiste à se couvrir le visage d'un voile, & à porter une coeffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort : toute la nation porte le deuil de ses rois ; celui des pères est fort long : les femmes le portent de leurs maris, les maris ne le portent point de leurs femmes. Ceux qui sont en deuil se font précéder d'esclaves qui portent des espèces de castagnettes dont le son lugubre avertit tout le monde de se ranger.

Dans les maladies un peu graves, tous les proches parens se rassemblent chez le malade, y mangent & le soignent tour-à-tour ; s'il faut saigner, le médecin frappe avec un bois tranchant sur le crane ; par là il ouvre la veine sagittale, qu'il referme avec un bandeau.

La langue de Taiti eſt douce, harmonieuſe, facile à prononcer; on y retrouve pluſieurs mots de la langue de l'île des Cocos. Les mots n'y ſont preſque compoſés que de voyelles ſans aſpiration; il n'y a point de ſyllabes muettes, ſourdes ou naſales, ni cette quantité d'articulations des langues du nord. Auſſi Aoutourou ne put-il apprendre le français, & M. Péreire, qui l'examina attentivement, a reconnu qu'il ne pouvoit phyſiquement prononcer la plupart de nos conſonnes, ni aucune de nos voyelles naſales. Leur langue eſt abondante; elle fournit des expreſſions pour peindre une multitude d'objets même nouveaux.

Le 16 avril 1768, à huit heures du matin, nous étions à environ dix lieues de l'extrêmité ſeptentrionale de l'île Taiti; deux heures après nous apperçumes une terre qui ſemblait former trois îles; c'étoient trois montagnes d'une même île; elle était d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres. Aoutourou la nomme *Oumaitia*, & dit que la nation qui l'habite eſt amie de la ſienne, & que nous y recevrions le même accueil qu'à Taiti.

Deux jours après, nous eûmes la preuve inconteſtable que les habitans des isles de l'Océan pacifique communiquent entr'eux,

même à de grandes distances. L'azur d'un ciel sans nuage laissait étinceler les étoiles. Aoutourou, après les avoir considérées, nous montra l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, & nous dit que c'était sur elle qu'il fallait diriger sa course, pour trouver dans deux jours une terre abondante où il avait des amis : il voulut même en diriger le gouvernail vers cette partie, & ce ne fut qu'avec peine qu'il vit que nous ne le voulions pas. Le lendemain, dès la pointe du jour, il monta au haut des mats & y passa la matinée, regardant du côté de cette terre où il voulait nous conduire. Nous eûmes lieu de voir encore que les Taitiens ont donné des noms aux étoiles brillantes, qu'ils connaissent les phases de la lune; & nous sûmes qu'ils croyaient le soleil & la lune habités.

Pendant tout le mois d'avril, nous eûmes un beau tems, mais peu de vent. Le 3 mai, presqu'à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle terre, & je gouvernai vers sa pointe septentrionale : vers le coucher du soleil, nous reconnûmes trois isles, dont une était plus considérable que les deux autres : lorsque nous nous fûmes approchés de son plus grand côté, qui peut avoir trois lieues, nous

nous vîmes que ſes côtes étaient par-tout eſcarpées, qu'elle n'était qu'une montagne couverte d'arbres juſqu'au ſommet, ſans vallées ni plages, & que la mer y briſait avec force. On y diſtinguait des feux, des cabanes couvertes de jonc, & terminées en pointe, ombragées par des cocotiers; & une trentaine d'hommes qui couraient ſur le rivage. Les deux autres isles n'ont pas plus de demi-lieue chacune, un canal peu large les ſépare de la grande, & leurs côtes ſont auſſi eſcarpées.

J'allais paſſer entre ces petites isles & la grande, lorſqu'une pirogue qui venait à nous me fit mettre en panne pour l'attendre : elle s'approcha, cinq hommes la conduiſaient; ils n'avaient de vêtemens qu'une ceinture, & nous montraient des cocos & des racines. Aoutourou leur parla ſa langue, ils ne l'entendirent pas & ne nous accoſtaient pas. Je fis mettre en mer le petit canot, & ils s'enfuirent. Bientôt d'autres pirogues parurent, & quelques unes étaient à la voile; elles s'approchèrent aſſez pour rendre les échanges praticables, mais aucun inſulaire ne voulut venir à bord : nous eûmes d'eux des cocos, des ignames, une poule d'eau d'un superbe plumage, & quelques morceaux d'une belle

écaille. Ils avaient des étoffes fabriquées comme celle de Taiti, mais moins belles, & teintes de vilaines couleurs rouges, brunes ou noires, des hameçons mal-faits avec des arrêtes de poiſſon, des nattes, des lances: ils préféraient de petits morceaux d'étoffe rouge à toute autre choſe : leur phiſionomie eſt plus ſauvage que celle des Taitiens, & ils cherchaient à tromper dans les échanges.

Ils ſont de ſtature médiocre, agiles & diſpos, leur couleur eſt bronzée ; de la poitrine aux genoux ils ſont peints d'un bleu foncé ; l'un d'entr'eux était plus blanc que les autres : ils ſe coupent ou s'arrachent la barbe : tous avaient les cheveux noirs & relevés ſur la tête : leurs pirogues n'ont ni l'avant, ni l'arrière relevé, mais ils ſont pontés l'un & l'autre, & ornés de cloux dont les têtes ſont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. Leur voile triangulaire eſt compoſée de nattes ; deux de ſes côtés tiennent à des bâtons comme un éventail. Elles nous ont ſuivi aſſez au loin.

Le vent nous manquant pour paſſer entre ces isles, nous continuâmes notre route. A ſix heures du ſoir, nous vîmes une nouvelle terre ſous la forme de trois mondrains élevés.

C'étaient les ſommets d'une belle isle entre-coupée de montagnes & de belles plaines couvertes de cocotiers & d'autres arbres. Nous n'y pûmes découvrir de mouillage. Des pirogues en partirent pour s'approcher de nous; les inſulaires nous invitaient à deſcendre à terre; mais les briſans ne nous le permettaient pas.

Nous vîmes encore une autre terre vers le couchant; elle nous parut élevée: une brume épaiſſe nous la cacha tout le jour, & le lendemain ſeulement nous vîmes vers le nord de celle-là deux autres petites isles de grandeur inégale. Toutes celles que nous voyions ſont à-peu-près dans le même eſpace où Abel Taſman découvrit les isles Amſterdam & ſes voiſines, dans le même ou à-peu-près que l'on place les *isles Salomon*. Je l'appelai l'*Archipel des navigateurs*.

Nous revîmes terre le 11. C'était une isle dont les deux parties élevées étaient jointes par une terre baſſe qui paraiſſait former une baie ouverte; je ne pus en approcher, et je l'appelai l'isle de l'*enfant perdu*. En général nous avons trouvé que, dans cet Océan pacifique, l'approche des terres procure des

orages ; & les tourbillons de vent avec de gros nuages à l'horifon ſont un indice sûr de quelques isles. Ces indices ſont obſervés avec ſoin, parce qu'on ne navige dans ces mers qu'à tâtons, changeant de route dès que l'horiſon paraît moins devant ſoi. La diſette d'eau, le défaut de vivres, la néceſſité de profiter du vent ne nous permettaient pas de ſuivre les règles d'une navigation prudente, & ſe mettre en panne dans l'obſcurité.

Le ſcorbut commençait à reparaître & plus général; il ne reſtait plus de rafraichiſſemens que pour les malades; des maladies vénérienne priſes à Taiti, où peut être elle eſt naturelle, ſe manifeſtèrent. Nous déſirions, & le 22 à la pointe du jour nous l'apperçûmes : c'étaient deux isles. L'une fut nommée de la *Pentecôte*, jour dans lequel elle fut découverte; l'autre eut le nom d'*Aurore* parce qu'on la découvrit dans ce moment. Plus loin nous en vîmes une petite qui fut nommée le *Pic de l'Etoile*. Nous ſuivîmes le rivage de l'isle Aurore. Elle paraît avoir dix lieues de long ſur deux de large : ſes côtes ſont eſcarpées & couvertes de bois. Les montagnes d'une autre isle ſe faiſaient appercevoir au-deſſus d'elle. Après avoir paſſé l'isle *Aurore*, nous découvrîmes

une nouvelle côte qui se prolongeait dans une distance de quinze lieues.

Nous nous approchâmes de l'isle dont les montagnes se montraient au-delà de l'isle Aurore elle en est à trois ou quatre lieues. Sa côte nous paraissait en avoir douze d'étendue, terre haute, escarpée, par-tout couverte de bois. Des pirogues se montraient, mais ne nous approchaient point; nous voyions un grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois; mais on ne voyait point de cabanes. Je débarquai cependant dans cette isle pour y faire ma provision de bois, & tâcher de connaître le pays & d'en tirer des rafraîchissemens. Les insulaires ne s'opposèrent point à nos canots : nous coupâmes du bois, & les gens du pays vinrent eux-mêmes nous aider; ils avaient voulu d'abord s'opposer à notre entrée dans le pays; mais ils s'étaient retirés à mesure que nous avancions, toujours prêt à nous lancer leurs flêches. Ils cessèrent de reculer lorsque le prince de Nassau s'avança seul vers eux; des morceaux d'étoffes rouges avaient établi la confiance. Nous nous mîmes à abbatre des arbres, à chercher des fruits; les insulaires nous en apportèrent; mais ils ne voulaient ni fer, ni cloux, ils refusèrent

d'échanger leurs armes, qu'ils ne quittaient point : ceux même qui n'en avaient pas tenaient des pierres prêtes à lancer ; ils parurent en guerre avec les habitans d'un canton voisin.

Nos bateaux furent chargés de bois & de fruits, & nous nous rembarquâmes. Alors les insulaires s'avancèrent sur le bord de la mer pour nous lancer une grêle de flêches & de pierres, quelques coups de fusil ne suffirent pas pour nous en débarrasser : une décharge nourrie les fit fuir dans les bois. Nous en vîmes de noirs & de mulâtres ; ils ont la lèvre épaisse & des cheveux cotonnés : quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal-faits, & la plupart rongés de lèpre. Ce qui nous fit appeler leur isle, *isle des Lépreux*. Leurs femmes sont dégoûtantes ; les hommes ne couvrent que les parties naturelles ; les femmes ont encore des écharpes pour porter leurs enfans sur le dos ; & sur quelques-uns des tissus qui les composent, nous avons vu de fort jolis desseins d'une teinture cramoisie ; ils n'ont pas de barbe, mais ils se percent les narines pour y suspendre quelqu'ornement ; ils portent au bras des bracelets ou d'ivoire ou d'os, & au col des plaques d'écailles de

tortues : leurs flêches ſont de roſeaux armés d'une pointe d'os fort aiguë ; ils ont encore des ſabres de bois de fer. La plage où nous deſcendîmes eſt au pied d'une montagne couverte de bois & a peu d'étendue ; le ſol y eſt léger & ſans profondeur, les bois ſont ouverts par des routes tracées : on y voit des enclos faits de paliſſades de trois pieds de haut. Nous n'y avons vu que des huttes, où l'on n'entre qu'en ſe traînant ſur le ventre : le peuple paraît miſérable. Le ſon rauque & lugubre d'un tambour ſe faiſait entendre de la montagne. Notre Taitien n'entendait aucun mot de leur langue.

Nous continuâmes notre route d'abord avec lenteur, puis avec un bon vent d'orient. Les courans nous entraînaient au midi : nous découvrions pluſieurs îles : le coup d'œil annonçait un pays riche ; les montagnes ſemblaient indiquer des minéraux. Quelques hommes noirs s'approchèrent dans une pirogue ; mais ils demeurèrent à la portée du mouſquet : d'autres les imitèrent dans leur curioſité & dans leur défiance. Après avoir ſuivi une côte aſſez baſſe & couverte d'arbres, nous vîmes une baie & j'envoyai la reconnaître. Sur les 5 heures j'entendis un des canots faire feu en voguant droit

vers la terre, il s'était mis dans le cas d'être attaqué ; deux flèches, qui lui furent lancées, furent le signal ou le prétexte de sa décharge. Une pointe nous en dérobait la vue, & son feu continuel me déterminait à aller au secours, lorsque je le vis s'éloigner de terre. Les nègres s'étaient enfuis dans les bois, où ils poussaient des cris affreux. Je fis le signal du ralliement, & pris des mesures pour qu'à l'avenir on ne se déshonorât plus par un tel abus de ses forces.

Cette baie, nous dirent les canots, est un amas d'isles qui se croisent, ou la rencontre des canaux qui les séparent : on y pouvait jeter l'ancre, mais non avec une sûreté entière ; d'ailleurs on avait à craindre les habitans, outrés du mal qu'on venait de leur faire ; ils ressemblent à ceux de l'île des Lépreux. Le 27, je résolus de tenter une descente vers une plantation d'arbres alignés, dont le terrain était battu : plusieurs habitans s'y montraient : nos bateaux cherchèrent en vain un lieu tel que nous le demandions ; l'enfoncement que nous avions cru voir n'était qu'un coude de la côte qui revenait vers le nord, & s'étendait à perte de vue ; ces terres étaient très-élevées & présentaient au-dessus des nuages une chaine

de montagnes. Le temps était obscur, & souvent des nuages nous paraissaient être la terre : nous louvoyâmes durant la nuit ; mais les marées nous éloignèrent, & le 19 nous ne vîmes plus de terre.

Je nommai ces îles, l'*Archipel des grandes cyclades*. Elles me parurent être celles que Quiros appella *Terre australe du St. Esprit*. Les géographes auraient-ils deviné lorsqu'ils firent de cette terre un même continent avec la *Nouvelle-Guinée* ? Je voulus m'en assurer. Il s'agissait de suivre le même parallèle pendant l'espace de 350 lieues ; l'état de nos vivres devoit nous en empêcher, & en effet peu s'en est fallu que nous n'ayions été les victimes de notre constance.

Les observations nous prouvèrent que les courans nous avaient beaucoup entraînés vers le couchant ; & j'ai remarqué que lorsque le soleil est dans l'hémisphère austral, ils faisaient un effet contraire.

Ce fut alors que je vérifiai un fait dont j'avais toujours douté, c'est que le domestique de M. Commerson était une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son soin à se cacher pour changer de linge & faire ses nécessités, accréditaient le soup-

çon; son activité infatigable ; son ardeur pour la botanique, qui lui faisait chercher des plantes au milieu des neiges & sur les monts glacés du détroit de Magellan, chargé de vivres, d'armes, de cahiers de plantes le détruisaient. Mais à Taiti, les hommes l'entourèrent croyant que c'était une femme, & elle fut obligée de retourner à bord. *Baré*, c'était son nom, m'avoua qu'elle était une femme, que née en Bourgogne, la perte d'un procès l'avait jetée dans la misère, & lui avait fait prendre le parti de déguiser son sexe ; qu'elle avait servi à Paris un Genevois en qualité de laquais, & qu'un voyage autour du monde avait piqué sa curiosité. Elle sera la première qui l'ait fait : elle n'était ni laide ni jolie, avait 26 à 27 ans, et se conduisit toujours à bord avec la plus scrupuleuse sagesse.

Revenons à notre voyage. Le jour nous forcions de voiles ; la nuit nous en abaissions la plus grande partie, et nous avions raison de le faire. La nuit du 4 au 5 juin, nous faisions voile avec le hunier à la faveur d'un clair de lune, lorsqu'à 11 heures du soir, on aperçut à une demi-lieue des brisans et une côte très-basse : nous nous arrêtâmes et fîmes arrêter l'Etoile, plus lente que nous ; puis le matin

nous allâmes visiter cette terre. C'était un islot de sable, s'élevant peu au-dessus de l'eau, qu'on ne voit qu'à peine à deux lieues de distance, et qui est toujours couvert d'oiseaux. Je l'appelai la *Bâture de Diane*. Le jour nous crûmes en voir encore, mais c'était une erreur : nous suspendîmes notre course pendant la nuit, et au point du jour nous mîmes toutes nos voiles dehors : des morceaux de bois, des fruits inconnus et flottans sur la mer, nous annonçaient la terre. Le 6 je vis une nouvelle bâture, et je portai au nord. Nous avons vu dans cette mer des poissons volans, noirs, à quatre aîles rouges, plus gros que ceux que nous connaissions.

De nouveaux écueils, contre lesquels la mer brisait avec fureur, se présentèrent encore à nous : peut-être s'étendaient-ils au loin de ceux que nous avions vu peu de jours auparavant; il était presque nuit, et nous restâmes en panne. Nous étions au couchant des îles cyclades ; il était prouvé qu'elles ne tenaient point à la Nouvelle Guinée : divers indices nous prouvaient que nous approchions de la Nouvelle-Hollande, qui peut-être n'est qu'un amas d'îles, dont une mer dangereuse et semée d'écueils défend les approches. Les conjectures que nos

découvertes justifiaient me firent cingler vers le nord. Il fallait trouver une relâche ; nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes que pour 40 jours, la viande salée infectait, et nous lui préférions les rats qu'on pouvait prendre ; mais les vents du sud nous abandonnèrent. Le 10 juin une odeur délicieuse nous annonça le voisinage de la terre, et nous la vîmes bientôt : peu de pays nous ont paru plus beaux ; un terrain bas partagé en plaines et en bosquets régnait sur le bord de la mer et s'élevait ensuite en amphithéatre jusqu'aux montagnes, dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la plus élevée était à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays : notre situation ne nous permettait pas de nous arrêter pour la visiter ; nous étions dans un vaste golfe formé par cette terre, et il fallait en sortir ; les vents du sud se relevèrent alors pour nous en ôter l'espérance ; ils nous jetaient vers la terre : à la nuit nous n'étions plus qu'à trois quarts de lieues de quelques écueils : c'est dans cette situation inquiétante que la nuit s'écoula ; le jour vint, et nous réussîmes à nous éloigner ; des pirogues voyageaient le long des côtes, des feux s'y étaient faits remarquer durant l'obs-

curité. Les jours suivans furent affreux: tout fut contre nous, le vent, la pluie, une brume épaisse, une mer très-agitée ; c'était à force de louvoyer que nous parvenions à nous soutenir; la mer était semée d'écueils, & nous étions forcés de fermer les yeux sur les indices de dangers que nous ne pouvions éviter; nous vîmes des poissons qui ne vivent que sur le sable; les vagues déposaient du limon & des goemons sur le vaisseau, et je ne voulus pas faire sonder; en nous prouvant le danger, la sonde n'aurait pu nous le faire éviter.

Enfin le tems devint beau le 16. A six heures du matin nous vîmes la terre, et nous louvoyâmes pour la doubler : le lendemain nous ne la revîmes qu'à 9 heures ; c'était une petite île, et à 4 ou 5 lieues de là on en voyoit une autre que nous nommâmes *Ouessant*, à cause de sa ressemblance avec l'île de ce nom. Nous marchions dans une route que personne n'avait suivie avant-nous, et nous payions cher l'honneur de faire de nouvelles découvertes; notre plus cruel ennemi était la faim : nous fûmes obligés de diminuer les rations de pain et de légumes, et défendre de manger les vieux cuirs dont on enveloppe les vergues. Il nous restait une chèvre, compagne fidelle de nos avan-

tures depuis notre départ des îles Malouines ; et chaque jour elle nous donnait un peu de lait. Ce n'était pas assez, et on résolut de la manger elle-même : le boucher, qui la nourrissoit depuis si long-tems, arrosa de ses larmes la victime qu'il immolait à notre faim ; un jeune chien, pris dans le détroit de Magellan, eut bientôt le même sort.

Le 17, nous fûmes assurés que les courans nous avaient été favorables ; mais ce jour nous vîmes que les brisans s'étendaient bien plus loin qu'on ne l'avait pensé. Le lendemain nous ne découvrîmes de nouveau la terre qu'après midi : alors parurent à nos yeux dix ou onze petites îles, et derrière une terre élevée ; le 19 la même vue s'offrit à nos yeux, le 20 les côtes nous parurent se diriger au levant ; c'était un soulagement pour nous. Le 25, au lever du soleil, nous vîmes une terre extrêmement haute et qui paraissait se terminer par un gros cap, au-delà duquel nous ne vîmes pas de terre. Nous l'appelâmes le cap *de la Délivrance* ; il y avait long-tems que nous le cherchions. Le golfe dont il fait la pointe orientale fut appelé le golfe de la *Louisiade*.

Nous nous étions éloignés de 60 lieues, lorsque le 28 au matin nous découvrîmes vers

le nord deux îles, et une côte longue et élevée. Je résolus d'y chercher un mouillage; nous portâmes sur une anse qui nous paraissait commode, mais le calme nous arrêta. Le 30 j'envoyai visiter plusieurs anses, et je suivis à petites voiles. Les habitans vinrent autour de nous dans des pirogues sans balancier; ils sont noirs, ont les cheveux longs et crépus, de couleur rousse; ils portent des bracelets et des plaques d'une matière blanche au front et au col; ils sont armés d'arcs et de zagaies, et semblaient nous menacer. Je rappelai nos bateaux: ils avaient trouvé par-tout un bon fond, sans y avoir vu de rivière ni de ruisseau. La côte était presqu'inabordable; les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, et le sol y est couvert de bois: dans de petites anses on distingue quelques cabanes.

Notre situation était critique: nous étions au milieu de terres inconnues, et une brume nous cachait celles où je croyais trouver un passage: une forte marée nous y conduisait. Nous entrâmes dans un canal large de 4 à 5 lieues, au milieu duquel la marée a formé un banc où la mer s'élève et brise: je le nommai *Paz Denis*: la côte que nous avions à l'orient s'abaissait et tournait vers le nord;

nous y apperçûmes une jolie baie; nous allions la sonder, lorsqu'un déluge de pluie nous déroba la vue de la terre et du soleil; il fallut attendre quelques heures : enfin nous fîmes reconnaître la baie, et l'on nous fit signal de bon mouillage : nous y avançâmes avec lenteur parce que le vent était faible, et avec crainte parce que les écueils étaient autour de nous : il nous fallut deux heures pour avancer une demi-lieue. Enfin nous nous sentîmes à une certaine distance des terres.

Nos canots s'étaient enfoncés dans la baie, et virent bientôt paraître une dixaine de pirogues, sur lesquelles il y avait 150 hommes armés d'arcs, de lances et de boucliers. Elles sortaient d'une anse où était une petite rivière bordée de cabanes; elles vinrent à force de rames, et se séparèrent en deux bandes pour envelopper les canots; les Indiens poussèrent de grands cris et lancèrent leurs flèches; une décharge ne les arrêta point; une seconde les mit en fuite, et plusieurs se jetèrent à la mer pour gagner plus promptement le rivage. On leur prit deux pirogues, longues, bien travaillées, très-élevées à l'avant et à l'arrière pour servir d'abri contre les flèches : sur le devant de l'une d'elles, une tête d'homme était

sculptée

ſculptée, ſes yeux étaient de nacre, ſes oreilles d'écaille de tortue, ſes lèvres étaient teintes du rouge éclatant. On y trouva avec des armes, des fruits que nous ne connaiſſions pas, des cocos, de l'arèque, des filets artiſtement tiſſus et une machoire d'homme à demi grillée. Ils ſont noirs et ont les cheveux crépus et teints de blanc, de jaune et de rouge; ils ſont nuds, à l'exception d'une nate; leurs boucliers ſont ovales et faits de joncs, ils ſont impénétrables aux flèches. Nous nommâmes la rivière d'où ils étaient ſortis, *rivière des Guerriers*, l'île et la baie reçurent le nom de Choiſeuil.

Nous crûmes devoir continuer notre route; nous ſortîmes du canal, et découvrîmes au couchant une côte longue et montueuſe dont les ſommets ſe perdaient dans les nues. Sa pointe ſeptentrionale s'abaiſſe et forme un cap remarquable, que nous nommâmes *cap l'Averdi*. Les nuages qui couvraient les ſommets des terres ſe diſſipèrent au coucher du ſoleil, et nous laiſſèrent voir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuſe. Le 4 juillet nous vîmes une côte plus occidentale, plus baſſe que le cap l'Averdi: derrière on en voyait encore une plus élevée. Nous cherchâmes à

nous approcher de la moins élevée ; trois pirogues s'en détachèrent, et s'arrêtèrent à une portée de fusil, et ce ne fut qu'avec peine que nous les déterminâmes à s'approcher davantage : des bagatelles leur donnèrent de la confiance : ils nous criaient *bouca*, *bouca*, *onellé*, en nous montrant des noix de cocos, et nous criâmes comme eux, ce qui leur fit plaisir : ils nous firent signe qu'ils allaient chercher des cocos, et nous leur applaudîmes. A peine furent-ils éloignés de 20 pas que l'un d'eux nous lança une flèche, et ils s'enfuirent ; nous dédaignâmes de les punir.

Ces noirs sont absolument nuds ; ils ont le corps peint, les oreilles percées et fort allongées : ils font usage du bétel, qui rougit leurs dents : leurs pirogues sont sans balanciers & ont l'avant et l'arrière peu élevé. Nous nommâmes cette île *Bouka*, elle paraît être très-peuplée ; une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers & d'autres arbres, nous offrait la plus agréable perspective ; j'aurais desiré y trouver un mouillage, mais un courant rapide & les vents nous en éloignaient : nous comptions n'être pas loin de la nouvelle Bretagne, où nous nous étions résolus de relâcher.

Le 5, nous vîmes deux petites îles, & plus loin une troisième plus considérable ; la côte en était élevée & renfermait plusieurs baies. Nous n'avions plus ni eau, ni bois, & je résolus de m'arrêter ici. En nous en approchant nous découvrîmes une nouvelle terre haute & de belle apparence : j'envoyai chercher un mouillage sur la première, on y en trouva un & nous y vînmes jeter l'ancre. Un îlot & une pointe forment en ce lieu un véritable port à l'abri de tous les vents, l'entrée en est aisée, le débarquement magnifique, sur un sable fin, sans aucune roche ni vague ; l'intérieur, dans un espace de 400 pas, renfermait 4 ruisseaux ; nous en prîmes un pour la fregatte, un pour l'Etoile pour y faire de l'eau, un troisième fut destiné aux lessives : le bois se trouvait au bord de la mer, il y en avait de plusieurs espèces, toutes étaient bonnes à brûler, & quelques-unes étaient superbes pour des bois de construction : les environs étaient inhabités, ce qui nous assurait la paix & la liberté des promenades. Ces avantages étaient compensés par des inconvéniens ; car on n'y trouvait ni cocos, ni bananes, & rien de ce qu'on pouvait tirer d'un pays habité. Nous trouvâmes sur les bords d'une petite

rivière, à un tiers de lieue du port, une pirogue & deux cabanes : la première était légère & en bon état : à côté on voyait les débris de plusieurs feux, de gros coquillages calcinés et des têtes de sangliers. On crut entendre des cris d'hommes dans les montagnes ; ce n'était que le gémissement d'un gros ramier huppé d'un plumage azuré : nous y vîmes encore une partie d'une inscription anglaise sur un morceau de plaque de plomb. Nous y examinâmes plus attentivement la côte ; & à deux lieues de là, nous trouvâmes une baie étroite & profonde, où se rendait une belle rivière ; quelques arbres sciés ou abattus nous frappèrent, & nous vîmes bientôt l'arbre où l'inscription avoit été clouée : il était gros, sur la rive droite de la rivière, au milieu d'un grand espace ; les clous étaient encore au tronc : les rejetons d'arbres coupés nous persuadèrent qu'il n'y avait pas plus de 4 mois. (C'était le Swallow qui avait relâché ici.) Pendant tout le tems que nous fîmes ces recherches la pluie fut continuelle, & il faisait un grand vent qui ne pouvait parvenir jusqu'à nous. Nous accélérâmes nos travaux autant qu'il nous fut possible : nous avions cherché vainement des fruits ; nous ne trouvâmes dans les bois

que quelques lataniers & des choux palmiſtes en petit nombre, & il fallait les diſputer à d'énormes fourmis, dont les eſſaims ſont innombrables. On y vit cinq ou ſix cochons tharons ou fangliers, mais nous n'en pûmes tuer aucun, & c'eſt le ſeul quadrupède que nous y ayons vu, quoiqu'on ait cru encore y diſtinguer les traces d'un chat tigre.

Nous y avons tué des pigeons, dont le plumage eſt vert-doré; ils ont le cou & le ventre gris-blanc, & une petite crête ſur la tête; il y a auſſi des tourterelles, des veuves, des perroquets, des oiſeaux couronnés, & une eſpèce d'oiſeaux dont le cri reſſemble à l'aboiement d'un chien. Il y avait des tortues, mais ce n'était pas le tems de leur ponte. Tout le pays eſt montueux, le ſol léger, recouvrant à peine le rocher; cependant il nourrit de beaux & grands arbres; on y trouve le bétel, l'aréca, le beau jonc des Indes, qui croît dans les lieux marécageux, le poirier: en général il eſt peu riche en plantes, & rien ne prouve qu'il ait été habité à demeure.

Enfin le tems, qui nous avait accablé de pluies continuelles jointes à une chaleur étouffante, devint beau, & nous l'employâmes utilement pour finir nos travaux & obſerver

une éclipse du soleil. Mes travaux finis, je fis aider à ceux de l'Etoile, à laquelle il fallut donner un lest avec des masses de gros bois; nous partageâmes nos farines, nos légumes; ces derniers se trouvèrent encore en moindre quantité que nous ne le croyions, & il fallut diminuer la ration. Officiers, soldats, matelots, tous étaient réduits à une part égale. Nous nous hâtions de sortir de ce lieu infesté d'animaux dangereux; on y tuait chaque jour des serpens, des scorpions, des insectes longs comme le doigt cuirassés sur le corps, ayant six pattes & une longue queue; on m'en apporta un autre long de trois pouces de la famille des mantes, presque toutes ses parties sont composées d'un tissu qu'on prend pour des feuilles; chacune de ses ailes est la moitié d'une feuille, qui devient entière quand ses feuilles sont rapprochées, le dessous de son corps est d'une feuille plus morte que le dessus; il a deux antennes & six pattes, dont les parties supérieures sont aussi des portions de feuilles. On y trouvait de belles coquilles. On recueillit divers marteaux dans l'isle qui ferme la baie, & nous lui en donnâmes le nom; mais une espèce de serpens ayant mordu un matelot, que nous eûmes de la

peine à sauver, on mit plus de prudence dans ses recherches. La guérison du matelot étonna le Taitien, qui souvent admirait l'effet de nos armes, & malgré la prévention qu'il avait pour son pays, il disait souvent : *si de Taiti.*

Le 19; nous fûmes en état de partir, mais la pluie, les tonnerres, la tourmente nous retinrent. Trois jours après nous ressentîmes un tremblement de terre; il dura deux minutes : la mer agitée haussa & baissa plusieurs fois. C'était sans doute la saison des orages pour ce pays; ils ne discontinuaient pas. Forcés de rester, nous fîmes des caravannes pénibles dans les forêts, & souvent nous revenions les mains vuides, nous y trouvâmes pourtant des pommes de mangle des prunes monbin, & un lierre aromatique qui parut utile pour le scorbut. Nous vîmes aussi une cascade magnifique qui nous fit admirer les groupes saillans dont les gradations presque régulières précipitent & diversifient la chûte des eaux, & ces massifs variés qui forment cent bassins inégaux, où sont reçues des napes de cristal coloriées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont le pied dans ces bassins mêmes.

Cependant notre situation empirait chaque

jour, le nombre & les maux de nos ſcorbutiques augmentaient ; il fallait s'éloigner, & nous ne pouvions ſortir par les orages continuels. Enfin le 24 il fit beau tems ; nous nous hâtames de nous préparer ; mais le calme nous retint juſqu'au ſoir, qu'une briſe nous aida à ſortir de ce port, auquel nous avions donné le nom de *Praslin*. Nous ſuivîmes les ſinuoſités de la terre, que tout nous annonçait être la nouvelle Bretagne : nous crûmes reconnaître la baie que Dampier appelle de *St. George* : c'était à ſa partie nord-eſt que nous avions mouillé ; mais Dampier au moins y trouva un canton habité & riche en fruits : nous étions tombés dans un déſert.

La côte rondiſſait inſenſiblement, & bientôt nous vîmes des isles qui ſe ſuccédaient ; je paſſai entr'elles & la nouvelle Bretagne, terre élevée, entre-coupée de belles baies, & où des feux nous annonçaient des habitans. Je fus encore obligé de retrancher une once de pain à nos rations : le peu qui nous reſtait était gâté, & dans un autre tems nous les aurions jetées à la mer, mais dans ces circonſtances il fallait tout manger. Le préſent aurait pu ſe ſupporter ; mais la vue de l'avenir était affreuſe. Cependant tous ſupportèrent

leurs maux avec patience & avec courage: les matelots danſaient le ſoir comme s'ils ne ſouffraient pas & n'avaient rien à craindre.

Les vaiſſeaux marchaient avec lenteur; nous ne perdîmes de vue la nouvelle Bretagne que le 5 Août : nous avions reçu une viſite de ſes habitans, qui s'avancèrent à quelque diſtance dans leurs pirogues : ils ſont grands, & paraiſſent agiles & robuſtes; ils ſont noirs, à cheveux laineux, quelquefois poudrés de blanc, ils portent la barbe longue, & couvrent leur nudité avec une feuille d'arbre. Ils nous invitaient à venir à terre, & nous à venir à bord, & ni eux, ni nous ne cédèrent aux invitations : nous leur jetâmes des morceaux d'étoffes, & ils nous remercièrent en nous lançant une pierre qui ne put nous atteindre. D'autres vinrent les jours ſuivans, & n'avaient pour but que de nous obſerver, & nous attaquer enſuite. Ils firent pleuvoir ſur nous des pierres & des flêches : une fuſillade les mit en fuite, & ils ne reparurent plus.

Les marées nous enlevaient une partie du chemin que nous faiſions lentement. Le 4, je crus reconnaître les isles Matthias & l'Orageuſe. La première, haute & montueuſe, s'étend à huit à neuf lieues au nord oueſt;

la dernière n'a pas plus de trois ou quatre lieues de long. Nous en vîmes une troisième petite & basse. Les marées nous parurent prendre un cours différent, & nous en conclûmes que nous étions au-delà de la nouvelle Bretagne & du cap *Solomaswer*, qui en forme la pointe septentrionale.

Nous cinglâmes au couchant par un joli frais sans voir de terre; mais le 8, nous en découvrîmes une qui était basse, plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres, partagée par des bancs de sable: nous y vîmes beaucoup de cocotiers & beaucoup de cabanes hautes, presque quarrées & bien couvertes, plus grandes, plus belles que les cabanes de roseaux, un grand nombre de pirogues était occupé de la pêche, & aucune ne se dérangea pour nous: nous la nommâmes *isle des Anachorettes*.

Quelques nuages fixes nous firent soupçonner quelques terres au midi, & bientôt après nous découvrîmes deux petites isles, puis des ilots ras & couverts de bois, entre lesquels il nous fallut passer; je nommai cet archipel d'ilots l'*Echiquier*: nous cherchâmes à l'éviter encore en portant au midi, le calme & la nuit vinrent augmenter notre embarras:

nous la passâmes incertains si nous ne serions pas le lendemain sur les rochers qui bordaient les côtes : je fis sonder plusieurs fois, & l'on ne trouva point de fond ; heureusement il se leva vers minuit un vent léger du nord qui nous servit un peu, & qui se renforçant avec la hauteur du soleil nous tira de ces écueils, qui nous parurent inhabités.

Le 11, nous apperçûmes une côte élevée qui nous parut être celle de la nouvelle Guinée : on s'en assura quelques heures après ; C'était une terre montueuse ; nous la suivîmes à dix lieues de distance : les courans semblaient nous être devenus favorables. Nous remarquâmes deux pics élevés, que nous nommâmes les *deux Cyclopes* ; de petites isles se montraient de tems en tems ; des vents réguliers & opposés régnaient alternativement sur la mer, & enflaient faiblement nos voiles. Le 15, nous vîmes une montagne qui dominait sur les autres, & nous l'appelâmes le *Geant Moulineau* ; au-dessous était une isle basse à laquelle nous donnâmes le nom de *Nymphe Alie*. Nous trouvâmes des courans qui nous entraînaient vivement vers le nord ; l'eau y paraissait couverte de troncs d'arbres flottans, de fruits & de goemons, & comme il n'y

avait pas de fond, nous soupçonnâmes qu'ils étaient causés par quelques grandes rivières dans le continent, ou d'un passage qui coupe la nouvelle Guinée.

Le 16 il ne fit qu'un vent léger & variable; & il se passa presque tout entier à attendre l'Etoile, que le courant maîtrisait : le 17 fut très-orageux; un déluge de pluie y fut accompagné de tonnerres effroyables : les six jours qui suivirent furent aussi malheureux. Le 18 nous vîmes une île élevée à la distance de 12 lieues. Avec quelle impatience nous supportions ces lenteurs ! Il faut avoir vu la faim dévorante attendre pour vous consumer que quelques jours soient écoulés encore pour le sentir. Le 20 nous passâmes une seconde fois la ligne; deux jours après nous vîmes une côte plus élevée que toutes celles que nous avait offertes la nouvelle Guinée. La crainte de nous égarer dans un dédale d'îles nous obligea de la suivre à quelque distance, jusqu'à ce que nous eussions vu le cap Mabo, qui la termine. Le 22 nous repassâmes la ligne, & fûmes voisins de deux petites îles basses, que j'envoyai visiter, comptant y trouver des rafraîchissemens; on n'y trouva rien : les arbres ne portaient aucun fruit dont on pût se nourrir.

Nous découvrîmes une grande île vers le couchant, & je voulus passer entre la terre & elle ; mais je l'essayai en vain, il fallut y renoncer : le passage me parut avoir huit lieues de large, & il paraît très-beau : il fallut suivre encore les côtes de cette nouvelle terre. Nous passâmes sur un bas fond qui ne fit que nous effrayer ; il nous parut que c'était un banc de corail, sur lequel nous passâmes sans danger. La côte s'étendait à plus de vingt lieues ; mais en suivant cette route, nous nous trouvâmes environnés de rocs : c'est dans cette situation que nous perdîmes notre maître d'équipage, nommé Denys : c'étoit un homme instruit, et plein d'honneur : le scorbut le fit périr : quarante-cinq autres personnes en étaient atteintes, & le vin & la limonade en suspendaient seuls les progrès.

Le 25 nous nous trouvâmes encore enclavés dans des terres : trois passages s'offraient à nous, & le seul que je ne voulais pas tenter était le seul où le vent nous permettait d'entrer : sans-doute nous nous trouvions dans l'île des Papons ; il fallait éviter de tomber dans les golfes profonds de Gilolo, en portant trop au nord. Nous trouvâmes fond vers les onze heures ; nous venions de passer la ligne

pour la quatrième fois. A six heures du soir le vent nous permit de tenter un des passages que je préférais ; la lune vint éclairer notre course lente pendant la nuit, et le courant nous favorisa encore : bientôt nous fûmes dehors du canal, qui peut avoir deux ou trois lieues de large, et que nous nommâmes le passage des Français.

Le 26, nous passâmes encore la ligne ; puis nous découvrîmes d'autres îles : le lendemain, au lever du soleil, nous en vîmes une peu élevée, qui paraissait longue de deux lieues. Un gros mondrain escarpé, & d'une hauteur remarquable, que nous nommâmes le *Gros Thomas*, se fit voir du matin à deux lieues de distance ; près de lui sont des îlots : les courans cessaient de nous porter au nord, & nos observations nous plaçaient au midi du cap *Mabo*. Où donc est ce cap ? Le lieu où on le place n'est sans doute que l'Archipel nommé par Roggewin les *Mille Isles* ; & si la nouvelle Guinée n'est elle-même qu'un amas d'îles, quelle est celle qui le forme ? Sera-ce la plus occidentale ?

Le 27 nous découvrîmes cinq à six nouvelles îles, que nous ne revîmes plus le lendemain. Nous en apperçûmes cinq autres, sur lesquelles

nous courûmes, & l'Étoile y envoya un canot pour reconnaître s'il y avait quelque mouillage & quelques productions intéreſſantes. Il ne trouva dans les deux qu'il viſita aucune trace d'habitation, ni de fruits : il allait ſe retirer, lorſqu'il vit un nègre s'approcher dans une pirogue : il avait un anneau d'or à ſon oreille, & pour armes deux zagaies. Il aborda le canot ſans crainte ni ſurpriſe ; on lui demanda à boire & à manger : il offrit de l'eau, & une eſpèce de farine ; on lui donna un mouchoir, un miroir & d'autres bagatelles ; il rit en les recevant, & ne les admira pas. On le quitta sans en tirer rien de plus. Ces îles furent, diſent les Hollandais, au nombre de sept ; un tremblement de terre en abyma deux. Les arbres & les plantes y ſont les mêmes que ſur la nouvelle Bretagne : nos gens y prirent une tortue de 200 livres.

Le 30 nous apperçûmes une île conſidérable ; c'étoit l'île de *Céram*, terre élevée ſur laquelle des montagnes énormes s'élèvent de diſtance en diſtance ; des feux nombreux prouvent qu'elle eſt bien habitée : nous en ſuivîmes la côte ſeptentrionale. Le premier ſeptembre nous nous trouvâmes à l'entrée d'une baie ; je mis pavillon Hollandais, & je

fis une faute sans le savoir ; nous fîmes fuir deux pirogues que nous voulions appeler : c'est que les habitans ayant chassé les Hollandais de presque toute cette île, sont en guerre perpétuelle avec eux. Un vent frais nous fit continuer notre route. Le terrein du fond de la baie est bas et uni, entouré de hautes montagnes ; nous doublâmes une des îles qu'elle renferme, et qu'on nomme *Bonao* ; nous louvoyâmes entre cette île et celle de *Kalang* et *Manipa*, cherchant à pénétrer entre le midi et le couchant. A dix heures du soir, des feux nous annoncèrent une nouvelle île, c'était celle de *Boero*, où j'avais dessein de m'arrêter : avec quelle joie nous découvrîmes au lever de l'aurore l'entrée du golfe de Cajeli, où les Hollandais ont un établissement ! Personne n'étoit exempt du scorbut parmi nous, & huit jours de plus auraient fait périr le plus grand nombre d'entre nous : les vivres qui nous restaient étaient si pourris, que les momens les plus cruels de la journée étaient ceux où la cloche appeloit pour prendre les alimens malfaisans. Dès le milieu de la nuit une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les îles Moluques sont couvertes, s'était fait sentir au loin, & nous avait fait

preſſentir la fin de nos maux. L'aſpect d'un bourg aſſez grand, des vaiſſeaux à l'ancre, des beſtiaux errans dans les prairies, cauſèrent des tranſports que je ne puis dépeindre.

Nous arborâmes pavillon Hollandois, & précédé par un canot qui ſondait, nous entrâmes à pleines voiles dans le port, & nous vînmes mouiller devant pluſieurs maiſons hollandaiſes. A peine avions-nous jeté l'ancre, que deux ſoldats Hollandais, ſans armes, & dont l'un parlait français, vinrent nous demander quels motifs nous amenaient dans le port: j'envoyai un officier pour l'expliquer au réſident du comptoir. Des traités interdiſaient l'entrée des ports des îles Moluques aux étrangers, & le réſident fut embarraſſé : il m'envoya l'ordre exprès du gouverneur d'Amboine; & me pria de lui donner par écrit mes motifs, afin qu'il pût juſtifier ſa conduite en nous recevant ici. Sa demande était juſte, & je lui donnai une dépoſition ſignée de nos beſoins & de notre état. Il fit alors contre fortune bon cœur : j'étais deſcendu à terre; il nous reçut à merveille, nous invita à ſouper, & la manière dont nous y fîmes honneur lui fit mieux ſentir que notre écrit de quelle ſituation nous ſortions. Ce ſouper fut un des plus

délicieux instans de nos jours, d'autant plus que nous avions envoyé à bord de quoi y faire bonne chère.

Nous réglâmes qu'on donnerait du cerf à l'équipage, pendant notre séjour, des légumes pour les malades, du riz, au lieu de pain, qu'on n'avait pas; qu'on nous donnerait dix-huit bœufs à notre départ, & de la volaille. Tout appartenait ici à la compagnie, gros et menu bétail, grains & denrées de toute espèce : les habitans nous ont vendu de la volaille, des chèvres, du poisson & des fruits; mais cet argent rentre bientôt dans les mains de la compagnie, contre des hardes fort simples & fort chères. Le résident seul a le droit de chasser au cerf.

Le 3 septembre nous établîmes nos malades à terre; nous envoyâmes successivement la plus grande partie de nos gens pour se promener & se divertir à terre : nous fîmes nos provisions; nous séparâmes nos vaisseaux; le plus beau tems du monde y facilita nos travaux; nous parcourûmes le pays : il est charmant, entrecoupé de plaines, de bosquets, de côteaux, dont les vallons sont arrosés par de jolies rivières : on y voit beaucoup de cerfs que les Hollandais y ont apporté, des

sangliers, & quelques espèces de gibier à plume.

L'isle *Boero* ou *Bouro* a 18 lieues du levant au couchant, & treize du nord au midi. *Cajelli* est au fond d'un golfe dans une plaine marécageuse, entre les rivières de *Soweil* & *Abbo* : la loge Hollandaise & 14 habitations indiennes forment le bourg : une enceinte de palissades, garnie de six canons de calibre, y est appelée *Fort de la Défense* : la garnison est composée d'un sergent & 25 hommes, dans toute l'isle il n'y a pas 50 blancs : des nègres y cultivent le riz.

Les habitans sont *Maures* ou *Alfouriens*. Les premiers, soumis aux Hollandais, sont vilains, paresseux, poltrons; ils se lavent, ne mangent point de porcs, prennent plusieurs femmes, dont ils sont jaloux, & se nourrissent de sagu, de fruits & de poissons; leurs Orencaies sont divisés; & c'est par les haines que la compagnie fomente, qu'elle assure l'esclavage de tous. Les Alfouriens sont indépendans, méprisent les babioles, instrumens de sujettion, habitent épars dans les montagnes, vivent de sagu, de fruits, de chasse, & ne sont point ennemis des Hollandais, qui les ménagent.

On n'y voit plus d'épiceries : des bois d'ébène noirs & blancs, d'autres bois recherchés pour la menuiserie, du poivre, sont les seuls objets que la compagnie en retire. Là croissent le cocos, la banane, la pamplemousse, le citron, l'orange amère & quelques ananas ; on y cultive l'orge & le *sago borneo* ; une multitude d'oiseaux & d'un plumage charmant habite ces bois : on y trouve le *Karguroo* ou grand *gerbo*, d'énormes chauve-souris, des serpens qui peuvent avaler un mouton, & ce serpent qui du haut des arbres se darde dans les yeux des passans qui regardent en l'air. L'Abbo, la plus grande rivière du pays, y est par-tout couverte d'arbres touffus & infestée de crocodiles énormes, qui enlèvent des hommes même durant la nuit.

Le Résident y vit en souverain ; il a cent esclaves pour le service de sa maison, qui est jolie, élégamment meublée, entourée de jardins & arrosée par un ruisseau : une allée d'arbres y conduit du bord de la mer. Son possesseur en agit avec nous en homme franc & généreux. Aoutourou admirait toutes les richesses de cette isle ; il nous demandait si Paris était aussi beau que ce comptoir ; il y fit entendre qu'il était chef de son pays, &

qu'il voyageait pour ſon plaiſir avec ſes amis. Les vivres que nous embarquâmes ici ſont d'une bonne qualité : le bœuf & le mouton y ſont meilleurs qu'en aucun autre pays chaud, & la volaille y eſt de la plus grande délicateſſe : ſon beurre eſt eſtimé ; mais nous y payâmes tout aſſez cher. Nous ne reſtâmes que ſix jours dans cette isle, & la guériſon des ſcorbutiques y fut très-avancée. La fin de la mouſſon d'Eſt nous força de partir pour Batavia.

Cette isle avait eſſuyé trois tremblemens de terre cette année ; mais ils n'avaient pas eu des ſuites funeſtes. Quelquefois ils anéantiſſent des isles & des bancs de ſable connus, quelquefois ils en créent où il n'y en avait pas.

Ce fut le 7 que nous mîmes à la voile : nous eûmes aſſez de peine à retirer notre ancre de la vaſe colante qui fait le fond du port, mais enfin nous fûmes en marche à onze heures. Nous avions encore à traverſer une mer ſemée d'écueils & de difficultés, & nous n'en avions point de carte exacte. Je réſolus de paſſer au nord de Boero pour aller chercher le détroit de Bulton.

Le 9, nous vîmes l'isle *Xullabeſſie*, qui eſt peu conſidérable, mais où les Hollandais

ont un comptoir dans une redoute nommée *Claverblad* ou le *Trefle*. Sa garnison est de 25 hommes : ce fut ce jour encore que nous vîmes les dernières terres de Boero : les courans nous portaient au couchant ; c'était plus au midi que je tendais pour trouver le détroit de Button, le passage le moins dangereux dans cette saison.

Le 11, nous découvrîmes la terre : c'était l'isle *Wawoni*, qui forme une des entrées du détroit que nous cherchions, & nous l'embouquâmes avec un petit vent frais ; il faut suivre la côte de *Bouton*, dont la pointe septentrionale est d'une hauteur moyenne & hachée en plusieurs mondrains : la pointe de *Wawoni* qui lui est opposée est basse, assez unie & se prolonge au couchant. Alors on voit la terre de *Calibes* : à mesure qu'on avance on voit la côte de *Bouton*, taillée en caps ronds & en petites anses : deux rochers y présentent l'aspect de deux navires à la voile. Derrière, nous vîmes une embarquation en forme de coffre quarré qu'une pirogue traînait à la remorque en cheminant à la voile & à la rame : on nous dit que c'était un bateau d'Indiens forbans, qui cherchait à faire des prisonniers pour les vendre ; ils

nous évitèrent. La marée vers les deux heures après midi baignait le pied des arbres sur la côte; demi-heure après nous passâmes devant un pont superbe qui est sur la côte de Célèbes, qui offre un tableau varié de plaines basses, de côteaux & de montagnes. La verdure l'embellissait; tout y annonce une contrée riche. Bientôt après nous vîmes l'isle *Pengasani* & le canal semé d'islots qui la sépare de Célèbes, dont les hautes montagnes la couronnaient encore. Cette longue isle de Pengasani, basse, unie, couverte de beaux arbres, continue le détroit avec Bulton. La marée nous étant devenue contraire, nous jetâmes l'ancre sur 27 brasses, dans un lieu d'où nous n'apercevions ni entrée, ni sortie; & nous passâmes ainsi la nuit qui fut très-belle. La largeur du canal varie de 7 à 10 milles : des deux côtés nous voyions des feux; mais ceux de Pengasani, plus nombreux, annonçaient plus de population.

Le matin, des pirogues vinrent nous apporter des poules, des œufs, des bananes d'un goût exquis, des perruches & des calakois; ils prenaient en échange de l'argent de Hollande & des couteaux à manches rouges. Les Indiens venaient de Bulton, d'une

peuplade dont les environs étaient défrichés & séparés par des fossés, où l'on voit des habitations rassemblées en hameaux, & d'autres solitaires au milieu des champs : on y cultive le riz, le maïs, les patates & autres racines, ils ont aussi des cocos, des ananas, des citrons & des pommes de mangles. Les hommes y sont basanés, petits & laids; leur langue est le Malais; leur Religion le Mahométisme : ils vont chercher de la muscade & des clous à Ceram & à Banda. Nous nous éloignâmes lentement de ces lieux; nous parvînmes à un passage qui n'a pas plus de 4 milles de large, formé du côté de Bulton par une pointe saillante & basse, qui laisse au nord un grand enfoncement où trois isles peuplées sont dispersées, & du côté de Pengasani par 7 ou 8 islots couverts d'arbres. La côte de cette isle s'élève ici en amphithéâtre bordé par une terre basse : les habitations sont sur la croupe des monts.

Le 14 septembre, nous avançâmes dans le détroit, où nous vîmes arriver plusieurs pirogues : l'une d'elles portait pavillon Hollandais, & portait un Orencaie ou Chef; toutes les autres se retirèrent devant elle. Nous cherchions à nous avancer dans le détroit, mais

le vent était trop faible : j'en fis sonder les bords, & j'appris que c'était le long de la côte de Bulton qu'on trouve moins de danger, & les bons mouillages : on y voit des baies qui doivent former de superbes ports. La nuit fut belle & calme; le matin une brise légère nous fit avancer de quelques milles, puis nous nous fîmes remorquer par nos canaux; nous passâmes devant deux magnifiques baies; mais au pied de terres élevées on trouve rarement du fond; nous ne découvrions point encore d'issue; les terres des deux bords se croisent & paraissent former une profonde baie, non un canal. Vers le soir, il fallut jeter l'ancre.

Nous prîmes un pilote Indien pour nous guider dans la passe étroite qui termine le détroit que nous ne découvrions point, & qui parut bientôt à nos yeux : le 17, nous nous fîmes remorquer & gagnâmes l'embouchure du passage; mais là le courant nous fut contraire; nous luttâmes en vain contre lui, il fallut enfin jeter l'ancre; & dans cette situation les pirogues nous environnèrent, chargées de rafraîchissemens, de curiosités, & de pièces de coton. Le vent fraîchit, & nous entrâmes dans la passe. A cinq heures &

demie, le plus étroit était déjà derrière nous; & une heure après, nous mouillâmes dans la baie de Bulton sous le poste Hollandais.

Ce passage ne s'ouvre que lorsqu'on en a parcouru l'espace d'un mille : le premier objet qui frappe du côté de Bulton est une roche détachée & minée par dessous, couverte d'arbustes par dessus. La terre y est médiocrement élevée & couverte de maisons comme le rivage de pêcheries. L'autre côté est coupé à pic; deux entailles y forment comme deux étages dans le rocher : un peu plus loin on voit les deux bords pendans sur le canal ; les côtes offrent cependant un aspect riant. Le passage a demi-lieue de long ; sa largeur varie entre 150 & 400 toises : il faut se tenir au milieu pour n'avoir rien à craindre ; au-delà, les terres de Bulton, plusieurs isles & les côtes de Pengasani présentent les aspects d'un grand golfe ; le meilleur mouillage est vis-à-vis le comptoir Hollandais.

Notre pilote Indien avait été attentif à nous avertir des dangers, des bancs, des mouillages : c'est tout ce qu'il pouvait faire, n'entendant rien à notre manœuvre. Un vieillard fort instruit, que nous crûmes son père, nous visita aussi, & je les renvoyai l'un

& l'autre le soir dans un de nos canots : leur habitation était voisine du comptoir Hollandais ; ils ne voulurent manger que des fruits, mais burent de l'eau de vie, parce qu'elle n'était pas du vin.

Aux premiers rayons du jour, nous fûmes entourés d'un essaim de pirogues qui venaient faire le commerce, & tous s'en trouvèrent bien : nous payions mieux que les Hollandais, & ils vendaient à plus bas prix. Le tillac, & jusqu'aux hunes étaient garnis de volailles, d'œufs & de fruits : ils avaient un grand nombre de catakois, de perruches, & quelques cotonnades plus fines & plus jolies que celles que nous avions vues encore.

Des Orencaies nous firent visite : ils sont bien vêtus ; ils ont des culottes longues, des camisoles avec des boutons de métal & des turbans ; quand ils surent que nous étions Français, ils nous dirent qu'ils offraient leurs hommages à la France, & nous firent présent d'un chevreuil, j'y répondis par un présent d'étoffes de soie. Ils burent de l'eau de vie avec plaisir, & m'offrirent tous les secours qui dépendaient d'eux : c'était ainsi qu'ils avaient traité des vaisseaux Anglais ; ils me dirent que le Roi de Bulton résidait

dans ce canton, & je vis bien qu'ils avaient les mœurs de la Capitale : ils l'appellent *sultan* : c'eſt un deſpote puiſſant ſi le nombre des ſujets fait la puiſſance, car l'isle eſt grande & bien peuplée. Nous les renvoyâmes ivres. Ils nous dirent que leur isle ne fourniſſait pas d'épiceries, & de-là vient ſans doute que les Hollandais n'entretiennent ici qu'un ſergent & trois hommes dans 7 à 8 huttes de bambou ceintes d'une paliſſade : la côte eſt défrichée & garnie de cabanes ; les plantations de cocotiers y ſont fréquentes ; le terrein s'y élève en pente douce ; le bord de la mer eſt tout en pêcheries. La côte oppoſée n'eſt pas moins riante & peuplée.

Notre pilote nous apporta les meilleurs cocos que j'euſſe goûtés ; il m'avertit que le vent s'élèverait vers les onze heures & ſouffle-rait avec force : en effet, vers ce tems les pirogues s'éloignèrent, le vent ſe fit appercevoir, & bientôt nous fit beaucoup avancer malgré la marée. Dès le matin nous avions vu les hautes montagnes de *Cambona*, ſur laquelle eſt un pic dont la tête s'élève au-deſſus des nuages : vers le ſoir, nous vîmes une partie de l'isle de Celèbes, & cinglâmes à toutes voiles pour découvrir celle de *Saleyer*,

& entrer dans le détroit de ce nom formé par cette isle & celle de Célèbes : nous ne la vîmes point dans cette course, parce qu'elle forme vis-à-vis un golfe immense.

Ce voyage était bien différent de celui que nous venions de faire ; la plus grande abondance régnait parmi nous, & le scorbut disparaissait ; nous voyagions sur des côtes connues, habitées, où nous pouvions nous faire entendre : une seule chose nous inquiétait ; c'est que le changement de nourriture avait procuré des cours de ventre qui pouvaient devenir des maladies graves sous ces climats chauds.

Bientôt nous découvrîmes Saleyer, Célèbes, le détroit qu'elles forment, les petites isles qui le resserrent. Après les avoir reconnus, je préférai le canal le plus large ; nous suivîmes la côte de Célèbes ; c'est le plus beau pays du monde : le fond du tableau est formé par de hautes montagnes, d'où jusqu'à la mer règne une plaine immense cultivée partout, & par-tout garnie de maisons. Le bord de la mer forme une plantation suivie de cocotiers : on voyait au loin des troupeaux de bœufs errer dans des plaines riantes, embellies par des bosquets semés de distance en

distance. A midi, nous voyions une grosse bourgade construite au milieu des cocotiers. Trois pointes unies, basses, terminent cette partie de Célebes, & y forment deux baies. Après avoir vainement tenté de me procurer un pilote Malais pour nous diriger dans ce passage, je me fis précéder d'un canot muni d'une sonde. Il y a dans ce détroit quatre isles basses, dont la plus considérable, nommée *Tanakeka*, comme la partie de Célebes qui l'avoisine, peut avoir trois lieues de long : deux s'offraient à nous, l'une entre Tanakeka & les trois autres isles, l'autre entre Tanakeka & l'écueil dangereux nommé la *Lunette*. J'entrai dans ce dernier, & nous réussîmes à les passer sans danger.

Nous poursuivîmes notre route poussés par un vent assez favorable. Nous cherchions les isles *Alambai*, que nous ne vîmes point, & qui sont réunies au nombre de quatre. Nous trouvâmes fond avec la sonde, nous approchions de l'isle *Java*, & par conséquent nous étions hors des pas périlleux qui font redouter la navigation des Moluques, & dont peut-être les Hollandais exagèrent les dangers : les courans sont, ce semble, les plus grands de tous. Il nous a paru que les meil-

leures cartes de cette partie de l'Océan Indien ſont celles de Mr. Danville.

Le 23, on découvrit du haut des mâts la côte ſeptentrionale de l'isle *Maduré*; & peu après la pointe d'*Alany* dans l'isle de Java; l'isle *Mandali* était plus voiſine de nous. Un grand nombre de bateaux de pêcheurs ſe montraient ſur la côte, & nous vîmes paſſer 4 navires Hollandais. Juſqu'ici la côte de Java nous parut peu élevée, mais on apperçoit de hautes montagnes dans l'intérieur. Sur le ſoir du 24, nous nous trouvâmes dans le milieu des isles Carimon-Java. Le 25, nous ne vîmes point la terre, mais ſeulement quelques navires & des pêcheurs; il fit calme tout le jour, & il nous était important de voir la côte avant la nuit, afin de diriger notre route entre la pointe *Indermaye* & les isles *Rachit*. Le ſoleil ſe coucha ſans nous la montrer. Quelques-uns crurent avoir apperçu les montagnes bleues. Dans la nuit, les ſondes nous avertiſſant que nous augmentions en profondeur, je me crus au nord des isles *Rachit*; j'étais loin de compte : le ſoleil levant me montra la côte de Java vers le ſud, & du haut des mâts on vit les isles Rachit dans le nord à 7 lieues de diſtance;

cette erreur venait de mes cartes, qui placent trop au midi la côte de Java, & font le golfe formé par l'isle Mandali & la pointe Indermaye de 13 lieues moins étendu qu'il ne doit l'être. Ne pouvant doubler ce jour les bancs de sable qu'on nomme les bancs périlleux, nous jetâmes l'ancre pour ne pas nous exposer à ces écueils pendant la nuit.

A deux heures du matin nous nous remîmes en route; mais nous ne revîmes la terre qu'à huit heures du matin. Elle était basse & presque noyée: tout le jour fut beau, & le vent favorable; mais à peine on pouvait voir la terre, tant elle s'élevait peu au-dessus de l'eau. Je dirigeai un peu au nord pour éviter les pointes *Sidari*. A trois heures du matin je vis une isle, & craignant d'être plus avancés que nous ne le pensions, je mouillai pour attendre le jour; & en effet la vue des isles *Edam* & *Onrust* nous prouva que nous étions de dix lieues plus au couchant que nous ne l'estimions. Nous découvrîmes bientôt le dôme de la grande église de Batavia, & suivant que les Balises nous indiquaient, nous entrâmes dans la rade, où nous jetâmes l'ancre.

Batavia, suivant notre estime, est sous

le

le 6° 11′ de latitude auſtrale & de 104° 52′ de longitude. Nous avions réſolu d'y reſter le moins qu'il nous ſerait poſſible, parce que la ſaiſon pluvieuſe s'approchait. Nous trouvâmes 13 ou 14 vaiſſeaux dans la rade, dont un portait pavillon Amiral : c'eſt un vieux vaiſſeau qu'on y laiſſe pour cette deſtination, qui a la police de la rade & rend les ſaluts à tous les vaiſſeaux marchands. J'avais envoyé un officier au général ; qu'il ne trouva point ; mais il vit le ſabandar ou l'introducteur des étrangers qui lui donna rendez-vous au lendemain, & offrit de me conduire au général.

J'y allai le lendemain à 6 heures du matin. Il ſe nommait *Vander-Para* : c'était un homme ſimple & poli, qui nous reçut bien, & nous offrit tous les ſecours dont nous pourrions avoir beſoin ; il approuva qu'on nous eût reçus à Boero ; conſentit à ce qu'on mît nos malades dans l'hôpital de la Compagnie, & promit de pourvoir à nos beſoins. Alors nous ſaluâmes la ville de 15 coups ; & la citadelle nous répondit par autant de coups.

Nous fîmes deſcendre nos malades au nombre de 28 ; mes officiers et moi nous nous logeâmes dans une belle & grande maiſon qui appartient à la compagnie, & eſt affermée

à un particulier qui a le privilège exclusif de recevoir les étrangers. On y est logé & nourri pour deux rixdales par jour.

Nous allâmes en corps faire une visite de cérémonie au général; il était dans une maison de campagne, où conduit un chemin magnifique, embelli à droite & à gauche par des canaux d'eau courante. Nous visitâmes aussi le chef de la marine ou *Scopen-hagen*; il est membre de la haute régence, & dans les assemblées il a séance & voix délibérative pour les affaires de la marine: elle occupe une maison délicieuse hors de la ville. Nous eûmes de grands repas à la ville, à la campagne, des concerts; des promenades charmantes; la variété de cent objets nouveaux pour nous réunis ici, le coup d'œil de l'entrepôt le plus riche de l'univers, le spectacle de plusieurs peuples opposés par les mœurs, la religion, les usages, & cependant formant une seule société: tout concourait à amuser nos yeux, à intéresser, à instruire le navigateur & le philosophe. Nous vîmes des comédies chinoises; la déclamation forcée de leurs acteurs est toujours accompagnée de quelqu'instrument. Leurs gestes sont encore plus ridicules; il semble que le commerce & les farces soient nécessaires au peuple chinois.

Rien n'eſt comparable à la magnificence des dehors de Batavia : ils ſont enrichis de maiſons & de jardins ſuperbes, entretenus avec goût, avec la plus grande propreté. M. Mohr, premier paſteur de Batavia, a fait conſtruire dans un jardin d'une de ſes maiſons un obſervatoire qui lui a coûté des ſommes immenſes ; il a tiré d'Europe les meilleurs inſtrumens en tout genre, & y obſerve le paſſage de Vénus.

Mais la ville, quoique belle, ne répond pas à ſes dehors. On y voit peu de grands édifices. Elle eſt bien percée ; les maiſons ſont commodes & agréables ; les rues larges & ornées d'un canal bien revêtu & bordé d'arbres qui ſervent à la promenade, mais entretiennent dans la ville une humidité dangereuse. Les eaux y ſont mal-ſaines : les riches ſont venir à grands fraix de Hollande des eaux de Selſe. Les rues ne ſont point pavées, mais de chaque côté il y a un large & beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques.

On eſt frappé du luxe de cette ville. Toutes les maiſons ſont décorées dans l'intérieur avec beaucoup de goût & de magnificence ; cependant elle eſt moins riche depuis que la compagnie a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui était une ſource abondante

de circulation de richeſſes. Des particuliers qui ont des emplois de cette compagnie, auxquels ne ſont alloués que 1500, 3000, 6000 livres, trouvent le ſecret d'en tirer 30, 40 & juſqu'à 200,000; mais il eſt difficile de ſortir ſa fortune de cette ville, & en général des poſſeſſions hollandaiſes; on y perd toujours beaucoup.

Nulle part les états ne ſont moins confondus qu'à Batavia. Les rangs y ſont aſſignés à chacun; des marques extérieures les conſtatent d'une manière immuable; & l'étiquette eſt ici plus ſévère qu'elle ne le fut dans aucun congrès. La haute régence, compoſée du gouverneur, des conſeillers des Indes, du préſident du conſeil de juſtice & du ſcopen-hagen, domine ſur tous. Après elle marche le conſeil de juſtice; puis le clergé, les employés de la compagnie, ſes officiers de marine, & enfin le militaire. Telle eſt la gradation des états. Les teneurs de livres de la compagnie, les ſous-marchands, y ſont plus eſtimés que les officiers militaires, qui pour s'en rapprocher ſe donnent ou reçoivent des grades qui les aſſimilent aux commerçans. Ainſi le major a rang de grand marchand; le capitaine de ſous-marchand, &c. Mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux grades de l'adminiſtration ſans changer d'état.

Toute la côte de Java, du nord au levant de Batavia, y appartient à la compagnie. Elle a réuni depuis peu à ſon domaine toute l'île de Madwrée, dont le prince s'était révolté contr'elle. Son fils eſt gouverneur de l'île dont il était roi, & peut-être n'y a-t-il guère que le nom de différent. Il en eſt de même de la province de Balionbuam, dont elle s'eſt emparée par la même raiſon. Le reſte de l'île eſt diviſé en pluſieurs royaumes. Tel eſt celui de l'empereur de Java dans la partie méridionale de l'île, le ſultan de *Mataram*, les rois de *Batam & de Tseribon*. Ces derniers ſont au nombre de trois, tous vaſſaux de la compagnie, & ne règnent que par ſa permiſſion, & ſont ſurveillés par une garde européenne qui paraît leur faire honneur. Ils ſont obligés de lui donner leurs denrées aux prix qu'elle a fixé elle-même. Elle en tire du riz, des ſucres, du café, de l'étaim, de l'arrak, & leur fournit ſeule l'opium, dont les Javans conſomment beaucoup.

Batavia eſt l'entrepôt de tout le commerce des Moluques. La récolte des épiceries s'y apporte toute entière: c'eſt ce commerce qui aſſure la richeſſe & l'exiſtence de la compagnie hollandaiſe. Entrons dans quelque détail ſur les îles qui le fourniſſent.

On ne donna d'abord ce nom qu'aux îles de *Ternate*, *Tidor*, *Mothir*, *Machian & Bachian*. Aujourd'hui ce nom s'étend sur Banda, Amboine, Ceram, Boero & autres îles qui produisent des épiceries. La compagnie les divise en quatre gouvernemens principaux, qui sont Amboine, Banda, Ternate & Macassar. D'Amboine relèvent les comptoirs de *Hila*, de *Larique*, de *Manepa*, de *Boero*, d'*Haroeko* & de *Saparoca*. Ce dernier a dans sa dépendance la petite île de *Neeslaw*, qui, avec Saparoca, peut fournir la charge d'un vaisseau de clous. Ce gouvernement entretient 150 soldats, un capitaine, cinq enseignes, deux officiers d'artillerie & un ingénieur.

Banda entretient 300 hommes & 9 officiers: trois postes dépendent de celui-là, *Ouriën*, *Wayer & Pulozyenrhun*, île couverte de muscade, voisine de Banda, sans eau douce & d'un abord difficile. *Arrow* me paraît dépendre de ce gouvernement, & on en retire des perles. *Timor* & *Solor* dépendent immédiatement de Batavia; elles fournissent du sandal. Les Portugais ont conservé un poste à Timor, & il leur est presqu'inutile.

Ternate a quatre comptoirs dans sa dépendance; ce sont ceux de *Gorontalo*, de *Manado*,

de Limbotto & de *Xullabaſſie* : il entretient 250 hommes & onze officiers.

Maſſacar a auſſi quatre comptoirs, *Boelacomba en Bonthain*, *Bima*, *Saleyer* & *Maros*. Il entretient 300 hommes & 10 officiers. On n'y trouve pas d'épiceries ; mais il aſſure le paſſage des Moluques, & ouvre avec Célèbes & Bulton un commerce avantageux. Ces deux grandes îles fourniſſent de l'or, de la ſoie, du coton, des bois précieux, même des diamans, en échange pour du fer, des draps & autres marchandiſes d'Europe ou de l'Inde. On ſait que les Hollandais ont détruit les arbres d'épiceries qu'ils ne pouvaient garder avec facilité. Elle l'obtenait des princes en les payant, ou malgré eux, s'ils refuſaient de ſe rendre à ſes inſtances, ou elle les faiſait périr par adreſſe, car elle achetait les feuilles des arbres pendant trois ans conſécutifs ; ce qui les faiſait périr.

Ainſi les îles Banda ſont ſeules conſacrées à la muſcade, Amboine & Vleaſter au giroffe, Candie à la canelle. Les autres poſtes des Hollandais ont pour objet principal d'empêcher les autres nations de s'y établir & de fournir la ſubſiſtance aux îles des épiceries.

Chaque année les gouverneurs d'Amboine

& de Banda assemblent vers la mi-septembre les orencaies de leurs départemens, leur donnent des fêtes, & vont ensuite faire avec eux la tournée de leur gouvernement, & brûler les plans inutiles.

Les Hollandais sont en guerre avec les habitans de Ceram, riches en clous qu'ils n'ont pas voulu détruire; ils n'y ont conservé que le petit comptoir de *Savaï*. Les Ceramois ont des armes à feu & de la poudre; il en est de même des *Papous*, à qui l'on a vu quelquefois des bâtimens armés de pierreries, & montés de 200 hommes. La nature attaque souvent les Hollandais: des tremblemens de terre presque périodiques renversent leurs forts, & la malignité du climat emporte les deux tiers des soldats, matelots & ouvriers qui s'y rendent.

Les Anglais fréquentent aujourd'hui ces parages: leurs bâtimens partis de Bancoul sont venus examiner les passages; & il paraît vraisemblable que c'est d'eux que les Ceramois tirent de la poudre & des armes: ils leur avaient même construit un fort que les Hollandais ont détruit, & où ils ont trouvé deux pièces de canons. Les Anglais ne cachent point leurs entreprises; ils avaient établi un poste dans une des isles des Papous nommée *Soloo* ou *Tafara*; ils l'ont abandonné trois ans

après : il leur fournissait des nids d'oiseaux, des dents d'élephans, des poules, & une espèce de glu ou d'écume dont les Chinois font grand cas, & ils venaient vendre ces objets à Batavia. Il y avait huit ou dix jours que nous étions à Batavia lorsque les maladies commencèrent à s'y répandre. De la meilleure santé en apparence on descendait en trois jours au tombeau : nous eûmes des fièvres violentes, nos malades ne guérissaient point. Je hâtai vainement l'expédition des choses qui nous étaient nécessaires ; nous ne fûmes en état de partir que le 16 octobre. Presque tous mes officiers étaient malades ; le nombre des dissenteries n'avaient point diminué, & elles avaient empiré. Notre Taitien, qui d'abord était dans l'enthousiasme, tomba malade les derniers jours, & n'appela plus Batavia que *Enoua maté*, la terre qui tue.

Nous sortîmes en hâte de ce climat funeste, & traversâmes les petites isles qui ferment la baie de Batavia. Ce ne fut que le 19 à midi que nous sortîmes du détroit de la *Sonde*, en passant au nord de l'isle du Prince : on peut mouiller par-tout le long de l'isle de Sava ; les Hollandais y entretiennent de petits postes de distance en distance, & chacun d'eux a ordre d'y envoyer un soldat à bord des vais-

seaux qui passent & d'inscrire sur un registre le nom du vaisseau, d'où il vient, où il va. Souvent il vend des raffraichissemens au vaisseau. Le beau tems ne cessa point dès-lors de nous favoriser, & nous en avions besoin; car le nombre de nos malades augmentait chaque jour, & des fièvres chaudes se joignirent aux maux qui nous tourmentaient. Je fis affurer mon grand mât chancelant, je portai moins de voiles pour ne point le fatiguer; & malgré ces précautions, qui retardaient notre marche, nous ne restâmes que 20 jours à nous rendre à l'isle de France. Ce fut le 7 novembre à midi que je découvris l'isle *Ronde*; nous espérions qu'on allumerait un feu sur la *pointe des Canoniers*; mais depuis quelque tems on en a abandonné l'usage : de manière que je me trouvai embarrassé pour éviter la bâture dangereuse qui avance près de là à demi-lieue dans la mer. Je louvoyai, je tirai le canon, & il vint des pilotes du port, entretenus par le Roi : je leur remis la conduite du navire, & ils nous échouèrent près de la baie des tombeaux : heureusement la mer était calme, et la promptitude de la manœuvre nous sauva : il eût été cruel de venir nous perdre au port, par la faute d'un ignorant auquel l'ordonnance nous prescrivait de nous confier. Nous en fûmes

quittes pour 45 pieds de notre fausse quille d'emportés.

Nous entrâmes dans le port le 8, qui était le 9 dans cette isle, & nous y apprîmes la date de tout le monde. Après avoir envoyé nos malades à l'hôpital, nous carenâmes notre fregatte, nous changeâmes la plupart de nos mâts endommagés, nous prîmes des vivres pour 5 mois; & laissant l'Étoile, qu'on carenait, notre astronome Verron pour examiner le passage de Vénus, le botaniste de Commerson pour examiner l'histoire naturelle de ces isles & de Madagascar, notre ingenieur, 23 soldats & des pilotins pour la navigation d'inde en inde, notre fer, nos cloux, ma cucurbite, ma ventouse, des médicamens, tous objets qui cessaient de nous être utiles, & l'étaient à la colonie. Nous partîmes le 12 décembre au matin.

Nous avions perdu à l'isle de France le chevalier du Couchage, qui joignait aux connaissances qui font le grand officier de mer, les qualités du cœur & de l'esprit qui rendent un homme précieux à ses amis. Il mourut d'une dissenterie commencée à Batavia. Nous y perdîmes aussi M. le Moyn, qui s'était embarqué comme volontaire.

Nous admirâmes dans cette isle les forges qu'y ont établies à frais immenses Mrs. de

Roſtings & Hermans : il en eſt peu d'auſſi belles en Europe, & le fer en eſt de la première qualité. On y emploie 900 nègres, parmi leſquels on a choiſi un bataillon de 200 hommes. L'eſprit de corps s'eſt établi parmi eux avec le point d'honneur, qui ne ſemble pas devoir ſe trouver avec l'eſclavage.

Nous eûmes d'abord un tems couvert, des tourbillons & de la pluie, puis en nous éloignant le ciel devint ſerain & le vent conſtamment favorable ; mais notre nouveau grand mât nous donna de vives inquiétudes ; il faiſait vers ſa tête un grand arc ; & je n'oſai, de peur de le faire céder, me ſervir de toutes les voiles. Quelque tems après le tems redevint mauvais ; le vent du couchant, ſans exemple dans cette ſaiſon & dans ces contrées, nous moleſta pendant 15 jours de ſuite, pendant leſquels il nous fallut toujours louvoyer. Nous n'avions point de fond encore lorſque nous découvrîmes la côte d'Afrique, que nous ne perdîmes plus juſqu'au cap. Bientôt nous rencontrâmes pluſieurs navires Hollandais, plus ſurpris encore que nous de ces vents du couchant.

Le 8 janvier nous vîmes le cap *Falſe*, & peu de tems après les terres du cap de Bonne-Eſperance ; nous ſuivions un vaiſſeau Hollandais pour rendre notre entrée dans le port plus

sûre. A 7 heures du soir il ploya ses voiles, et moi je louvoyai toute la nuit, exposé aux courans, qui nous éloignèrent de la route : au point du jour nous nous trouvâmes à 4 lieues du vaisseau Hollandais, & nous forçâmes de voiles pour regagner l'espace perdu, & à 9 heures du matin nous mouillâmes dans la rade du cap, où nous trouvâmes 14 grands navires de toutes nations.

Cet établissement dépend de l'Europe ; mais le conseil correspond avec Batavia pour les affaires de commerce. Il y a un poste militaire à *False-baye*, & un à la baie *Saldagna* : celle-ci forme un port superbe, mais le manque d'eau a empêché d'y bâtir la ville. On augmente l'établissement de False-baie, parce que les vaisseaux y passent l'hiver, pendant lequel la baie du cap est interdite. On y trouve les mêmes secours qu'au Cap, séparé de ce lieu par un espace de huit lieues, où les chemins sont mauvais. A égale distance de ces deux établissemens est celui de Constance, où l'on cultive des plantes de muscat d'Espagne ; le vignoble est peu étendu, il n'est point entouré de murs, ni gardé ; il n'appartient point à la compagnie. Il y a le haut et le bas Constance, séparés par une haie appartenant à deux différens particuliers, & rendant un vin à-peu-près

égal en qualité : année commune il s'y fait 120 à 130 bariques de vin, dont la compagnie prend le tiers à un prix fixé ; le blanc eſt moins cher que le rouge. Le terroir y eſt en pente douce & graveleux : la vigne s'y cultive ſans échalas, & le ſep eſt taillé à petit bois.

Le jardin du Cap nous a paru inférieur à ſa réputation ; ſes longues allées de haute charmille lui donnent l'air d'un couvent de moines ; il eſt planté de chênes qui y viennent très-mal. Les plantations des habitans ſont étendues ſur la côte ; l'abondance y eſt par-tout le fruit de la culture, parce que l'agriculteur y eſt libre & sûr de ſa propriété : il y a des habitans juſqu'à 150 lieues de la capitale ; la *petite Rochelle*, peuplade de Français chaſſés par la révocation de l'édit de Nantes, y proſpère par la fécondité du terrein & l'induſtrie des hommes.

Le gouvernement envoie de tems en tems des caravanes viſiter l'intérieur du pays : il s'en fit une en 1763, qui reſta trois mois en chemin, & n'eut pas des ſuccès parce que la diſcorde ſe jeta dans le détachement. Il eut connaiſſance d'une nation jaune, qui lui parut farouche & portait de longs cheveux. Il vit le quadrupède haut de 17 pieds dont j'ai remis le deſſin à M. de Buffon, qui m'aſſura que c'était la Giraffe, animal qu'on n'avait

pas revu depuis celui que Céſar montra au peuple à Rome. On y a vu auſſi un animal d'un genre nouveau, qui tient du cerf, du taureau & du cheval.

Munis de bons vivres, de vins & de rafraichiſſemens de toute eſpèce, nous ſortîmes du Cap le 17 janvier 1769: je cinglai vers *Sainte-Helène* pour aſſurer ma relâche à l'*Aſcenſion*; je relâchai dans cette dernière. Dès que j'y fus arrivé, je fis partir trois détachemens pour la pêche de la tortue : nous étions ſeuls, la ſaiſon était favorable, & nous eûmes une pêche abondante : nous apportâmes 66 tortues à bord. Pendant la pêche j'avais fait racommoder deux mâts qui étaient fendus. Je me fis apporter la bouteille qu'on dépoſe dans la cavité d'un rocher, où elle eſt à l'abri des vents & de la pluie, & où s'inſcrivent ordinairement les vaiſſeaux des différentes nations qui relâchent dans cette isle. J'y trouvai le nom du *Swallow*, vaiſſeau anglais, commandé par le capitaine Carteret, qui s'était arrêté avant nous à la nouvelle Bretagne, à Batavia, au Cap, & que je cherchais à joindre : j'avais gagné 6 jours des onze qu'il avait d'avance ſur moi depuis le Cap.

En partant le 6 février, nous dirigeâmes notre route pour les isles du cap Verd. Le

Il nous paſsâmes la ligne pour la dernière fois. Le 25, nous apperçûmes un navire que nous joignîmes le lendemain : c'était le Swalow. Je fis offrir à M. Carteret tous les ſervices que nous pouvions lui rendre : il n'avait beſoin de rien ; mais il me remit des lettres qu'on lui avait données au Cap pour la France, & me fit préſent d'une flèche des inſulaires de la mer du ſud. Son navire était petit, marchait mal, & nous le laiſsâmes comme à l'ancre : combien il a dû ſouffrir dans un ſi long voyage !

Le 4 mars nous vîmes l'isle *Tercère*, dont la longitude eſt encore un peu incertaine : leurs diſtances, leurs gyſemens entr'elles ſont auſſi mal déterminés. Aucune nation n'en a de cartes juſtes : celle que vient de faire M. de Fleurieu a ſeule enfin rempli les deſirs des navigateurs. Un coup de vent nous gâta une voile près de Tercère ; des vents variables nous forcèrent quelquefois de louvoyer ; je voulais entrer à Breſt ; mais le mauvais état de mon mât de miſaine me força de cingler vers *Saint-Malo* : c'était le port le plus voiſin qui pût alors nous ſervir d'aſyle. J'y entrai le 16 mars après midi, n'ayant perdu que 7 hommes, pendant un voyage de deux ans & quatre mois écoulés depuis notre ſortie de Nantes.

VOYAGE

VOYAGE
DE M. DE SURVILLE (1).

CE voyage fut médité dans l'Inde, entre MM. Law de Lauriſton, Chevalier & de Surville. Les premiers, par leur crédit, pouvaient former des entrepriſes conſidérables; le troiſième était en état de les exécuter.

Le commerce d'Inde en Inde était avantageux, tel qu'on le connaiſſait alors; mais il pouvait être étendu & ſes branches ſe multiplier, ſi l'on faiſait de nouvelles découvertes. La gloire venait ajouter à l'eſpérance des richeſſes. M. de Surville ſe rendit en France pour ſolliciter la permiſſion d'armer un vaiſſeau pour commercer dans les mers de l'Inde. D'autres particuliers avaient obtenu cette grace, la compagnie ne crut pas devoir le refuſer à un homme qu'elle avait nommé commiſſaire pour la reprise de poſſeſſion des établiſſemens français dans l'Inde, & gouverneur dans le cas de l'abſence de M. Law.

Le vaiſſeau deſtiné à cette expédition ſe

(1) Nous l'avons tiré en partie d'un extrait imprimé, en partie d'un extrait manuſcrit.

nommait le *St. Jean-Baptiſte*, qui n'était conſtruit que depuis un an. M. de Surville fut occupé pendant cinq mois de ſon armement; il prit des vivres pour trois ans; il ſe munit de tout ce qui était utile & néceſſaire pour mettre ſon équipage en état de ſoutenir de grandes fatigues. MM. Law & Chevalier le chargèrent encore de marchandiſes précieuſes & d'un volume peu conſidérable, dont la vente pouvait couvrir les fraix de l'entrepriſe.

Il ſe préparait bientôt à partir; lorſqu'il apprit qu'un vaiſſeau anglais avait découvert dans la mer du ſud une île, où, entr'autres ſingularités, ſe trouvait une colonie de Juifs. Cette nouvelle accrut ſon activité: on pouvait tirer un grand parti du commerce avec cette île riche & commerçante, ſituée à 700 lieues ou environ au couchant des côtes du Pérou, ſous la latitude de 27 à 28 degrés, qui eſt la même que celle de Copiapo, d'où les Eſpagnols tirent encore une grande quantité d'or. On dit que les Français ſe hâtèrent pour prévenir les Anglais dans la priſe de poſſeſſion de cette île; qu'ils avaient donné une ſomme conſidérable pour ſe procurer une copie du journal du vaiſſeau anglais; qu'outre l'or qui entrait pour beaucoup dans leurs ſpé-

tulations, ils penſaient à en tirer des étoffes d'une fineſſe & d'une beauté ſurprenantes, fabriquées par les inſulaires. Cependant M. Chevalier, l'un des principaux directeurs de cette entrepriſe, a nié formellement & la découverte des Anglais & le but qu'on attribuait à l'armement du St. Jean-Baptiſte.

M. de Surville, revenu dans l'Inde, fit faire bien des conjectures. Les armateurs répandaient qu'il s'agiſſait ſeulement du commerce avec Manille, la Chine & Batavia; mais ces diſcours ajoutaient encore à la curioſité, parce qu'ils ne perſuadaient pas. Tant de ſoins, d'auſſi grands apprêts, paraiſſaient cacher de plus vaſtes deſſeins. Le capitaine ſeul était inſtruit du but réel; les autres en imaginaient à leur guiſe.

Le St. Jean-Baptiſte ſortit de la baie d'Engeli dans le Gange le 3 mars 1769 pour ſe rendre à Yanaon, où il devait prendre encore des marchandiſes. Il en ſortit enſuite pour Mazulipatam, où il ſe chargea de quelques balles de mouchoirs, & il vint jeter l'ancre le 5 mai devant Pondicheri, où il prit des marchandiſes encore. Là, M. Law y fit embarquer 24 ſoldats commandés par M. de Saint-Paul, capitaine de grenadiers, ſecours néceſſaire

pour aider à l'équipage, ou pour combattre s'il était nécessaire d'employer la force.

Ce fut le 2 Juin que M. de Surville mit à la voile de Pondichéri. Pour mieux remplir sa mission & contribuer à l'avantage de sa nation, il résolut de passer entre les isles Nicobar; il desirait même s'y arrêter pour prendre des éclaircissemens sur une colonie que les Danois, disoit-on, vouloient y établir. Mais comme on découvrit ces isles au moment qu'on ne s'y attendait pas, & au milieu de la nuit, la crainte de s'y briser obligea de faire voile au sud, & le vent ne permit plus de les atteindre une seconde fois.

Le 12, on vit les îles qui sont à la pointe d'Achem, & sept jours après on jeta l'ancre près de la petite isle *Vaula*, dans le détroit de Malaca; & Sabé, second capitaine, descendit à terre avec un détachement pour y chercher de l'eau; mais il fut rappelé avant qu'il en eût trouvé, & on le rappela sur ce qu'on apprit que des Malais, qui viennent y pêcher dans de certains tems de l'année, y avaient attaqué les gens d'un vaisseau portugais, qui avaient eu beaucoup de peine à se défendre & à les repousser. La prudence ne permettait pas de s'exposer au même hasard.

On peut trouver dans cette île de l'eau & du bois ; on y peut trouver des tortues ; mais l'abord en eſt difficile à cauſe des bancs de ſable qui s'étendent de ſes côtes aſſez avant dans la mer.

On remit à la voile le lendemain, & le 29 on entra dans Malaca. Les Hollandais, qui en ſont les maîtres, ſont dans l'uſage de répondre au ſalut des vaiſſeaux, mais toujours en nombre moindre de coups de canon. Si l'on a la ſottiſe de ſe formaliſer de cet air de ſupériorité, & qu'on ne ſalue point, on vous y refuſe tout ſecours, excepté du bois & de l'eau. Les plus ſages n'y font pas attention, & c'eſt ce que fit le capitaine de Surville.

On s'apperçut dans ce port que la tête du gouvernail du vaiſſeau était briſée, & que la barre ne faiſait que jouer. On y répara ce dommage ; mais il força d'y faire un plus long ſéjour qu'on n'aurait voulu. D'ailleurs le gouverneur reçut très-bien les officiers. Il facilita l'achat des proviſions ; mais ayant enſuite ſoupçonné la deſtination du vaiſſeau, il changea de diſpoſitions. Il crut qu'on en vouloit à la poſſeſſion de quelques îles de l'Archipel des Moluques, & on fit des efforts pour l'en diſſuader ſans y avoir bien réuſſi.

Pourvu de nouveaux rafraîchiſſemens, le vaiſſeau remit à la voile le 14 Juillet; mais ce même jour fut ſur le point de lui être funeſte. Un commis des vivres eut l'imprudence de laiſſer tomber une chandelle allumée dans une pièce d'eau de vie de riz : une détonation violente en fut l'effet, mais heureuſement la pièce ne creva pas, & l'on eut le tems d'étouffer le feu. Peut-être il conviendrait de ne ſe ſervir dans les vaiſſeaux que de lanternes fermant avec un cadenat dont l'officier de garde aurait la clef. Cette petite augmentation de dépenſe eſt inſenſible quand on la compare avec les pertes que la négligence occaſionne.

On ſuivit dans le détroit de Malaca la route indiquée par M. Daprès. Ce fut le 19 qu'on doubla Pedra-Blanca, qui fait l'extrémité continentale du détroit. De-là on ſe dirigea ſur Pulo-Timon, où l'on arriva le 22, & l'on jeta l'ancre entre le midi & l'orient dans une anſe de ſable, à une lieue & demie de la terre.

Cette île eſt très-fréquentée par les Européens; elle produit de la cire, du calin, beaucoup de noix d'arecque & de cocos, des nids d'oiſeaux, des mangues, des figues bananes, des durions, des melons d'eau & d'autres fruits des Indes, du ſucre, du bétel & diverſes

autres productions. Des Malais presqu'indépendans l'habitent; ils sont presque réunis au centre de l'île. On leur donne de mauvais couteaux qu'ils paient avec des poules & des fruits. Il est facile d'y faire sa provision d'eau & de bois.

Cette île est couverte de bois : le rivage y est ombragé par des arbres d'une grosseur énorme : on n'y voit pas de bêtes fauves, mais elle abonde en singes, rats, palmistes, mangoustes, lézards volans. On y trouve encore l'espèce de singe connu sous le nom d'homme des bois; les habitans le nomment Ourang-outan.

Les Malais donnent à cette île le nom de Chioumane. Elle dépend, comme les îles voisines, du roi de Trongànon. Dans la partie située entre le midi & le couchant, il y a le village nommé *Ouangtinga* ; c'est le plus grand de l'île. C'est de ce côté qu'on trouve plus facilement des provisions & sur-tout des cabris. L'île a un mouillage sur chacun de ses flancs, & c'est ce qui la rend commode pour les mousſons.

On n'y trouva pas cependant des provisions assez abondantes pour dispenser de relâcher ailleurs, & l'on résolut de se rendre à Tron-

ganon, lieu indiqué par un capitaine Malais, à qui l'on parla dans Pulo-Timon.

On perdit l'ancre de mouillage en s'éloignant de l'anse de sable, perte qui fut plus sensible au capitaine qu'à aucun autre, parce qu'il savait seul la destination du vaisseau ; c'était le 24 Juillet. On cingla sur Tringan, qu'on crut être le même lieu que Tronganon, & l'on n'en fut dépersuadé que lorsqu'on eut mouillé dans le premier lieu. Là un capitaine anglais nous apprit que Tronganon était plus au nord sous le 5° 25′ de latitude septentrionale. On y cingla & y jeta l'ancre le 28. Ce lieu mérite une description particulière, parce qu'il est assez peu connu, & qu'il peut être très-utile aux navigateurs & aux commerçans.

Tronganon est situé sur la rive droite d'une rivière dont l'embouchure est un peu resserrée ; mais en remontant à environ soixante toises, elle est très-large : elle est-semée de petites îles couvertes de cocotiers & d'autres arbres qui l'embellissent. Une multitude de bateaux de pêcheurs couvrent la rivière & la rendent animée. Ils sortent le matin, errent tout le jour, & rentrent le soir chargés de leur proie.

Les bâtimens qui ne prennent que douze à treize pieds d'eau peuvent entrer dans la

rivière. A la pointe de la première île il y a une espèce de havre où l'on a 25 pieds d'eau, & où l'on trouve un fond sûr. Le bras de la rivière qui coule au midi de cette île forme un canal droit & assez long : on pourrait former un beau quai de chaque côté. Pour entrer avec sûreté il faut ranger de près la pointe méridionale.

Les maisons de Tronganon sont de bois, mal construites, & couvertes de feuilles de palmier. Les rues sont sans alignement, sans symétrie, inégales dans leur largeur : celle des Chinois est la moins laide ; les maisons en sont propres & les boutiques assez bien fournies. La chaleur excessive ne permet d'y tenir les bazards ou marchés qu'à trois ou quatre heures de l'après midi. Là on trouve des légumes, du poisson en abondance & tous les fruits des Indes.

Vers la rivière, sur la pointe méridionale, est une petite fortereſſe ou plutôt une cloison de planches épaisses d'un pouce & demi, hautes de quinze pieds, défendue à environ quatre pieds de distance par une petite haie assez touffue.

Sur le canal à gauche de l'île on voit encore un quarré construit en bois, coupé par trois embrâsures sur chacun de ses côtés. Plus

haut & du même côté il en eſt un troiſième. Telles ſont les uniques fortifications de Tronganon ; elles ne réſiſteraient pas à la plus faible artillerie. Le palais du roi eſt dans la première fortereſſe ; on n'y entre que lorſqu'il l'habite. La moſquée eſt entr'elle & la ville : elle eſt conſtruite avec régularité. Cette moſquée & le palais ſont les ſeuls édifices qui aient quelqu'apparence.

Le roi ſe nommait Mauk-Sourou ; il eſt le ſeul commerçant de ſon royaume : tout s'y vend, s'y achète pour ſon compte ; il traite lui-même avec les étrangers ; il protège avec ſoin tous ceux qui abordent ſur ſes côtes pour y faire le commerce. Il était abſent depuis cinq mois quand M. de Surville y arriva ; il remplit ce tems à faire la guerre au nord de ſon état, qu'il avait agrandi de quelques nouvelles terres.

Les habitans de Tronganon, qui ont des bâtimens, les frêtent au nom du roi. Il les envoie à Camboye, à Siam, en Chine ou autres lieux ſitués au nord de ſon royaume. Il en eſt qui ſe rendent à Java pour en apporter du riz, ſupplément néceſſaire à la ſubſiſtance des habitans, qui n'en cultivent pas ſuffiſamment malgré la fertilité de leurs terres.

On trouve dans cette ville une grande

quantité de calin, de poivre, de cire, du rotin & un peu d'or. On peut y apporter en échange de l'opium, du fer, des draps rouges, verds, violet foncé, un peu de toile pour des voiles, des mouchoirs fins de Paliacate; des gafes noires, fines & légères, dont ils fe fervent lorfqu'ils font dans le deuil, des pierriers de fer de demi jusqu'à quatre livres de balles, de bons fufils, du falpêtre, du foufre, de la poudre à canon. Le commerce de ces objets y eft très-avantageux: mais il ne faut pas y en apporter de mauvais; les Malais s'y connaiffent et n'achètent que les bons.

Pendant l'abfence du roi, l'état était gouverné par un vieillard, qui était un des fe oncles. Il rendait la juftice, & fe bornait à la rendre. L'équipage du St. Jean-Baptifte vit prononcer une de fes fentences & fon exécution. En voici le fujet.

Un jeune Malais avait difparu depuis une quinzaine de jours; on trouva quelques-uns de fes habillemens fur un homme, qui fut arrêté fur le champ, & interrogé par le chef de la ville pour favoir d'où lui venaient ces dépouilles. Il dit les avoir trouvées dans un bois où le jeune Malais avait été tué; mais il nia fortement de l'avoir tué.

Cependant il se coupa dans ses réponses, & il fut convaincu d'avoir fait le crime. La jalousie l'avait causé. Une femme aimait le jeune homme; il ne répondit point à ses desirs, & elle résolut de le faire périr. Elle inspira sa fureur, son desir de vengeance à un autre homme: elle parvint à lui persuader d'assassiner son rival, qu'il attira dans un bois. Là il lui enfonça dans le sein son *cri*, espèce de poignard qui pend toujours aux côtés d'un Malais, & qui est presque toujours empoisonné.

L'assassin fut condamné à mort, & le lendemain il fut promené dans un bateau, les mains liées derrière le dos, accompagné de quelques hommes armés de lances. Sur le devant du bateau était une espèce de fourche avec un petit pavillon jaune qu'on y avait attaché. De tems en tems un des lanciers annonçait au bruit d'un instrument guerrier que ceux qui commettraient le même crime devaient s'attendre au même supplice. On le conduisit dans une petite île consacrée à ces exécutions sanglantes, & on l'y fit mourir en lui plongeant dans le ventre cette fourche, qu'on appelle le *fer du Roi*.

Les finances & le commerce de Tronganon sont dans les mains du Saougdagar (titre qui

désigne le premier marchand du roi) homme franc & juste, qui prit grand soin de faire fournir aux Français des raffraîchissemens, & qui leur inspira la plus grande confiance par son exactitude à remplir ses promesses.

Ce Saougdagar n'était pas ignorant des rivalités qui règnent entre les Français & les Anglais; il apprit au capitaine de Surville que le conseil de Calcuta avait fait demander par le capitaine Jakson la concession d'une des îles *Ridang*, ou, si l'on n'accordoit pas cette demande, la permission de s'établir à Dongou, lieu distant de huit à neuf lieues de Tronganon. Le roi avait refusé cette permission, mais n'était point décidé encore à leur abandonner l'île Ridang, parce qu'il espérait engager les Anglais à l'aider dans la guerre qu'il voulait déclarer aux Hollandais.

Ce roi prétend que ses ancêtres n'ont cédé Malaca aux Portugais que pour l'espace de cent ans, & comme il y a long-tems que ce terme est expiré, il désirerait l'enlever aux Hollandais, ne fût-ce que pour se venger des exactions et des cruautés qu'ils y ont exercées contre les Malais. Il est à croire que les Anglais feront tous leurs efforts pour obtenir Ridang, parce qu'un tel établissement

faciliteroit leur commerce sur ces côtes, qu'il y a un excellent port où les Malais envoient leurs navires pour les y mettre à couvert durant la mauvaise saison, & que de cette île ils seraient, en tems de guerre avec les Espagnols, en état de désoler le commerce des Philippines, & d'y former de grandes entreprises.

Les monnoies qui ont cours à Tronganon sont la piastre & la roupie. La valeur de celle-ci n'est pas proportionnée à sa valeur intrinsèque : la piastre y est supposée divisée en huit parties, qu'on nomme coupons, dont trois font la roupie. Ainsi cent piastres valent 266 roupies & deux tiers, ce qui fait une perte de 22 pour cent.

Il y a une petite pièce de calin qu'on nomme petis : quatre cent petis valent un coupon; il en faut 3200 pour une piastre.

Les poids sont les mêmes qu'à Malaca; on y pèse par pieds & catys. Le coyang pèse environ 4800 livres de Hollande; il se mesure au moyen d'une-demi sphère tronquée, dont le diamètre n'a pas demi pied; il en faut 800 pour un coyang; mais pour se mettre à l'abri des fraudes, il faut ne se servir que des mesures reconnues justes par les gens du roi.

Les gens du pays appellent *Pulo-Brala* l'île nommée *Pulo-Capas* dans les cartes de M. Daprès, située sous le 4° 58′ de latitude septentrionale. Ils donnent au village & à la rivière qui est au couchant de cette île le nom de Pankang, non celui de Tringan. On assure qu'on trouve de l'or dans le sable de cette rivière. C'est une autre île située plus près du continent, sous le 5° 15′, qui est nommée Pulo-Capas par les Malais. Il faut passer au midi de cette île pour arriver sûrement à Tronganon, quoiqu'il y ait six brasses d'eau dans le canal qu'elle forme avec le continent. La partie orientale de Pulo-Capas est très-escarpée; on n'y voit que des rochers sans arbres, sans verdure.

Les buffles, les volailles sont à bon marché dans les environs de Tronganon; les bœufs & les moutons y sont en moindre nombre & par conséquent plus chers; il faut attendre davantage pour en faire sa provision. L'eau de la rivière est salée devant la ville, parce que celle de la mer s'y mêle dans le tems du flux; il faut remonter deux ou trois lieues plus haut quand on veut faire sa provision d'eau douce.

Les droits de douane y sont de dix pour cent, & se paient en nature.

On sortit de la rivière de Tronganon le 2 août par un tems assez beau. Le 6 on découvrit Pulo-Condoo, & le lendemain Pulo-Sapate. Ici les courans portent au nord-est avec assez de violence, poussés peut-être par les vents de mousson. Cet espace a peu de fond ; il n'excède jamais 40 brasses, & en approchant des îles il n'étoit pas au-dessous de vingt.

On chercha le 2 les Philippines, & on les découvrit le 17, sous la latitude de 18° 24'. On suivit la côte aussitôt que les vents le permirent, & on tarda peu à découvrir les îles Babuyanes, situées au nord de Luçon, & marquées trop au midi dans les cartes de M. Daprès d'environ 18 ou 20', & plus exactement dans la carte du père Murillo de Velarde, corrigée par Bellin en 1752.

La partie septentrionale de l'île Luçon est remplie de fort hautes montagnes, couvertes de bois. Les Babuyanes sont basses & boisées ; elles sont bien placées dans les cartes relativement l'une à l'autre ; mais elles sont trop au couchant du cap Bojador dans Daprès. La petite île que Bellin y place sous le 19° 15' paraît n'y point être, & on ne la vit point sous ce parallèle.

Le

Le St. Jean-Baptiſte vint mouiller entre l'île Baſchi, qui donne ſon nom à un groupe d'îles, & celle de Monmouth qui en fait partie.

Dampier eſt le premier navigateur qui ait parlé de ces îles. Il leur donna ce nom d'une boiſſon que les inſulaires compoſent avec le jus des cannes à ſucre qu'on laiſſe fermenter deux ou trois jours après y avoir ajouté une graine noire. Cette liqueur eſt agréable & connue dans tous les lieux où croît la canne à ſucre. Les inſulaires s'énivrent quelquefois avec cette boiſſon. Cette ivreſſe eſt moins à craindre que celle du vin; elle inſpire une joie douce.

M. de Surville voulut connoître par lui-même ſi cette nation méritoit les éloges que Dampier fait de ſa bonté. Tout lui parut annoncer que ce navigateur n'avait point exagéré. Dès qu'on eut jeté l'ancre, les habitans accoururent dans leurs canots en criant, *mapia*, *mapia*, mot dont ils ſe ſervent pour exprimer leur admiration. On les invita à monter ſur le vaiſſeau; ils héſitèrent quelques inſtans; mais un des plus hardis ayant accepté l'invitation tous le ſuivirent. Ils parurent doux & bons; on leur fit des préſens qui les attachèrent aux Français.

On fit mettre la chaloupe en mer, & l'on aborda dans l'île Baſchi. Sa côte orientale eſt parſemée de rocs. Les Indiens guidèrent le bateau, le conduiſirent au travers d'un canal sûr, & conduiſirent les gens qui le montaient dans un hameau éloigné d'un bon quart de lieue des bords de la mer. Là ils leur offrirent des ignames & des patates que les femmes avaient fait cuire & de la liqueur. La chaleur qu'on avait éprouvée fit trouver ces rafraîchiſſemens délicieux. Ils revinrent à bord très-ſatisfaits de ce bon peuple.

On leva le plan du canal formé par les deux îles Baſchi & Monmouth; mais on ne put trouver d'aiguade dans la première, & l'on n'eut pas le tems d'en chercher une ſur la ſeconde.

Ils n'ont plus la tête nue comme au tems de Dampier; ils portent des chapeaux ronds treſſés avec du jonc; ils n'ont plus d'anneaux d'or, quoiqu'ils connoiſſent encore ce métal; peut-être ont-ils vu qu'il y avait du danger à s'en parer aux yeux des étrangers: ils ſemblent diſtinguer à l'odeur l'or des autres métaux. Leurs pirogues, conſtruites ſans fer, réuniſſent la légèreté à la ſolidité, & peuvent contenir vingt à trente hommes. Les inſulaires

connaiſſent l'uſage de la balance, & paraiſſent avoir quelque commerce avec les Eſpagnols. Leur taille eſt moyenne, leur teint cuivré, leur figure douce & un peu arrondie, leurs lèvres minces, leurs cheveux noirs & bien fournis, leurs yeux bridés, mais moins que les Chinois & les Malais. Leurs jambes ſont mal-faites & groſſes peut-être d'enflûre. Leurs femmes ſont laides, ont les traits groſſiers & portent un tablier qui leur deſcend juſqu'aux genoux, & une eſpèce de juſte-au-corps.

Leurs villages ſont ſitués ſur les montagnes les plus eſcarpées & que la mer baigne. Les maiſons ſont adoſſées aux rochers, & garnies d'une enceinte de cailloux : on n'y parvient qu'avec des échelles, des eſpèces d'eſcaliers à marches très-étroites, ou des ſentiers qui ne ſont guère praticables que pour eux. La pêche, la culture ſont l'occupation des hommes : les femmes veillent à leur ménage. La bonté jointe à une égalité parfaite règnent parmi eux. Ils aidaient l'équipage avec ardeur, ne voulaient qu'il fît que ce qu'il pouvait faire, & ne voulaient pas en être payés. Il n'eſt pas étonnant qu'un tel peuple, un tel climat, la douce égalité dont ils offrent l'image, aient été attrayantes pour des Européens : des matelots

de Dampier s'échappèrent pour s'y fixer, & on leur y donna une femme, un champ, une hache & des outils pour le cultiver. Trois s'échappèrent aussi du St. Jean-Baptiste la veille de son départ. On arrêta six insulaires, tout le reste s'enfuit sans avoir l'idée de faire quelque résistance. On en arrêta vingt encore qu'on amena au vaisseau les mains liées derrière le dos. Dans cet état quelques-uns s'échappèrent, nagèrent jusqu'à leur pirogue & furent ainsi se délivrer; mais quelques-uns s'étaient mis en sang pour échapper de nos mains.

Un de nos soldats, qui avoit été aux Philipines, & savait quelques mots de la langue des naturels de ces îles, essaya de leur expliquer pourquoi on les retenait captifs. Ils parurent l'entendre & demandèrent des cordes & qu'on les descendît sur l'île. On n'en garda que six, les autres s'éloignèrent avec précipitation, & revinrent avec des cochons qu'ils avaient garottés; & passant la main sur l'épaule du capitaine, ils disaient *mapia*; mais voyant son air fâché, ils se retirèrent en laissant leurs cochons, qu'on leur paya. L'un d'eux qui avait un cochon, destiné sans doute à la rançon d'un de ses amis, le remporta puisqu'on ne le délivrait pas; il refusa de le vendre.

Inutilement on attendit le retour des trois matelots, & M. de Surville s'éloigna de ces îles, après avoir mis à terre trois Baſchiens. Il en garda trois, qui verſaient des larmes amères en voyant s'éloigner les montagnes de leur île; mais on les careſſa, on les habilla & ils s'habituèrent au vaiſſeau. Leur conduite fut honnête, douce, ſoumiſe: ils ſe firent aimer des matelots. Deux moururent du ſcorbut dans la traverſée; le troiſième parvint à Lima.

Cet enlèvement, ce trouble répandu chez ce bon peuple vint d'une erreur de jugement; on crut qu'ils avaient favoriſé la fuite des matelots, & l'on ſe trompait, comme on eut lieu de ſe le perſuader, tant le faible doit craindre les mauvais raiſonnemens mêmes du fort & redouter ſon voiſinage.

Le terroir de ces îles eſt très-fertile & cultivé avec ſoin. L'île Baſchy offre l'aſpect d'un beau jardin: il y a peu d'arbres & ils y demeurent petits. Les principales productions ſont les cannes à ſucre, les patates, les ignames les bananes, les goyaves, les cocos & une eſpèce de millet qu'ils ſavent préparer. Ils ont auſſi une eſpèce de haricots qu'ils mangent bouillis. Les cochons, les cabris y ſont abondans & d'un goût ſupérieur à ceux des autres pays.

On y voit peu de volaille & presque point d'oiseaux.

Les femmes s'y parent les jambes avec des grains de verre de diverses couleurs enlassés à un fil. Elles sont familières, & ne craignoient non plus que les hommes d'approcher les matelots. Ils sont moins propres que Dampier ne les peint : ils ne le sont point dans leurs habillemens ni dans leurs repas.

Le plus grand hameau de Baschy est situé dans la partie occidentale de l'île, vis-à-vis de l'île aux Chèvres. Autour règne une enceinte de 15 pieds de haut. Du pied de la montagne jusqu'au sommet la pente est garnie de maisons, les unes solitaires, les autres réunies au nombre de deux, de trois, par de petites enceintes, qui semblent ne s'élever que pour soutenir les terres que les pluies entraîneraient sans elles.

Ces maisons n'ont pas six pieds de hauteur; elles n'en ont que dix dans leur longueur, six dans leur largeur. Quelques calebasses, quelques petites planches, quelques pots de terre qui reposent sur elles & servent pour garder leurs provisions, sont tous les ustenciles qui les décorent.

Sans armes à feu, il seroit difficile de sur-

prendre ces espèces de villages. Du côté de la mer, la montagne est fort escarpée, & elle est par-tout ailleurs entourée d'un mur élevé ; on ne pourrait atteindre le haut de la montagne que par sa partie occidentale. Pourquoi tant de retranchemens, tant de soins pour rendre leur demeure inaccessible, puisque ce peuple n'a rien qui puisse tenter les navigateurs avides qui traversent ces mers ? Peut-être les pyrates chinois leur ont appris à craindre les hommes ; peut-être sont-ils venus quelquefois enlever leurs femmes, leurs enfans ou leurs provisions.

Ils connaissent l'usage du fer ; mais il a cessé d'y être nouveau ou rare, & il a perdu de sa valeur pour eux : ils en font ordinairement des serpes.

Lorsqu'on vient du couchant, & qu'on a découvert le cap Bojador, il faut cingler vers le nord pour se rendre aux îles Baschy, afin d'éviter la mer toujours agitée au levant du cap, & de ne pas être jetés par les courans sur les îles Babuyanes, redoutables aux navigateurs.

M. de Surville s'éloigna de ces îles le 23 août, & dirigea sa route entre le midi & le levant. A six heures du soir on vit le canal

qui sépare l'île Grafton de celle de Monmouth ; il paraît avoir plus d'une lieue de largeur. La mer brise avec force contre la pointe septentrionale de la dernière de ces îles, & l'on y voit un rocher avancé dans la mer. Cette partie de Monmouth est basse & dénuée d'arbres.

Le lord Anson fut frappé de trouver la mer bouillonnante dans ce canal ; il s'assura que cette agitation singulière étoit causée par de fortes marées. Le St. Jean-Baptiste l'éprouva comme son vaisseau, & bien des gens exercés à la navigation furent étonnés de cet effet, & ne pouvaient comprendre que ce fût l'effet des marées.

L'île Grafton est au moins d'un tiers plus grande que celle de Monmouth ; elle est fort montueuse, & l'on y voit un pic qui s'élève à une grande hauteur.

Au-delà des îles on trouva la mer agitée quoique le vent fût médiocre. Le 26 on vit pour la première fois la belle comète de 1769, elle devait être visible plusieurs jours auparavant. Le tems fut très-variable ; le tonnerre, l'orage succédaient rapidement au beau tems : quelquefois les vents étaient contraires ; il fallait lutter avec vigueur ; on ne cessait pas

d'avoir des indices de terre & l'on n'en vit aucune. C'eſt ſur la route que tint le vaiſſeau qu'on place les îles Saavédra, les Martyrs & autres îles qui font partie des Carolines, & on ne les apperçut pas. Cependant il paraît qu'elles ne ſont pas éloignées; des oiſeaux qui ne s'éloignent guère de la terre, & qu'on nomme batteurs-d'aîles, voltigeaient autour du vaiſſeau, qui ſillonnait une mer couverte de fruits de mangliers. On n'allait qu'à petites voiles durant la nuit; on tenait avec grand ſoin des matelots en vigie, & l'on ne vit rien.

Le 13 ſeptembre on réſolut de cingler plus au levant, dans la crainte de s'embarraſſer dans les terres de la nouvelle Guinée; on ſuivit cette route pendant huit jours, au bout deſquels les indices de terre s'augmentèrent encore. On voyait des arbres déracinés d'une groſſeur énorme, du gouémon, des roſeaux, pluſieurs eſpèces d'oiſeaux; on prit même un petit courlieu.

Le 22 on ſe dirigea plus au midi: les vents étaient variables; toutes les fois qu'ils venaient du nord-eſt, on ſentait une odeur de foin; ce qui arrive lorſqu'on approche des terres dans les pays chauds: on vit auſſi plus de branches, de feuilles, de fruits d'arbres. Le

lendemain on traversa la ligne sous la longitude orientale de 145° 32′ de Paris. Ici les vents furent plus variables encore & plus contraires ; Le calme succéda jusqu'à la fin de septembre. On vit plusieurs couleuvres & une petite tortue. Les courans portaient au midi. Dans les premiers jours d'octobre les courans parurent avoir changé de direction. Tout semblait indiquer la terre, tout l'équipage la desirait, le repos devenait un besoin ; car jusqu'alors les relâches avaient été plus pénibles pour le matelot que la mer même.

Le 6 octobre, au soleil couchant, on crut avoir vu la terre vers le sud. Le lendemain au point du jour l'incertitude se dissipa : la première île qu'on découvrit fut nommée *de la première vue*. Plus loin paraissait une montagne élevée, qu'on nomma Gros-morne ; il commençait une longue chaîne de montagnes qui se dirigeait vers le couchant. On regarda cette île comme une découverte nouvelle, située au nord de la Nouvelle-Bretagne. Dampier passa entre celle-ci & l'île dont on vient de parler. M. de Bougainville paraît avoir vu quelque partie de cette nouvelle terre.

On louvoya pour l'atteindre : on passa sur un banc de corail rouge ; mais on ne put

s'approcher de la terre. Après midi on détacha une chaloupe pour visiter l'île de la Première-vue : elle la côtoya sans y trouver de havres sûrs. On en étoit à deux lieues à cinq heures du soir, & l'on trouva un fond de coquillages semblables à du talc.

Au midi de cette île sont quatre petits îlots & le Gros-morne, qui paraît former la pointe occidentale d'une baie immense. Durant la nuit le ciel parut plus éclairé derrière cette montagne, & l'on en conclut que c'était un volcan.

Forcés de continuer leur route, les Français cinglèrent au levant, & découvrirent d'autres terres fort élevées & montueuses. Enfin, le 13 octobre, leur chef résolut de chercher un mouillage sur la côte qui paraissait à ses yeux : il fit embarquer M. Labé, quatre soldats & plusieurs matelots. Ils entrèrent peu après dans une espèce de port assez vaste, où ils firent des signaux pour qu'on s'y rendît.

On en approchait lorsqu'on vit sortir d'un canal un canot dans lequel il n'y avait qu'un homme qui fit signe de venir à lui ; on lui en faisait pour qu'il se rendît à bord ; on lui montrait un pavillon blanc ; mais il se tint toujours à la même distance. M. Labé revint à bord & gouverna le vaisseau pour le conduire au port.

La sonde ne trouvait point encore de fond avant que d'entrer dans le port. Plusieurs îles en forment l'ouverture, & les défendent contre les vagues de la haute mer. On mouilla tout auprès d'elles, forcé par le calme, & sur un fond de vingt-quatre brasses, près d'un récif qui fit craindre de dériver sur lui, & força de jeter deux ancres à la fois. Ce port parut très-beau, & offrit de grandes ressources pour les navigateurs fatigués. On y est à l'abri de tous les vents : on se proposa d'y passer plusieurs jours, de tâcher d'y rétablir ceux que le scorbut avait déjà rendus faibles & languissans; ils étaient au nombre de trente, & chaque jour le mal augmentait.

L'entrée de ce port est sous le 7° 25′ de latitude méridionale, sous le 151° 53′ de longitude à l'orient du méridien de Paris. On se flattait d'y vivre en paix, d'en sortir plus sain & plus vigoureux : on ne s'attendait point aux malheurs qu'on y éprouva.

Comme on s'apperçut que le pays était habité, on chargea les canons; on mit les armes à feu en bon état, afin de se défendre des attaques des habitans, s'ils méditaient d'en faire. Leur physionomie dure, l'attirail qu'ils portaient avec eux fit penser qu'ils formaient un peuple belliqueux.

Dès qu'on eut jeté les ancres, des pirogues s'approchèrent. Ceux qui les montaient examinèrent le vaisseau : on leur envoya des bagatelles, qu'on croyait devoir leur faire plaisir : on y ajouta des démonstrations les plus propres à leur inspirer de la confiance ; ils n'y répondirent qu'en montrant le fond du port, & qu'en annonçant que nous y trouverions des vivres & de l'eau.

L'un d'eux, plus inquiet ou plus féroce, ajusta une flèche à son arc & parut vouloir la diriger contre le vaisseau, en invitant ses compagnons à l'imiter. On lui montra le pavillon blanc ; on lui envoya des bouteilles & des morceaux de toile ; & ces dons parurent le désarmer.

Les pirogues se retirèrent dans l'île, qui est à droite dans le port : le vaisseau en était si voisin qu'on y entendait, qu'on y voyait tous leurs mouvemens. Ils y firent grand feu & répétaient exactement ce qu'ils entendaient dire sur le St. Jean-Baptiste.

Le lendemain on entra plus avant dans le port, auquel on donna le nom de Praslin : plusieurs pirogues environnèrent le vaisseau, & ne laissaient échapper aucun mouvement qu'ils ne remarquassent : on les invita d'y

monter; ils s'y hafardèrent enfin : pluſieurs tenaient à la main une maſſue fort peſante ; on n'en laiſſa entrer qu'une partie, parce qu'ils étaient en plus grand nombre que l'équipage ; ils firent des préſens de quelques coquillages, & d'une eſpèce d'amande. L'un d'entr'eux parut vouloir être utile, & M. de Surville voulut ſe l'attacher par de petits préſens ; il fit entendre qu'il montrerait au fond du port l'endroit où l'on trouveroit des vivres & de l'eau ; on arma deux bateaux après midi ; on en donna le commandement à M. Labé, qui méritoit la confiance du capitaine par ſa prudence & par ſon courage ; on donna des ſabres aux matelots ; les ſoldats mirent leurs armes en bon état, & partirent : le neveu du capitaine commandait un des bateaux : dès qu'ils s'éloignèrent du vaiſſeau, toutes les pirogues les ſuivirent, & les accompagnèrent juſqu'au fond du port ; elles ſe rapprochaient, s'éloignaient ; ceux qui les montaient paraiſſaient ſe concerter ; leur agitation inſpira peu de défiance, parce qu'elle parut naturelle.

Pendant que le ſecond capitaine était au fond du port, M. de Surville alla chaſſer avec quelques officiers dans une île voiſine. Bientôt ils s'entendirent appeler d'une voix

qui annonçait quelqu'évènement déſaſtreux: ils courent vers le lieu d'où s'élève la voix ; ils voient M. Labé traînant après lui des pirogues du pays, et ayant dans ſon canot pluſieurs de ſes gens bleſſés dangereuſement : ils s'informent de ce qui vient de ſe paſſer ; ils apprennent qu'arrivés en un endroit du port aſſez reſſerré, entouré de brouſſailles, les Indiens leur firent ſigne qu'il y avoit de l'eau dans cet endroit. Cette poſition parut ſuſpecte, & M. Labé refuſa d'échouer ſes bateaux, comme les habitans paraiſſaient le deſirer ; il ſe contenta d'envoyer quatre ſoldats avec quelques Indiens viſiter cette aiguade : déjà il étoit impatient de les voir reparaître, lorſqu'ils revinrent lui dire que cette aiguade n'était qu'une marée remplie par de l'eau de pluie. Ce trait confirma la défiance de M. Labé, qui ſe laiſſa conduire cependant vers un autre lieu, où l'on trouva les mêmes difficultés, les mêmes raiſons de n'en pas faire uſage. Le ſergent fut conduit à quelque diſtance, où un filet d'eau deſcendoit du rocher. Ici leurs conducteurs les abandonnèrent ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils réjoignirent leurs bateaux : là les Indiens firent de nouveaux efforts pour les perſuader de les faire échouer ;

ils les remorquaient eux-mêmes, & voulaient les attacher à des arbres ; on s'y oppoſa : ils parurent encore chercher à diviſer les matelots, en les invitant à ramaſſer des cocos, qui ſont là très-abondans : ceux-ci le deſiraient, mais leurs officiers s'y opposèrent. Ils étoient à plus de deux lieues du vaiſſeau ; le jour étoit ſur ſa fin, & prévoyant qu'on ne pourrait rien faire ce jour-là, ils ordonnèrent à tout leur monde de ſe rembarquer.

Les Indiens étaient dans ce lieu au nombre de cent cinquante, tous armés de flèches & de lances : dès qu'ils virent qu'on ſe diſpoſait au départ, ils ſe préparèrent au combat. Il parut à quelques Français qu'ils avaient commencé par un acte religieux. Un vieillard s'avança, leva les yeux & les mains vers le ciel, prononça quelques paroles, & fembla exhorter ſes compagnons à combattre avec courage.

L'un d'eux frappa de ſa maſſue un ſoldat qui s'embarquoit. M. Labé fit faire feu ; mais il ne put empêcher que pluſieurs de ſes gens ne fuſſent bleſſés, et que le ſergent ne fût percé d'un coup de lance au deſſus de la hanche.

La première décharge les rendit immobiles : pluſieurs

plusieurs tombèrent morts, ou blessés grièvement; leur étonnement permit de recharger, & de faire feu une seconde fois : l'effroi succéda à leur étonnement, & ils s'enfuirent, gagnant les bois avec précipitation : trente ou quarante demeurèrent sur la place, morts ou mourans.

Dès que ces Indiens eurent disparu, M. Labé s'empara de quelques pirogues, en fit briser quelques autres, & emporta des armes & d'autres bagatelles que ces gens avoient avec eux. Parmi les blessés des Français était M. Labé lui-même; il avait reçu un coup de pierre à la jambe, & deux flèches à la cuisse: les blessures étoient légères, & cependant dix mois après les plaies saignaient encore, ce qui fit conjecturer que les flèches étoient empoisonnées. Mais le sergent fut bien plus malheureux; il souffrit des douleurs extrêmes pendant trois jours, à la fin desquels il mourut. On était fort embarrassé, car la blessure était légère : le chirurgien soupçonnait l'introduction de quelque corps étranger, & desira qu'on ouvrît le cadavre; il l'obtint, & trouva un morceau de lance de six pouces de long, qui s'était enchâssé avec tant de force dans les vertèbres, qu'il fallut pour le retirer se servir

d'une tenaille, & caſſer les os avec un marteau.

En revenant à bord, on apperçut cinq ou ſix perſonnes ſur un des îlots de l'entrée du port : on comptait les ſaiſir à terre ; mais quoiqu'on en fût très-près, ils eurent l'adreſſe de mettre leur pirogue à l'eau, & de s'y élancer. On eſſaya de leur couper le chemin, & l'on fit feu ſur eux : un d'eux fut bleſſé, tomba dans la mer, mais nagea encore aſſez bien pour regagner le rivage, & ſe traîna dans les bois : les autres nagèrent auſſi, & s'échappèrent. On vouloit cependant ſe ſaiſir d'un des habitans, pour qu'il indiquât une aiguade ; on ſe crut dans la néceſſité d'effrayer ces peuples, pour les détourner d'une nouvelle attaque, qui pouvait devenir funeſte dans l'état de faibleſſe où l'équipage étoit réduit.

Dans ces circonſtances, on vit s'avancer une pirogue, conduite par deux hommes, qui paraiſſaient examiner le vaiſſeau très-curieuſement. On employa, pour les faire approcher, un ſtratagême qui réuſſit, au moins en partie. On avoit deux matelots Cafres dans le vaiſſeau ; on les affubla comme le ſont les gens du pays ; on les fit deſcendre dans une des pirogues enlevées ; & ils firent aux deux

Indiens les mêmes ſignes qu'ils avoient vu faire à d'autres. Ces Cafres firent ſi bien, que la pirogue, trompée par cet artifice, s'approcha beaucoup du vaiſſeau : alors on détacha deux bateaux pour l'envelopper ; mais elle prit alors la fuite, & s'échappoit encore par la vîteſſe de ſa marche, lorſqu'on tira ſur elle. Un Indien fut tué, & en tombant il fit renverſer la pirogue : l'autre eſſaya de gagner à la nage l'île voiſine ; mais on le joignit avant qu'il pût atteindre le rivage : il ſe défendit avec courage, & quand il n'eut plus d'armes, il combattit encore avec les dents ; mais il fut enfin obligé de céder au nombre. On le mena paſſer la nuit ſur le vaiſſeau, d'où l'on vit deux nouvelles pirogues s'approcher dans le milieu de la nuit : on tira ſur elles, & les cris douloureux qui s'y firent entendre annoncèrent qu'on avait bleſſé quelques-uns de ceux qui les montaient.

Le 15, on conduiſit le priſonnier dans les îles ſituées au levant du port, pour qu'il y indiquât une aiguade ; il prit un chemin aſſez long, & dans la route, ſans qu'on s'en apperçut, il ramaſſa un coquillage, avec lequel il coupa une partie des liens qui le gênaient : on le découvrit avant qu'il pût s'échapper, &

on le veilla de plus près. Il fit ſigne qu'il y avait une aiguade peu éloignée : on s'y laiſſa conduire ; mais avant qu'on y fut arrivé, un ſoldat en découvrit une autre, & l'on s'y arrêta. Le priſonnier fut reconduit à bord : quand il vit qu'on l'y reconduiſoit, il ſe roula ſur le rivage, en pouſſant des cris affreux, ſans doute pour appeler ſes compatriotes ; il mordait la terre avec fureur, & paraiſſait dans le plus grand déſeſpoir.

On fit de l'eau dans cet endroit, ſans être inquiété, parce qu'on avait eu la précaution de tirer ſur les pirogues dès qu'elles paraiſſaient : on coupa auſſi du bois ; on cueillit quelques choux palmiſtes, qu'on trouve là en abondance.

L'endroit près duquel on avoit mouillé étoit très-marécageux : des pluies abondantes y tombèrent pendant tout le tems que le Saint Jean-Baptiſte y demeura : d'autres difficultés s'opposèrent encore à ce qu'on pût ſéjourner, & loin d'y retrouver la ſanté, les maladies augmentèrent, ainſi que le nombre des malades. Quelques-uns de ceux qui étaient atteints du ſcorbut y périrent.

M. de Surville voyant qu'il ne pouvait tirer d'autre ſecours de ce lieu, ſe détermina

au départ. Outre que le lieu étoit mal sain, le fond en était mauvais; chaque jour les ondes ou le vent, quoique faibles, faisaient changer de situation au vaisseau, & le mettaient en danger.

Ce ne fut que le 21 octobre que nous sortîmes du port, auquel on avait donné le nom de *Praslin*; on fut obligé à de lentes précautions pour éviter de heurter, parce que son entrée est très-étroite; deux vaisseaux ne pourraient y entrer librement à la fois; on peut cependant assurer qu'il est un des plus beaux qui soient dans l'univers; une chaîne d'isles s'étend en cercle devant lui, d'une de ses extrémités à l'autre; & le fond y est assez profond pour qu'on puisse s'amarrer aux arbres : il a plus de trois lieues d'étendue du nord au sud; il est presqu'à l'abri de tous les vents dans toutes ses parties. Le pays qui l'entoure paraît être un des plus beaux de la terre; il est couvert de bois, il doit abonder en rafraîchissemens. On regretta de n'avoir pu le vérifier; on ne put visiter que les terres voisines de la mer; mais quoiqu'elles soient marécageuses, elles sont très-fertiles, ornées d'une multitude de plantes & d'arbres différens; il y a beaucoup de palmistes, de

cafeyers fauvages ; on a cru y reconnaître l'ébénier ; on y remarqua le tatamahaca & pluſieurs autres arbres qui donnent de la gomme ou du baume.

Mais ce qui étonna le plus, c'eſt que le bois coupé pour l'uſage du vaiſſeau donnait à l'eau dans laquelle il tombait une teinte rouge aſſez frappante ; un matelot, qui s'en apperçut, en coupa de l'écorce, la fit bouillir, & en fit une couleur rouge qui teignit très-bien un morceau de toile de coton.

Les habitans de ce pays ſont en général d'une taille bien proportionnée, d'une bonne complexion. Il en eſt de fort noirs, d'autres qui le ſont moins, leurs cheveux ſont crépus & doux au toucher ; ils ont le front petit, & quelque choſe de ſiniſtre dans la phyſionomie ; ils n'ont ni le nez auſſi écraſé, ni les lèvres auſſi groſſes que les Cafres ; ils ne coupent leurs cheveux qu'autour de la tête, & ſe poudrent avec de la chaux ou de l'ocre, qui donne à leur chevelure une teinte jaune ; ils poudrent auſſi leurs ſourcils.

Le bas de leurs oreilles eſt percé d'un trou d'une grandeur démeſurée, & y insèrent différens ornemens, comme un cercle, des feuilles de différens arbres ; ils ont auſſi la

cloiſon du nez percée, & y insèrent d'auſſi groſſes chevilles que leur âge le permet; ils portent un cercle au-deſſus du coude, & un ornement au cou qui a la forme d'un peigne, & ſe fait d'une pierre blanche qu'ils eſtiment beaucoup. Ils ont auſſi diverſes eſpèces de bracelets.

Pluſieurs perſonnes de l'équipage ont cru qu'ils étaient antropophages, parce qu'ils portent encore au cou une eſpèce de chapelet formé de dents, que les uns ont cru être des dents d'hommes, & que les autres aſſuraient être de différens animaux. Le jeune homme qu'on y enleva témoigna toujours la plus grande horreur pour ces repas atroces, & a toujours proteſté qu'on les ignorait parmi ſes compatriotes.

Leurs armes ſont l'arc, la flêche, la maſſue & la lance : leurs flêches, faites de trois ou quatre pièces liées par un maſtic très-dur, ſont très-dangereuſes, parce qu'il en reſte toujours quelqu'une dans le corps lorſqu'on en eſt percé : la pointe eſt un os très-aigu, & preſque toujours ils ſe ſervent de l'os qu'on trouve à la queue du diable de mer. Leurs maſſues ſont faites d'un bois très-peſant, & ſont longues de deux pieds & demi. On ne

leur connaît qu'une arme défenſive; c'eſt un bouclier fait avec du rottin. Leurs lances ſont armées quelquefois d'un os long de ſix pouces qu'on ne peut retirer du corps qu'en déchirant la chair parce qu'il a des dents.

Leurs pirogues ſont faites avec adreſſe, bien proportionnées, & vont d'une vîteſſe inconcevable : le devant & le derrière en ſont fort élevés, peut-être pour qu'ils arrêtent les flêches & en ſauvent ceux qui ſont derrière; quelques-unes ſont fort grandes; on en a vu une qui avait 56 pieds de long ſur moins de quatre pieds de large. Les planches des petits bateaux n'ont pas quatre lignes d'épaiſſeur; ils les lient avec les roſeaux fendus, qu'on nomme rottins, & enduiſent les jointures avec du maſtic noirâtre & fort dur. On en voit qui ſont incruſtées de nacre de perles qui forment différens deſſins.

On donna au pays qu'on avait découvert le nom de *Côte des Arſacides*, ou des aſſaſſins : peut-être mérite-t-elle bien moins ce nom que celles d'Europe; ils attaquèrent les Européens; mais il eſt poſſible qu'ils s'en cruſſent attaqués, ou qu'ils penſaſſent avec quelque ſorte de raiſon que leur ſûreté demandait qu'ils expulſaſſent ces nouveaux

hôtes : & avec quelle injuſtice & quelle cruauté n'avaient-ils pas traité les doux Indiens de l'isle Baſchy ?

Le jeune noir qu'on avait pris dans le port de Praslin s'appelait *Lova-Sarega* : le premier mot déſigne un petit poiſſon dans ſa langue ; il avait 13 ou 14 ans ; il montra beaucoup de diſpoſition pour apprendre le français, & dans la ſuite ſon ſéjour parmi les Eſpagnols lui donna aſſez de connaiſſance de leur langue pour ſe faire entendre aux deux nations. A Lima, il fut ſur-tout frappé de la grandeur des édifices, & s'imaginant que leur ſolidité ne répondait pas à leur étendue, il eſſayait de les ébranler avec ſes bras. Mr. de Surville le faiſait manger à ſa table ; il n'en prit point occaſion de ſe croire ſupérieur à d'autres noirs qui étaient dans le vaiſſeau ; & quand ce Capitaine fut mort, il voulut ſervir comme les autres. Jamais il n'abuſa des bontés qu'on eut pour lui, & ne voyait en elles que des faveurs. Le ſeul défaut qu'on pût lui connaître, c'eſt un excès de ſenſibilité qu'il ne tourna jamais que contre lui-même, & ſans dépit, ſa colère ne dure qu'un inſtant. Il a l'eſprit pénétrant, & apprend volontiers ce qu'on deſire ; toujours fidèle,

attaché à ceux qu'il ſert, il n'eſt point intéreſſé; il connaît le prix de l'or ſans y mettre une grande importance, aime la parure, & s'en paſſe ſans peine & ſans regret. La faim eſt le beſoin qu'il ſent le mieux, & qu'il paraît ſatisfaire avec le plus de plaiſir.

Il raconta qu'on était toujours en guerre chez ſes compatriotes; leurs priſonniers ſont faits eſclaves & ſervent leurs vainqueurs. La pluralité des femmes eſt permiſe parmi eux. Ils ont un Roi; ſon autorité eſt ſans bornes: le pêcheur, le chaſſeur n'oſent entrer dans leur cabane le fruit de leurs travaux, ſans l'avoir expoſé aux yeux de leur maître, pour qu'il choiſiſſe ce qui lui plaît: s'il y manquait, il ſerait puni. S'il arrivait à l'un d'eux de marcher ſur l'ombre de leur Roi, ce crime ſerait ſuivi d'une prompte mort, à moins qu'il ne ſoit riche, & ne puiſſe racheter ſa vie.

On ne put en tirer des idées nettes ſur la religion de ſon pays: il dit qu'on y était dans l'idée qu'à la mort les hommes vont au ciel, & qu'ils en reviennent de tems en tems pour parler à leurs amis ou à leurs connaiſſances: il prétendait avoir vu, avoir entendu de ces revenans; ils viennent, aſſu-

rait-il, durant le silence de la nuit, nommer les lieux où l'on pourra faire la pêche la plus abondante, annoncer les événemens tristes ou agréables qui doivent suivre. Quand on contestait son opinion, il était fort surpris que des étrangers prétendissent savoir mieux que lui ce qui se passait dans son pays.

On y respecte beaucoup les médecins; ce sont tous des vieillards, & leur âge, qui leur donne l'expérience, aide à rendre vénérable l'art qu'ils exercent. Aux yeux de Lova, ils sont plus habiles que les médecins d'Europe qui font languir trop long-tems le malade.

Les filles ont un époux assigné dès l'âge le plus tendre, & vivent dans la maison du père de leur époux jusqu'à ce qu'elles soient nubiles.

Ils observent une coutume singulière, au moins parmi les riches. Dès que l'un d'eux est mort, on élève un échafaud sur lequel on expose son corps : au-dessous on creuse une fosse ; les parties graisseuses du corps y tombent lorsqu'elles sont séparées des chairs par le tems & les pluies : alors on couvre la fosse, & on y élève une petite maison, ou un mausolée : On se borne à orner la fosse d'un enfant avec des fleurs. On

prend enſuite les os, & on les porte dans la ſépulture commune à tous.

Les *Arſacides* commercent ſur mer; mais ce commerce ne peut être bien étendu, vu le genre des productions du pays, l'état où y ſont les arts, & le peu de tems qu'ils emploient dans leurs voyages : ils ne durent que dix ou douze jours. Le mouvement des aſtres ſert à les guider; ils connaiſſent un aſſez grand nombre d'étoiles.

Lova diſait que ſon père viſitait ſouvent une nation dont le teint était beaucoup moins noir que le leur; qu'il en rapportait des toiles fines, chargées de beaucoup de deſſins : on s'en ſervait dans ſon pays pour faire des ceintures.

Les productions du pays ſont la banane, la canne à ſucre, l'igname, le cocos, l'anis & une eſpèce d'amande dont les habitans font grand cas. Lova parla d'un autre fruit dont il ne put voir de ſemblables en Amérique, & dont il fit une deſcription trop vague pour le faire diſtinguer. La tortue eſt le principal aliment des Arſacides; les œufs y ſont abondans, le poiſſon eſt auſſi commun que les œufs : une plante, qu'ils nomment Binao, leur ſert de pain.

Lova ne connut aucune de nos épiceries ; il n'en faut excepter que ce grand arbre dont l'écorce a un goût assez semblable à celui de la canelle (l'arbre de Winter), & dont ses compatriotes font usage avec le bétel, l'arèque & la chaux. Pendant la nuit, ils éclairent leur cabane avec une résine qui suinte de l'arbre qui leur fournit des amandes, résine grasse, oléagineuse, qui répand une odeur assez agréable en se consumant.

Les Arsacides ne connaissent point de métaux ; la hache dont ils se servent pour couper le bois est faite d'une pierre fort dure qui a la couleur de l'ardoise. Pour se couper les cheveux, ils emploient une pierre assez semblable à la pierre de fusil. On ne vit sur la côte que des cabanes de pêcheurs ; mais Lova assure que dans l'intérieur du pays, il y a de grands villages.

On ne peut dire quels sont les quadrupèdes de cette terre trop peu connue, Lova dit qu'il y a des sangliers, des loris, &c. & qu'il y a un grand nombre de pigeons ramiers. L'équipage du St. Jean-Baptiste vit de ces derniers, qui lui parurent moins gros que ceux d'Europe.

En comparant ce faible tableau de ce peuple avec ceux dont parle Dampier & d'autres

voyageurs, il paraît qu'ils forment une même race ; ils ont les mêmes armes, les mêmes bateaux, le même courage, & assez d'analogie dans leurs mœurs.

Les Français laissèrent plusieurs inscriptions sur le rivage pour attester qu'ils avaient pris possession du pays au nom de Sa Majesté Très-Chrétienne, usage ridicule autant qu'il est injuste ; ils laissèrent aussi des avis à ceux qui pourraient aborder dans le même lieu, pour les mettre en garde contre les habitans ; c'était, comme on l'a dit, le 21 octobre 1769, qu'on sortit du port Praslin ; deux jours après, on trouva sur la mer une pirogue abandonnée, faite avec des pieds de bananiers encore verds, sur lesquels on avait arrangé une espèce de niche en bois.

Le 24, on voyait encore la côte qu'on venait de quitter, & qu'on desirait avec impatience de perdre de vue ; on était le 26 vers un Cap qu'on crut être sa partie orientale, & qu'on cessa de voir sur le matin, mais à midi on découvrit une isle qu'on nomma l'*Inattendue*, située sous le 7°. 54′ de latitude méridionale : vue à quatre lieues de distance, on croirait voir une flèche dont la pointe est la partie orientale de l'isle. On remarque vers

le couchant de très-petites éminences ; elle eſt platte & baſſe par-tout ailleurs, & par-tout encore elle eſt couverte d'arbres. Elle peut être à 9 lieues de la côte que nous venions de quitter.

Les jours ſuivans furent marqués par des vents très-variables, qui retardèrent beaucoup la marche du vaiſſeau : le 30, on découvrit une isle encore, que les courans & les vents ne permirent pas de doubler. On la nomma l'isle *des Contrariétés* : elle eſt ſous le 9°. 46′ de latitude méridionale ; à 4°. 52′ au levant de l'isle de la première vue. L'aſpect de cette isle eſt charmant ; le payſage eſt délicieux ; elle parut cultivée en diverſes de ſes parties, & le grand nombre de bateaux qui en ſortirent, les feux qu'on y alluma pendant la nuit, annonçaient une grande population. Elle eſt éloignée de la côte d'environ 10 lieues. Pendant les trois jours qu'on demeura à la vue de cette isle, diverſes pirogues vinrent roder autour du vaiſſeau : les hommes qui les montaient paraiſſaient de la même eſpèce que ceux du port Praslin. On voulut les engager à monter ſur le bâtiment ; mais ils s'y refuſèrent : un ſeul, après beaucoup d'invitations, ſe hasarda d'y monter. Il s'empara d'abord d'un meuble

qui appartenait à un matelot, & on eût beaucoup de peine à le lui faire rendre. De là, il fauta sur le pavillon qui était élevé sur la poupe, & sans doute pour l'enlever; mais on le lui fit abandonner. Il monta ensuite au mât d'artimon avec la même agilité qu'un matelot exercé. Après avoir tout considéré à son aise, il descendit sur le gaillard, & parlant à ses camarades, il les invitait à monter comme lui; ses mouvemens étaient d'une rapidité étonnante, ses gestes violens, & sa voix très-forte: on eût dit qu'il voulait en imposer à l'équipage, peut-être avait-il plus de crainte que de joie. Il fit entendre qu'il était le chef de ceux qui environnaient le vaisseau.

On comptait une vingtaine de pirogues autour de lui, & dans la plupart on remarquait une grande provision de lances, de flèches & de sagaïes dont l'extrêmité était dantelée. Une douzaine des hommes qu'elles portaient se hasardèrent enfin à venir trouver leur compagnon. Ils montrèrent beaucoup de bienveuillance pour les Français; ils semblèrent leur faire entendre qu'ils trouveraient chez eux des provisions, qu'ils y seraient bien traités. Ils demeurèrent environ une heure sur le vaisseau; l'un d'eux en se retirant étendit sa main dans

le

le sabord de l'office & enleva un flacon : dès qu'il l'eut, il s'élança dans la mer & on ne put l'arrêter.

La beauté de cette isle engagea M. de Surville à y tenter une descente : il fit préparer un bateau, & M. Labé y descendit avec quelques soldats. Mais à peine s'était-il éloigné d'une demi-portée de canon, que ces insulaires l'environnèrent, prirent leurs arcs & y ajustaient leurs flèches. M. Labé ne crut pas devoir attendre leur décharge ; il la prévint par la sienne, qui fut entendue du vaisseau, qui fit entendre le bruit du canon : ce bruit mit les pirogues en fuite. On rappela M. Labé. Trois heures après, on vit s'avancer un grand nombre de pirogues qui se mirent en ordre de bataille ; mais il fut bientôt rompu d'un coup de canon ; il était chargé à mitraille, & sans doute il donna la mort à quelques insulaires. On gémit de voir des nations civilisées faire un tel usage de leurs forces, & souvent sans but et sans objet, souvent encore sur des craintes qui peuvent être mal fondées, ou ne le sont que parce qu'on ne peut s'entendre mutuellement, porter ainsi la mort et la désolation parmi des peuples qui n'ont, pour se défendre de l'op-

preſſion des Européens, d'autres armes que des flèches et des lances.

Ce fut avec regret qu'on ſe vit forcé d'abandonner le plan de relâcher dans cette isle. Plus on en avait approché, plus elle avait paru riante, fertile, cultivée; mais comment le faire avec des peuples qui paraiſſaient si peu hoſpitaliers !

Lova aſſura pluſieurs fois qu'il n'entendait rien à la langue de ce peuple : ceux des inſulaires qui étaient montés ſur le vaiſſeau l'invitèrent à ſe rendre dans leur isle ; mais il parut faire peu de cas de cette offre : il ſembla, au contraire, avoir pour eux de la haine, et deſirer un arc et des flèches pour les écarter.

Les pirogues de ces inſulaires ſont travaillées avec beaucoup plus d'art que celles des habitans du port Praslin : celle du chef ſur-tout était la mieux faite, la plus curieuſe. Sur le devant était une eſpèce de petit pavillon formé de pluſieurs petits flocons de paille teinte en rouge : le derrière était orné de divers petits ouvrages en ſculpture, qui repréſentaient divers animaux, et ſans doute de ceux du pays ; mais principalement des chiens, qui paraiſſent y être en grand nombre.

Une grande partie de ces inſulaires portaient

au nez une eſpèce d'ornement de figure circulaire, fait avec de la nacre : ſur la ſurface ils avaient décrit pluſieurs cercles concentriques marqués en noir : quelques-uns de ces ornemens avaient la forme d'un triangle : des herbes aromatiques étaient attachées en différentes parties de leur corps : c'était là leur ſeul vêtement ; excepté cette parure, ils ſont abſolument nuds.

Le vaiſſeau continua ſa route dans la même direction vers le midi, et le 3 novembre il découvrit encore trois petites isles, qu'on nomma les *trois ſœurs*, parce qu'elles ont la plus grande reſſemblance entr'elles : deux canaux larges d'un tiers de lieue les ſéparent : celle du milieu eſt ſous le 10° 16′ de latitude méridionale, et ſous la même longitude que l'isle *des Contrariétés*.

Le vent redevint variable le 4, & le calme ſuivit de près : ce calme pouvait être funeſte, parce que les courans jetaient les vaiſſeaux ſur la côte qu'on ſuivait depuis le départ du port Praslin ; mais heureuſement, quand on fut près de la côte, la direction des courans changea. Dans ces circonſtances, diverſes pirogues quittèrent la côte, vinrent auprès du vaiſſeau, firent des ſignes pour engager à

descendre à terre ; mais se refusèrent à monter à bord.

Plus loin, on découvrit deux autres petites isles : elles paraissaient à trois lieues de la côte, sous la latitude 10°. 57′ & 30′ minutes plus au levant que l'isle des Contrariétés. Ces deux isles sont plattes, basses, couvertes de bois : la côte qui leur est opposée est fort montueuse ; elle forme un cap auquel on donna le nom d'Oriental : les isles reçurent celui de la *Délivrance*. La direction de la côte change au-delà de ces isles ; elle paraît devoir être entre le midi & le couchant; car en continuant la route entre le midi & le levant, on la perdit bientôt de vue. On la regretta peu; elle avait été funeste, & on n'osa plus y descendre, quoique le besoin en eût augmenté. La plus grande partie de l'équipage était malade ; il n'y avait pas de jour qu'on ne jetât deux ou trois morts à la mer, & en peu de tems on perdit trente hommes.

Depuis l'isle de la premiere vue jusqu'au cap Oriental, les courans portent tous vers le midi : dans toute cette étendue la côte est hérissée de hautes montagnes. Si l'on peut faire quelque fondement sur les rapports incertains du jeune Indien, cette côte pourrait bien

n'être qu'un grand nombre d'isles; il dit que la mer eſt au-delà de ſon pays & qu'elle n'y a point de fond. Cela expliquerait encore pourquoi on perdait quelquefois la terre de vue.

On cherchait alors la nouvelle Zélande, où il devenait de la dernière néceſſité de relâcher pour rétablir l'équipage ; heureuſement dans cette route on trouva le tems aſſez beau, & les vents généraux qui règnent entre les tropiques.

Ce fut le 4 décembre qu'on apperçut que la mer changeait de couleur, & qu'on vit des os de sèche, du goemon, des oiſeaux, ſignes qui annoncèrent la terre. On croyait que la terre de Diémen allait ſe montrer ; on ſoupçonnait qu'elle s'avance au levant & ſe joignait à la nouvelle Guinée. On continua cette route juſqu'au 35° de latitude méridionale; mais alors on cingla au levant.

Enfin le 12 décembre, à onze heures du matin, on découvrit la nouvelle Zélande, ſous la latitude 35° 37′, & la longitude 168° 50′ à l'orient de Paris, ce qui prouverait une erreur de M. Bellin, qui a mis cette terre 110 lieues plus au couchant.

Cette partie de la nouvelle Zélande ne

paraît pas abordable; mais elle eſt très-peuplée, & la nuit une multitude de feux l'éclairait: elle préſentait un aſpect ſingulier; elle était bordée de dunes de ſable aſſez élevées, & à trois ou quatre lieues de la mer, on voyait s'élever de hautes montagnes. On y cherchait un port: M. de Surville voulait l'aborder dans ſa partie orientale, & fit de grands efforts pour paſſer au nord du pays; mais les vents étaient contraires & durèrent deux jours. Du nord, ils ſoufflèrent enſuite preſque du couchant, & avec une telle violence, qu'on craignit d'être briſé ſur la côte. La mer était enflée, & ſes vagues énormes pouſſaient ſans ceſſe le vaiſſeau vers la terre, qui paraiſſait partout également inacceſſible; & cependant par la poſition où l'on ſe trouvait, il était hors de poſſibilité de tourner cette terre au nord; il l'était encore de la tourner au midi, & l'on était dans la perplexité la plus cruelle.

En vain, pendant la nuit, on louvoya fréquemment; en vain on mit la voile pour ſe défendre contre la direction des vagues, on ſe trouva le 15 dans une poſition tout auſſi dangereuſe; la mer, les vents étaient les mêmes; mais bientôt on crut s'appercevoir que les courans étaient favorables; ils éloi-

gnaient de la côte, & par conséquent du danger le plus pressant.

Le vent changea dans l'après midi ; il souffla, mais un peu moins violemment entre le midi & le couchant, & M. de Surville fit une manœuvre hardie, bien réfléchie, & la seule qui pût écarter le vaisseau de la côte ; malgré la violence du vent il fit augmenter les voiles, la grande voile fut emportée, mais les autres supportèrent l'effort : on avait une pointe à doubler, qui formait le plus grand obstacle ; il ne se rebuta pas, car il fallait le vaincre ou périr sur la côte, & cet obstacle surmonté, les autres étaient moins redoutables. Il réussit : on cingla vers le nord : la mer & le vent s'appaisèrent, & les espérances qu'on avait conçues de cette opération furent encore surpassées.

Le 16 septembre on découvrit le cap qu'Abel Tasman avait nommé le cap du Nord-oueſt ; bientôt après on vit les isles des trois Rois, & plus loin un promontoire élevé, qui formait la partie la plus septentrionale de la nouvelle Zélande ; on le nomma le *cap Surville*. La couleur de la mer annonçait qu'on trouverait fond sur cette partie de la côte ; & en effet, à la distance de trois lieues

on le trouva seulement à la profondeur de quarante brasses.

Le cap Surville ressemble à une pyramide tronquée ; sa base s'étend au loin ; derrière elle on trouva une baie très-vaste; mais on n'y découvre aucun abri; & il fallut s'avancer plus au midi, où bientôt on en découvrit un autre.

La rélation d'Abel Tasman inspirait beaucoup de crainte ; une réception aussi barbare aurait bientôt fait périr l'équipage délabré du St. Jean-Baptiste. Ces craintes parurent d'abord n'être pas fondées : on vit s'approcher un bateau dans lequel étaient cinq ou six hommes qui offrirent leurs poissons, leurs coquillages ; on leur donna un peu de toile de coton en échange. En s'éloignant du vaisseau, ils indiquèrent leur demeure.

Peu de tems après, trois grandes pirogues s'approchèrent à la portée du fusil du bateau. De là les habitans montraient leur poisson ; mais comme on n'approchait point, ils vinrent près du vaisseau, & passèrent sous la galerie pour vendre la proie qu'ils venaient sans doute de faire ; ils en donnèrent une quantité prodigieuse pour quelques morceaux de toile, dont ils se couvrirent les épaules.

Le chef de ces pirogues parut désirer de monter sur le vaisseau, & on l'y invita. M. de Surville le reçut en l'embrassant : il était couvert d'une pelisse de peaux de chien ; on la regardait avec curiosité, & il crut qu'on la désirait ; il l'offrit sur le champ ; mais on ne l'accepta pas. On le fit passer dans la chambre du conseil, & là on lui offrit une veste & une culotte rouge : il mit la veste & garda les culottes sous son bras. Pour témoigner sa reconnaissance au capitaine, il lui donna sa pelisse.

Cependant ceux qui l'avaient accompagné ne le voyant point reparaître, craignirent pour sa vie ; ils témoignèrent leur inquiétude ; ils firent entendre des murmures qui parvinrent à l'oreille du chef, & il vint se montrer aux siens, & par ses gestes on comprit qu'il les rassurait. On lui fit présent encore d'une chemise, dont il se décora dans l'instant. Plusieurs de ses gens montèrent à bord & commencèrent par enlever tout ce qui leur plaisait, tout ce qui leur tombait sous la main. Chacun sortit du vaisseau ayant sur les épaules son morceau de toile. Le chef voulut ôter sa chemise ; mais ne se ressouvenant point comment il l'avait mise, il essaya

de diverſes façons : ſon embarras, l'empreſſement de ſes gens à le tirer par les manches & de tous les côtés à la fois préſentaient une ſcène plaiſante. Il réuſſit cependant à l'ôter lorſqu'il ſe fut ſouvenu qu'il avait levé les bras pour la mettre.

Ce fut le 17 décembre qu'on jeta l'ancre dans une baie à douze lieues de diſtance du cap Surville, qui paraît être la même que Cook a nommée Doudleſs, ſous la latitude 34ᵍ 49′. On avait devant ſoi une anſe de ſable, ſituée au pied d'une petite montagne, au ſommet de laquelle on voyait un village. On s'approcha davantage de l'anſe le lendemain, & l'on ne fut plus qu'à cent & quelques toiſes de la terre.

Il eſt difficile de peindre la joie de l'équipage ; on avait perdu ſoixante hommes depuis qu'on avait quitté le port Praslin, & le ſcorbut dévorait le reſte : quelques jours de plus conſumés à errer ſur les mers & le vaiſſeau n'aurait pu quitter le premier port qu'il eût trouvé : d'ailleurs l'accueil que les Indiens avaient déjà fait à l'équipage donnait des eſpérances de ſecours tels qu'on en avait beſoin.

Le 18, M. de Surville deſcendit ſur le rivage,

& le chef du village vint l'y recevoir. Ses gens étaient disperſés ça & là, tenant en main des peaux de chiens & des paquets d'herbes, qu'ils hauſſaient & baiſſaient continuellement, peut-être pour faire honneur au capitaine français.

Le lendemain on retourna ſur le rivage : mais que la réception fut différente ! les habitans étaient raſſemblés par troupes ; ils étaient armés, & le chef vint au devant de M. de Surville, pour lui dire de ne pas avancer au-delà du rivage ; il ſemblait inquiet de le voir accompagné d'une partie de l'équipage ; il alla enſuite parler à ſes gens, & le fit avec beaucoup de chaleur. Il revint enſuite, demanda le fuſil du capitaine, & en paraiſſait connaître l'uſage ; mais voyant qu'on le lui refuſait, il demanda l'épée, qu'on lui remit, il courut la montrer à ſes compatriotes, qui parurent alors ſe calmer.

Ce chef s'intéreſſait vivement pour l'équipage Français ; il lui témoigna la plus grande confiance, & vint viſiter encore le vaiſſeau. Dès qu'il ſe fut éloigné du rivage, ſes compagnons furent inquiets ſur ſa vie, ils pouſſèrent de lamentables cris, les femmes verſaient des larmes, & pour ne point ſe jouer de leurs alarmes, on ramena le chef à terre.

On nomma ce lieu *baie de Lauriſton*, & l'anſe dont on a parlé plus haut fut nommée *Chevalier*. On s'approcha de celle-ci peu de jours après, & l'on y jeta l'ancre. C'eſt-là que le vaiſſeau demeura juſqu'au premier jour de l'année 1779. Les gens de l'équipage s'y rétablirent en partie; un plus long ſéjour les eût tous guèris peut-être; mais après la perte des ancres, on ne pouvait pas y demeurer avec quelque ſûreté : on les avait perdues par un coup de vent furieux, dont il faut parler ici, pour faire l'éloge de la fermeté et de la ſagacité de M. de Surville.

Le vent s'était rapidement élevé entre le nord & l'orient; trois bateaux avoient été pêcher dans la baie; il fut impoſſible à l'un d'eux de revenir au vaiſſeau; la nuit vint, le vent redoubla; on chaſſait ſur les deux ancres; on fut obligé d'en jeter une troiſième; le vaiſſeau ſoutint les efforts du vent juſqu'à ſept heures du matin, mais alors il dériva vers la partie eſcarpée de l'anſe Chevalier, qui était bordée de rocs noyés, ſur leſquels la mer briſait avec violence. Le vaiſſeau n'en était plus qu'à 150 toiſes; le danger devenait preſſant, & M. de Surville ordonna de mettre les voiles et de couper les cables. Cette opé-

ration devait être très-prompte, parce que le péril était éminent : un navigateur ne peut voir la mort de plus près, car les rochers n'étaient pas à vingt pas. Alors le vaisseau s'abattit sur un de ses côtés, le seul qui pût donner l'espérance d'échapper au naufrage : on put louvoyer avec adresse ; M. de Surville, dans cet instant terrible, sut voir, sut faire exécuter le seul bon parti. Sa fermeté rassura les matelots interdits ; elle les encourageait à un travail toujours pénible, & qui l'était bien davantage pour des gens qui étaient à peine convalescens. On peut juger du danger qu'on avoit couru, par le sort d'un petit bateau attaché à la poupe du vaisseau ; il fut submergé, fracassé par les rochers ; & il fallut couper la corde qui le retenait, pour s'en débarrasser.

Mais pour avoir évité le naufrage certain, on n'était pas assuré de ne pas périr au premier instant où il s'élèverait quelqu'orage. On ne pouvait sortir de la baie, à cause des vents, et l'on n'avait plus d'ancres qui fussent en état d'assurer l'immobilité du vaisseau : on en prépara une ; mais le petit nombre de matelots qui étoient à bord put à peine en venir à bout, après quatre heures du travail le plus

opiniâtre. Pendant qu'on s'en occupait, le vaiſſeau, devenu le jouet des vagues, allait encore être jeté ſur la côte, & lorſqu'on jeta cette ancre, on n'avait plus que ſix braſſes d'eau : on ſe trouvait alors dans une anſe que la circonſtance fit appeler l'*anſe du Refuge*.

Cette ancre étoit la dernière ancre de poids qui reſtât ſur le vaiſſeau ; on voulut y en joindre une autre, mais le cable fut briſé par l'impétuoſité des vagues ; cependant on ne pouvait ſe flatter de tenir long-tems avec cette ancre ſeule ; et la ſeule perſpective qui devait s'offrir était celle d'échouer ſur le rivage avec moins de danger que dans l'anſe Chevalier. On déchargea le vaiſſeau pour le ſoulager : bientôt après on apperçut le bateau qui n'avoit pu rejoindre, & dont on était très-inquiet ; il portait tous les malades, au nombre de 33 ; il était encore chargé de futailles remplies d'eau douce, & c'eût été preſqu'un naufrage pour nous que de le perdre.

Si des craintes s'évanouiſſaient, il en renaiſſait d'autres : la barre du gouvernail ſe rompit ; on en remit une autre, qui eut le même ſort un inſtant après ; on en fit une troiſième de pièces rapportées, qui réſiſta : alors on put eſpérer de profiter des vents favorables qui

s'élèveraient; on put espérer que si le cable rompait, on aurait encore une ressource.

Les vents changèrent le 29, & celui qui succéda laissa l'espérance de sortir de la baie. Dans un intervalle où la mer fut moins agitée, le bateau se rendit au navire: cet instant fut le seul où il aurait pu le faire; car le vent reprit bientôt toute sa force & sa violence.

Les gens du bateau avaient couru aussi de grands dangers; leur mât avait été cassé, ils avaient rasé des écueils qu'ils touchaient avec leurs rames; ils avaient échoué une fois: après s'être enfin jeté dans un abri, les malades avaient encore été forcés de passer la nuit dans le bateau, & de recevoir la pluie, qui tombait en torrens. Ils purent enfin descendre à terre, où ils partagèrent le peu de poissons qu'ils avaient pris la veille, afin d'en avoir aussi le lendemain, prévoyant qu'ils ne pourraient encore regagner le vaisseau. Heureusement le chef des habitans de cette anse était un homme humain; il vint les voir, leur donna du poisson, & comme on lui fit entendre qu'on ne pouvait rien lui donner en échange, il témoigna qu'il ne voulait rien, & qu'on l'obligerait en l'acceptant, & on l'accepta. Ce bon homme paraissait touché de

leur détresse ; il les pressait de venir chez lui, leur désignait par signes qu'ils seraient mieux là qu'au rivage, qu'ils seraient à couvert, tranquilles & bien nourris. Plusieurs se rendirent dans sa maison.

Dans ces circonstances, le chirurgien du vaisseau, qui se trouvait avec les malades, se mit en route avec huit hommes armés, pour se rendre à l'anse Chevalier, d'où ils espéraient trouver une occasion pour venir au vaisseau, & demander des vivres pour les malades. C'était au moment du plus grand danger pour le navire : avant de le voir, ils s'estimaient les plus malheureux des hommes ; lorsqu'ils l'eurent vu, ils frémirent, & se convainquirent qu'ils étaient les moins à plaindre. A chaque instant ils croyaient que le vaisseau allait être englouti ou brisé sur les rochers qui le menaçaient. Ce spectacle les pénétra d'horreur ; ils craignaient les suites de ce naufrage, si le vaisseau n'en pouvait échapper ; ils allaient être forcés de finir leurs jours dans ces contrées sauvages, inconnues, & parmi des peuples féroces. Le salut du vaisseau fut le leur, comme celui de ceux qui s'y trouvaient.

Le 31 décembre on vit au fond de la baie le bateau qui avait été submergé ; on l'alla chercher

chercher pour le réparer & le mettre en état de tenir la mer : on fut bien étonné de ne plus le trouver. Cependant on l'avait très-bien distingué : on imagina qu'on l'avait enlevé ; & en effet on en trouva la trace sur le rivage : on la suivit, elle conduisait à une petite rivière, où l'on ne put le découvrir, quoiqu'on la remontât & la descendît en le cherchant avec soin.

M. de Surville vit dans cet enlèvement un vol qu'il devait punir : il vint dans une rivière de la baie Laurisston ; il y trouva quelques sauvages autour de deux pirogues, il les appela ; l'un d'eux vint à lui : il le fit saisir, les autres s'enfuirent : on prit, on brûla leurs pirogues & leurs maisons de paille : étrange récompense de l'humanité qu'ils avaient marquée jusqu'alors.

Par une circonstance singulière, & qui dut faire rougir les Français, ce Zélandais prisonnier se trouva être celui même qui leur avait ouvert sa maison, & les avait nourris si généreusement.

On sentit qu'après une telle hostilité, on ne devait s'attendre ni à des secours, ni même à la tranquillité dans cette baie ; on se rendait justice. Il fallait partir : le conseil fut assemblé.

On vit bien que dans un pays si orageux on ne pouvait sans danger demeurer avec une seule ancre de poids : mais on était alors à plus de douze cent lieues de tout établissement Européen ; & pour s'y rendre, il fallait traverser des détroits où le vent & les courans forcent souvent à jeter l'ancre plusieurs fois le jour, avec un équipage fatigué, & dont la moitié avait déjà péri.

Le Perou s'offrait comme un asyle plus sûr, quoiqu'éloigné encore de 1800 lieues ; les vents devaient être toujours favorables ; on n'était obligé de jeter l'ancre qu'au moment où l'on arriverait au port. Dans la situation où l'on était, c'était le parti le plus sage, & on le prit.

M. de Surville, qui pouvait, en suivant cet avis, suivre encore en partie l'objet de ses recherches, applaudit à cet avis, & on se prépara à l'exécuter.

Les Français crurent être les premiers qui étaient descendus dans la nouvelle Zélande : ils ignoraient que le capitaine Cook avoit été dans sa partie méridionale, qui dans ce moment était près d'eux. Abel Tasman n'ayant vu que la partie occidentale, les parties qu'ils visitèrent n'avaient encore été vues que par eux.

Les habitans de cette terre ſont d'une bonne taille ; mais leurs jambes ſont ſi groſſes qu'elles paraiſſent enflées : ils ont le teint baſané, les traits aſſez réguliers, les cheveux longs & attachés au ſommet de la tête, qu'ils ornent de plumes blanches : ils mettent ſur le toupet une couleur rouge détrempée dans de l'huile ; ils ont des deſſins ſur différentes parties du corps, tracés avec du charbon ; ils les incruſtent dans la chair, & le fixent avec quelques cauſtiques ; l'empreinte ne s'en efface jamais. C'eſt ordinairement ſur les cuiſſes qu'ils mettent ces deſſins, & les plus ordinaires ſont des ſpirales.

Les femmes y ſont laides, ſe peignent comme les hommes les différentes parties de leur corps, excepté le viſage, dont elles ne ſe peignent que la lèvre inférieure.

L'habillement ordinaire de ce peuple conſiſte en une grande natte formée de pluſieurs parties jointes enſemble, & qui leur deſcend juſqu'au gras de la jambe ; il ne les couvre qu'imparfaitement, & ils s'en inquiètent peu ; quelques-uns portent des ceintures. Les chefs, au lieu de natte, ſe ſervent d'une peliſſe faite de pluſieurs bandes de peaux de chien ; dans les jours de cérémonie, ils la portent avec le

poil en dehors ; dans les jours froids le poil eſt en dedans.

La racine de fougère, chauffée & battue, eſt la baſe de leur nourriture ; c'eſt leur pain : ils mangent encore beaucoup de poiſſon, qu'ils font cuire dans un trou fait dans la terre, garni au fond de cailloux, ſur leſquels ils allument un grand feu. Quand ces cailloux ſont bien échauffés, ils y étendent leur poiſſon, enveloppé dans des feuilles, & les recouvrent de terre. Les poiſſons les plus ordinaires ſont les maqueraux, les lubines, les chabots, les grondins, les rougets, les diables & les chiens de mer, &c.

Ce peuple réunit ſes habitations ſur des hauteurs eſcarpées ; il y eut peu de Français qui oſaſſent y monter, parce que la curioſité n'était pas aſſez forte pour faire oublier qu'il y avait du danger à la ſatisfaire ; un faux pas peut y coûter la vie. C'est pour ſe mettre à couvert des incurſions de leurs ennemis qu'ils ſe placent dans ces lieux inacceſſibles ; ils ont auſſi des habitations dans la plaine ; mais ils n'y font que des ſéjours paſſagers.

Un des habitans invita quelques gens de l'équipage à monter avec lui ſur le ſommet de la montagne, où ils ont placé leur cita-

delle. Arrivé sur une espèce d'esplanade, il prit une lance pour faire voir comment il en défendait l'entrée; il fit entendre que si les ennemis abandonnaient le cadavre d'un des leurs, ils le coupaient par morceaux & le mangeaient; s'ils en font un prisonnier, ils le saisissent par les cheveux, & le tuent en lui frappant la tempe avec leur arme de pierre, séparent les quatre membres & coupent le ventre en croix pour en arracher les intestins; ils distribuent ensuite à chacun des assistans la part qui leur en revient.

On ne leur a vu d'armes que la lance & l'assommoir de pierres, dont la longueur est d'un pied ou de 14 pouces; ils en ont qui, par leur grosseur, paraissent faits avec des os de baleine.

Ils portent au col, en guise d'ornement, une espèce d'idole faite d'une pierre semblable au jade : cette figure est d'une surface fort polie, & semble accroupie sur les talons; ses yeux sont de nacre : elle est percée, & tout ce travail ils le font sans connaître l'usage des métaux : ils ont des pendans d'oreille longs de trois pouces, faits de la même espèce de pierres.

Il semble que ce peuple a un culte; car

en montrant cette petite idole, ils joignaient les mains & regardaient vers le ciel.

On leur a vu deux inſtrumens de muſique; l'un eſt un coquillage auquel ils adaptent un tuyau cylindrique de 3 ou 4 pouces de long: ils en tirent des ſons aſſez ſemblables à ceux de la cornemuſe. Abel Taſman paraît l'avoir connu: l'autre a environ quatre pouces & demi de longueur; il eſt creux, & n'a qu'un ſeul trou; ils lui font rendre cinq ou ſix ſons différens, tous auſſi doux que ceux d'un flageolet. Ils ont beaucoup de goût pour la muſique; ils chantent quelquefois en chœur, & forment des accords très-agréables.

Ils aiment auſſi beaucoup la danſe: on a vu trois jeunes filles animées par la voix & le bruit des mains d'une vieille femme, danſer devant les Français, & employer les geſtes les plus indécens pour les exciter au plaiſir; l'une d'elles voyant M. de Surville revenir au vaiſſeau, courut à lui, le ſaiſit par le corps, n'oublia rien pour le tenter, & ce ne fut pas ſans peine qu'il parvint à s'en débarraſſer: elles en avaient uſé de même avec les matelots: il eſt difficile d'imaginer des filles plus lubriques qu'elles.

Celui qui eſt ſalué s'aſſied par terre, & celui

qui salue vient appuyer son nez sur celui qui est assis ; ils restent dans cette posture environ demi-minute dans un profond silence. M. de Surville les saluait ainsi, & ils s'asseyaient bien vîte pour recevoir leur salut.

Leurs bateaux ont le fond d'une seule pièce ; une ou deux planches en relèvent les bords : ils sont fort longs, relevés sur le devant & le derrière, qui sont ornés de sculpture : une pierre couleur d'ardoise leur sert pour cette opération, comme en général pour couper le bois.

Leurs maisons sont petites & sans ornemens ; elles ont à peine six pieds de haut sur 10 de longueur, & 4 ou 5 de large : quelques-unes n'ont point de portes ; celles dont ils se servent sont sculptées de figures baroques.

Au devant de leurs citadelles sont de grands piliers de bois, sur lesquels ils font sécher leur provision de poisson pour l'hiver, & l'hiver y doit être rigoureux, à en juger par le tems qu'il fit durant le séjour du vaisseau dans la saison qui semble devoir y être la plus belle.

On trouve abondamment dans ce pays d'excellens antiscorbutiques, tels que l'ache & deux espèces de cresson ; ils rétablirent l'équipage

en fort peu de tems. Le creſſon faiſait ſur-tout un effet étonnant ſur quelques perſonnes : après en avoir mangé en ſalade, elles ſe trouvaient preſque ſans reſpiration ; leur viſage s'enflammait ; elles ſentaient dans la bouche un goût ſemblable à celui du ſang : ces accès duraient environ une heure, mais ils ne ſe répétaient que deux ou trois fois. L'uſage de ces plantes redonna de la force & de la vigueur à ceux qui étaient le plus dangereuſement malades, et pouvaient à peine ſe mouvoir. Un matelot qui était enflé par tout le corps ſe fit deſcendre à terre deux ou trois fois, et ces herbes le rétablirent aſſez bien pour continuer le voyage.

On ne vit dans ce pays d'autres quadrupèdes que des chiens qui ont le poil doux et long : on ne les élève que pour les manger. Parmi les oiſeaux on en remarqua un qui avait la couleur et la taille du merle, et ſur le bec des excroiſſances rouges, aſſez ſemblables à celles des poules, et un autre qui, à la place de ces excroiſſances, avait une huppe de plumes blanches. Les oiſeaux aquatiques y ſont variés et en grand nombre : tels ſont les canards ſauvages, les courlieux, les alouettes de mer les becaſſines, etc. Le plus remarquable eſt

celui qui a le bec de la becasse, & la grosseur du canard; il a le bec et les pattes d'un beau rouge; quelques-uns ont le bec jaune : peut-être ceux-ci étaient les femelles de l'espèce.

Les indiens cultivent des patates, des calebasses; mais on n'y voit pas d'autres champs que ceux-là, et ils sont en petit nombre : on y a vu des cordes faites avec du bon chanvre. Sur les bords de la mer on recueille une résine transparente que les eaux y déposent, et qui brûle en donnant une flamme claire, et une odeur assez suave.

On donna aux habitans de ce pays, du froment, du riz et des pois ronds, en essayant de leur faire comprendre la manière de les cultiver : on leur laissa aussi deux cochons de lait mâle et femelle, un coq et une poule de Siam, les deux seules volailles qu'il y eût dans le vaisseau depuis long-tems.

A droite de l'entrée de la baie Laurisston, on ne voit que des monts couverts de hautes et tristes bruyères; mais à l'anse du refuge, le payſage est agréable : les ruisseaux y sont ombragés d'arbres; l'herbe ne revêt que les hautes montagnes. Le fond de la baie est une plaine où l'on trouve un étang à demi-lieue du rivage. Le mauvais tems ne permit pas de

la visiter avec soin ; mais il sembla que la partie orientale offre plus d'abris et de ressources que celle où le vaisseau mit à l'ancre. (1)

Le St. Jean-Baptiste sortit enfin de la baie Lauriston, pour se rendre au Pérou : on ne devait pas être sans inquiétude au moment où l'on commençait une course de 1800 lieues sur une mer inconnue ; car ceux qui avaient fait à-peu-près le même voyage, étaient venus de l'océan septentrional pour se rendre en Asie, et ici l'on partait d'un pays inconnu dans l'océan méridional, pour arriver au Pérou : d'autres vaisseaux ont suivi les tropiques, où les vents sont toujours les mêmes, et le vaisseau dont nous parlons était bien au-delà du tropique. On ignorait si quelque terre ne s'opposerait pas à sa course ; mais le parti qu'on avait pris était le plus sage ; il ne l'eût pas été de chercher à repasser la ligne pour rechercher les mêmes climats qui avaient été funestes à l'équipage.

Dans cette longue course on ne découvrit aucune nouvelle terre ; on ne vit aucune île :

(1) Comparez cette description avec celle de Cook ; mais ayez plus de confiance en celle-ci : ce navigateur put connaître mieux le pays & ses habitans.

les vents variables forcèrent souvent à s'écarter de la route la plus courte ; on fut jeté vers le midi jusqu'au 43° de latitude, & là, la mer était très-agitée, les vents plus violens. Ils secouèrent le vaisseau avec tant de force, qu'il fallut lier le corps du vaisseau avec des cordages, pour que ses différentes parties ne se disloquassent pas. Mais quand on se rapprocha du tropique, on eut un tems assez beau, & des vents réglés.

L'île que cherchait M. de Surville, du moins à ce qu'on a prétendu, devoit se trouver sous le 27° 28′ de latitude méridionale, sous le 102° de longitude, à l'occident de celui de Paris ; mais les vents d'orient ne lui permirent pas de chercher long-tems cette île ; le scorbut recommençait ses ravages, & la disette d'eau, plus à craindre encore que le scorbut, l'obligèrent à ne se proposer d'autre but que celui d'arriver à la côte du Pérou : le conseil décida qu'il n'y avait pas de tems à perdre ; & il fallut cingler plus au midi pour l'atteindre.

Le 12 mars on découvrit un vaisseau ; mais on ne put connoître de quelle nation il pouvait être. On jugea qu'il était Espagnol, parce qu'à la longitude où il se fit apperce-

cevoir, on était voisin des côtes, & peut-être il se rendait du Pérou au Chili.

On découvrit douze jours après les îles Juan Fernandez; mais on ne crut pas devoir perdre du tems pour les visiter. Ce fut à la vue de ces îles que mourut *Naquinori*, cet infortuné Zélandais, inhumainement, & très-inutilement enlevé à son pays. Il mourut de chagrin & de disette d'eau. Le 6 avril on doubla l'île Sangallan, & le lendemain on crut découvrir une baie remplie de vaisseaux. On crut que c'était le port Callao, mais on se trompait, & cette erreur jeta le vaisseau dans un nouveau danger. Il fallait reprendre la haute mer; & pour y réussir, il fallait doubler une pointe: le calme survint, on ne put s'éloigner, & les courans portaient sur la côte: il fallut jeter l'ancre, & heureusement elle trouva un bon fond. On passa la nuit dans ce lieu.

Le lendemain les signaux, les canons annoncèrent la détresse où le vaisseau se trouvoit; mais nul secours n'approcha, & M. de Surville écrivit au viceroi du Pérou: il lui envoya des extraits de sa route, une copie de ses passe-ports, des témoignages de la détresse où il se trouvait, & envoya M. Labé pour les porter au viceroi; mais celui-ci trouva la

mer si grosse près du rivage, qu'il y avait de la témérité à s'avancer davantage, & il revint. En d'autres circonstances M. de Surville eût attendu un tems plus calme pour s'y rendre lui-même ; mais la situation dangereuse où l'on se trouvait ne lui permit pas de délibérer. D'ailleurs il se persuada que la barre du Chilca, nom du lieu près duquel on se trouvait, ressemblait à celle de la côte de Coromandel, & ne la crut pas si redoutable. Il fit embarquer avec lui un noir de Pondichéry, excellent nageur, habitué à passer cette barre dans les plus mauvais tems, & enferma la lettre du viceroi dans un flacon bien bouché. Il paraît que son dessein n'était pas de descendre à terre lui-même, si la mer étoit trop enflée, mais d'y envoyer le noir à la nage avec son flacon.

Dès qu'on fut à quelque distance, il reconnut l'impossibilité d'aller plus avant ; il fit attacher le flacon au cou du noir, qui se jeta à l'eau. Ce flacon frappait son visage, & le blessait avec force : il fut obligé de chercher à casser la corde, sans quoi il alloit périr. Il se retourne alors vers le bateau, & le voit renversé ; il apperçoit M. de Surville & ses deux matelots à la nage, faisant les plus

grands efforts pour gagner la terre, mais ne pouvant se débarrasser de leurs vêtemens : ils luttèrent en vain contre les vagues, & tous trois périrent. Le noir était nud, & eut besoin de toute sa force, de toute son adresse pour atteindre le rivage : à peine l'eût-il touché, qu'il tomba sans connoissance, épuisé de fatigue, & fut plus d'une heure à recouvrer ses sens. Revenu à lui-même, il trouva sur le rivage le flacon où était le paquet de lettres & le chapeau du capitaine ; il porta l'un & l'autre au village de Chilca, & les remit au curé : celui-ci le fit conduire au viceroi.

M. Labé mit à la voile le lendemain, & ne put arriver que le 10 au port de Callao, où l'on mouilla à l'entrée de la nuit. Le corps de M. de Surville fut retrouvé & enseveli avec une grande pompe à Chilca. Le viceroi envoya sa croix de St. Louis & une partie de ses cheveux au vaisseau, sans doute pour y constater sa mort. L'équipage fut reçu avec bonté par les Espagnols ; il demeura plusieurs mois dans ce lieu, et ne revint en Europe que dans l'année suivante.

On n'a point de journal de cette partie du voyage : les deux relations que nous avons sous les yeux, l'une tirée du journal original

de M. de Surville ; l'autre de celui de M. Monneron, supercargue du vaisseau, ne parlent point même de la route qu'on prit pour le retour. Ainsi on ne peut affirmer que le voyage du St. Jean-Baptiste soit un voyage autour du monde ; il ne l'est du moins que pour quelques personnes de l'équipage, qui se rendirent en Europe au travers du continent de l'Amérique.

On doit ajouter ici que M. de Surville fut généralement regretté de son état-major & de l'équipage de son vaisseau. Il seroit difficile de rendre le degré de confiance que ses talens & son intrépidité inspiraient au milieu des dangers. Le ministre de France prit part au malheur qui en avait privé la France, & donna à sa veuve l'assurance de reconnaître dans ses enfans les services rendus par le père.

Mais la manière dont il traita les insulaires qui eurent le malheur de se rencontrer sur la route de son vaisseau, les enlèvemens d'hommes sans défense qui se livraient à sa bonne foi, ses ruses pour surprendre ceux qui avaient la prudence de se défier de lui, feront toujours une tache pour sa mémoire, aux yeux de tous ceux qui ont quelques sentimens d'humanité & de justice.

Fin du Tome sixième.

. 3511 C.

TABLE

Des Voyages contenus dans ce volume.

Voyage de M. Pagès. page 1
Voyage de M. de Bougainville. 131
Voyage de M. de Surville. 289

Fin de la Table du Tome sixième.

E788
.C697d
v.6